

LA VOLONTÉ DE CHANGER

LES HOMMES, LA MASCULINITÉ
ET L'AMOUR

éditions divergences

Si pour beaucoup d'hommes, le féminisme est une affaire de femmes, bell hooks s'attelle ici à démontrer le contraire. La culture patriarcale, pour fabriquer de « vrais hommes », exige d'eux un sacrifice. Malgré les avantages et le rôle de premier choix dont ils bénéficient, ces derniers doivent se faire violence et violenter leurs proches pour devenir des dominants, mutilant par là-même leur vie affective. La volonté de changer est un des premiers ouvrages féministes à poser clairement la question de la masculinité. En abordant les préoccupations les plus courantes des hommes, de la peur de l'intimité au malheur amoureux, en passant par l'injonction au travail, à la virilité et à la performance sexuelle, bell hooks donne un aperçu saisissant de ce que pourrait être une masculinité libérée, donc féministe.

BELL HOOKS

p.9	PRÉFACE
	À propos des hommes
p.17	1. À la recherche d'hommes aimants
p.36	2. Comprendre le patriarcat
p.55	3. Être un garçon
p.78	4. Mettre fin à la violence masculine
p.101	5. La vie sexuelle des hommes
p.119	6. Le travail: quel rapport avec l'amour?
p.136	7. Être féministe quand on est un homme
p.157	8. La masculinité dans la culture populaire et les médias
p.168	9. Guérir l'esprit des hommes
p.188	10. Défendre l'intégrité des hommes
p.205	11. Aimer les hommes

LA VOLONTÉ DE CHANGER

LES HOMMES, LA MASCULINITÉ
ET L'AMOUR

BELL HOOKS

Dépôt légal : octobre 2021
ISBN : 979-10-97088-41-5

LA VOLONTÉ DE CHANGER
Les hommes, la masculinité et l'amour

The will to change: Men, Masculinity, and Love.

© 2004 by Gloria Watkins

This edition published by arrangement with the
original publisher Atria Books,
a Division of Simon & Schuster, Inc., New York.

© éditions divergences,
2021 pour la version française

« Par la transformation alchimique du plomb en or véritable, les hommes ont la possibilité de brûler, d'entrer en contact avec un feu intérieur, de vivre une vie de substance, d'être changés de fond en comble. »

Ce livre est dédié à la mémoire de mon grand-père, Gus Oldham – un cœur de feu, brûlant, dont l'amour, plus fort que la mort, est illumination.

Dans notre société qui change si rapidement, on ne compte que deux choses qui ne changeront jamais. Ce qui ne changera jamais, c'est la volonté de changer et la peur du changement. Quand on cherche de l'aide, c'est grâce à la volonté de changer. Quand on résiste à cette aide que l'on cherche, c'est à cause de la peur du changement.

Harriet Lerner, *The Dance of Intimacy*

PRÉFACE À PROPOS DES HOMMES

Je me souviens de mon enthousiasme lors de la première parution du livre de Phyllis Chesler, *La mâle donne*, il y a plus de dix ans. Enfin ! avais-je alors pensé, une penseuse féministe allait expliquer ce mystère : les hommes. À l'époque, je n'avais jamais parlé à qui que ce soit de mes sentiments à l'égard des hommes. Je n'avais pas été capable d'avouer qu'en plus de ne pas les comprendre, j'avais peur d'eux. J'étais certaine que Chesler, dont la politique est de « ne pas faire de quartier », ne se contenterait pas de nommer cette peur ou de l'expliquer, mais qu'elle ferait bien plus : elle me montrerait les hommes tels qu'ils sont en réalité. Les hommes deviendraient alors des personnes avec qui je pourrais parler, travailler, que je pourrais aimer. Son livre fut une déception. Rempli de citations tirées de sources éparses, de coupures de journaux sur la violence masculine, il n'offrait que des bribes d'information ; et pas ou peu d'explications, ni d'interprétation. À partir de ce moment-là, j'ai commencé à me dire que les femmes avaient peur de parler ouvertement des hommes, peur d'explorer en profondeur les liens qui nous unissent à eux – ce dont nous avons été témoins en tant que filles, sœurs, grands-mères, mères, tantes, amantes, objets sexuels occasionnels – et peur de

reconnaître notre ignorance, à quel point nous ne savons rien des hommes. Notre sentiment de peur et de menace se nourrit de cette ignorance. Assurément, on ne connaît les hommes que partiellement et de manière insuffisante si on ne les connaît qu'à travers la violence masculine, la violence qu'ils infligent aux femmes et aux enfants.

De nos jours, je m'étonne que les femmes engagées politiquement dans le féminisme aient si peu à dire sur les hommes et la masculinité. Les premiers écrits du féminisme radical ont permis à la colère, la rage et même la haine envers les hommes de s'exprimer, mais aucune solution conséquente n'y était proposée pour dissiper ces sentiments, pour imaginer une culture de la réconciliation, où femmes et hommes pourraient se rencontrer afin de trouver un terrain d'entente. Si le féminisme de combat a permis aux femmes de déchaîner leur rage et leur haine envers les hommes, il ne nous a pas permis de donner du sens au fait d'aimer les hommes au sein d'une culture patriarcale, ni de savoir comment nous pourrions exprimer cet amour sans craindre l'exploitation et l'oppression.

Avant sa mort, Barbara Deming était l'une des rares penseuses féministes à vouloir explicitement créer un espace où les femmes pourraient parler ouvertement de leurs sentiments envers les hommes. S'inquiétant de ce que le jaillissement de fureur féminine à l'encontre des hommes cantonne les femmes à l'expression du seul sentiment que « les hommes sont un cas désespéré », elle disait : « Je suis effrayée à l'idée que de plus en plus de femmes en viennent à partager ce sentiment, à penser que les hommes en tant que genre tout entier sont un cas désespéré. » Deming ne partageait pas le sentiment que les hommes seraient incapables de changer, de prendre

leurs distances avec la domination masculine. En revanche, elle estimait que les femmes devaient dire la vérité à propos de ce qu'elles pensent des hommes : « Je crois que la seule façon d'arriver là où nous devons aller, c'est de ne jamais refuser d'affronter la vérité de nos sentiments quand ils surgissent en nous – même lorsque nous souhaiterions qu'ils ne soient pas vrais. Il nous faut donc admettre comme une vérité que nous souhaitons parfois que nos propres pères, fils, frères, amants n'existent pas. Mais cette vérité côtoie une autre vérité : ce souhait nous angoisse. » Alors que certaines femmes actives dans le mouvement féministe étaient angoissées par leur incapacité collective à convertir massivement les hommes à la pensée féministe, de nombreuses femmes estimaient simplement que le féminisme leur donnait la permission d'être indifférentes aux hommes, et de se détourner des besoins masculins.

À l'apogée du féminisme contemporain, beaucoup de femmes répétaient qu'elles étaient lasses de consacrer de l'énergie aux hommes, qu'elles voulaient placer les femmes au cœur de toutes les discussions féministes. Les penseuses féministes qui, comme moi, souhaitaient inclure les hommes dans les discussions, étaient étiquetées comme des « femmes dont l'identité dépend des hommes » (*male-identified*) et rejetées. Nous « couchions avec l'ennemi ». Nous étions les féministes à qui l'on ne pouvait pas faire confiance, parce que nous nous préoccupions du sort des hommes. Nous étions les féministes qui ne croyaient pas plus à la supériorité féminine qu'à la supériorité masculine. Au fil des progrès du mouvement féministe, il est devenu évident qu'on ne changerait pas le sexisme, l'exploitation et l'oppression sexistes si les hommes n'étaient pas eux aussi profondément engagés dans la résistance féministe. Et pourtant la

plupart des femmes ne manifestaient toujours aucun désir réel de mettre en avant les discussions sur ce que c'est d'être un homme.

Si certaines féministes ont reconnu qu'elles devraient s'intéresser davantage aux hommes, les femmes n'ont pas produit pour autant un corpus d'écrits sur les hommes. Devant l'absence de tels écrits, j'ai le sentiment que si les femmes ne peuvent pas dire tout ce qu'elles ont à dire des hommes, c'est parce que leur socialisation au sein de la culture patriarcale les conduit à garder le silence à ce sujet. Mais nous ne sommes pas seulement réduites au silence, notre socialisation a aussi fait de nous les gardiennes de lourds et graves secrets – en particulier ceux qui pourraient révéler les tactiques quotidiennes de la domination masculine, la façon dont le pouvoir masculin s'exerce et se maintient dans notre vie privée. En effet, la façon même dont le féminisme radical désignait tous les hommes comme des oppresseurs et toutes les femmes comme des victimes était une manière de détourner l'attention de ce que sont réellement les hommes, et de notre ignorance à leur sujet. En se contentant de leur coller l'étiquette d'opresseurs et de les rejeter, nous évitions de montrer les lacunes dans notre conception des choses ou de parler de manière complexe du fait d'être un homme. Nous évitions de nous demander en quoi notre peur des hommes déforme nos perspectives et nous empêche de les comprendre. Haïr les hommes, ce n'était qu'une autre façon de ne pas prendre au sérieux les hommes et la masculinité. En ce qui concerne les femmes féministes, il leur était sans doute plus facile de parler de comment contester et changer le patriarcat, plutôt que de parler des hommes – c'est-à-dire de ce que nous savons et de ce que nous ignorons, de la manière dont nous voulons

voir changer les hommes. Plus simple d'exprimer notre désir de voir les hommes disparaître, de les souhaiter morts et partis pour toujours.

Barbara Deming exprime ce désir de manière éloquentes lorsqu'elle écrit sur la mort de son père : « Cela fait des années maintenant. C'est arrivé lors d'un week-end à la campagne, alors qu'il travaillait dehors avec une pelle et une pioche pour aménager un nouveau coin de jardin. Il avait fait une crise cardiaque et s'était écroulé là, dans la terre meuble. Nous avons appelé une équipe de secours, qui essayait de le ramener à la vie, mais n'y parvenait pas. J'étais à moitié couchée sur le sol à côté de lui, les bras autour de son corps. J'ai réalisé que c'était la première fois de ma vie que je me sentais capable de toucher vraiment le corps de mon père. Je le serrais fort contre moi – avec mon amour – et avec mon chagrin. Ce qui me causait tant de chagrin, c'était bien sûr que mon père, que j'aimais, était en train de mourir. Mais c'était aussi que je savais déjà que sa mort me permettrait de me sentir plus libre. Je me lamentais qu'il en soit ainsi. C'est un chagrin dont il m'est difficile de parler. Qu'il ait fallu qu'il soit étendu mort pour que je puisse me sentir libre de le toucher sans me sentir menacée par le pouvoir qu'il exerçait sur moi – cela m'est insupportable. Et je pense qu'on trouvera difficilement une femme qui n'a pas ressenti un chagrin comparable. Dire que nous souhaitons parfois la mort des hommes, c'est sans doute dire une vérité, mais c'est une simplification excessive – du moins, si l'on n'y ajoute pas une autre vérité qui est peut-être encore plus difficile à affronter (lorsque nous essayons de compter sur nos propres forces, de nous appartenir en tant que femmes) : cette vérité que ce souhait nous est insupportable. Il nous déchire. » À l'époque où j'étais une jeune femme

d'une vingtaine d'années qui ne comptait pas encore sur ses propres forces, j'ai souvent souhaité la mort des hommes qui m'entouraient. J'ai désiré la mort de mon père dès mon enfance. C'était ma manière de répondre à sa rage, à sa violence. Je rêvais qu'il parte, qu'il meure, qu'il parte pour toujours.

La mort, c'était le moyen de conjurer la peur suscitée par la phrase : « Attends un peu que ton père rentre à la maison ». La menace de la punition était si forte, son pouvoir sur nous, tellement réel ! Allongée dans mon lit de jeune fille, alors que je me préparais à entendre sa voix rude et pleine de colère, ses cris intrusifs et ses ordres, je pensais : « Si seulement il mourait, nous pourrions vivre. » Plus tard, en tant que femme adulte, en attendant que l'homme avec qui je vivais rentre à la maison – il s'agissait la plupart du temps d'un partenaire attentionné mais qui pouvait piquer de violentes crises de colère –, il arrivait que je me dise : « Peut-être qu'il va avoir un accident et mourir, peut-être qu'il ne rentrera pas à la maison. Alors je serai libre et je pourrai vivre. » Les femmes et les enfants du monde entier souhaitent la mort des hommes pour pouvoir vivre. C'est la vérité la plus douloureuse de la domination masculine : la manière dont les hommes exercent le pouvoir patriarcal dans la vie quotidienne fait peser une menace terrible sur nos vies, si bien que les femmes et les enfants se recroquevillent dans la peur et d'autres états d'impuissance. Ils se mettent à croire que la seule façon d'échapper à leur souffrance, leur seul espoir, ce serait que les hommes meurent, que le père patriarcal ne rentre jamais à la maison. Les femmes, les petites filles et les petits garçons, toutes et tous sont dominé-es par les hommes, et toutes et tous ont souhaité leur mort, parce que toutes et tous pensent que ces hommes ne sont pas prêts à changer. Toutes

et tous pensent que les hommes qui ne sont pas des dominateurs ne les protégeront pas. Toutes et tous pensent que les hommes sont un cas désespéré.

À l'époque où j'avais quitté la maison pour étudier à l'université, lorsque j'appelais à la maison et que mon père répondait, je raccrochais immédiatement. Je n'avais rien à lui dire. Je n'avais pas de mots pour un père qui n'écoutait pas, qui ne semblait pas se préoccuper de moi, qui n'avait jamais un mot de tendresse ou d'amour. Je n'avais pas besoin du père patriarcal. Et le féminisme m'avait appris que je pouvais l'oublier, me détourner de lui. En me détournant de mon père, je me détournais d'une partie de moi-même. Cette idée que nous, les femmes, nous pourrions compter sur nos propres forces dans un monde dépourvu d'hommes, dans un monde où nous nierions nos liens avec les hommes, c'est une fiction produite par un féminisme de pacotille. Nous ne revendiquons pleinement notre pouvoir qu'au moment où nous pouvons dire la vérité, à savoir que nous avons besoin d'hommes dans nos vies, que les hommes sont dans nos vies que nous le voulions ou non, que nous avons besoin des hommes pour combattre le patriarcat, que nous avons besoin que les hommes changent.

Si la pensée féministe m'a permis de franchir les limites fixées par le patriarcat, c'est la recherche de la plénitude, d'une auto-guérison, qui m'a ramenée vers mon père. J'ai commencé à me réconcilier avec lui le jour où j'ai admis que je voulais et que j'avais besoin de son amour – et que si je ne pouvais avoir son amour, il me fallait au moins guérir la blessure que sa violence avait laissée dans mon cœur. J'avais besoin de lui parler, de lui dire la vérité, de le serrer dans mes bras et de lui faire savoir qu'il comptait pour moi. Aujourd'hui, quand je téléphone à la maison,

je me délecte du son de sa voix, de sa langue du sud si familière, touchante jusque dans ses pauses et silences. Je veux entendre sa voix pour toujours. Je ne veux pas qu'il meure, ce père que je peux tenir dans mes bras, que j'aime et qui m'aime en retour. Depuis que je le comprends, je me comprends mieux. Pour revendiquer mon pouvoir en tant que femme, je dois le revendiquer en tant que père. Nous allons de pair.

La volonté de changer est un livre sur notre besoin de vivre dans un monde où femmes et hommes peuvent aller de pair. J'y examine les raisons pour lesquelles le patriarcat maintient son pouvoir sur les hommes et leur vie, et j'y exhorte les féministes à proclamer que leur mouvement s'adresse aussi aux hommes, en montrant que la pensée et la pratique féministes sont le seul moyen dont nous disposons aujourd'hui pour répondre sérieusement à la crise de la masculinité. Dans les chapitres qui suivent, j'insisterai à plusieurs reprises sur certains points, de façon à ce que chaque chapitre contienne à lui seul les idées les plus importantes de l'ensemble. Les hommes ne seront pas capables de changer si on ne leur donne pas des pistes de changement. Les hommes ne seront pas capables d'aimer si on ne leur apprend pas l'art d'aimer.

Ce n'est pas vrai que les hommes ne veulent pas changer. Cependant, il est vrai que beaucoup d'hommes ont peur de changer. Il est vrai que des millions d'hommes n'ont pas même commencé à se demander en quoi le patriarcat les empêche de se connaître vraiment eux-mêmes, d'être en contact avec leurs sentiments, et d'aimer. Pour connaître l'amour, il faut que les hommes soient capables de renoncer à la volonté de dominer. Qu'ils soient capables de choisir la vie plutôt que la mort. Qu'ils veuillent changer.

Toute femme veut l'amour d'un homme. Toute femme veut aimer et être aimée par les hommes qui sont importants dans sa vie. Qu'elle soit gay ou hétéro, bisexuelle ou célibataire, elle veut éprouver l'amour d'un père, d'un grand-père, d'un oncle, d'un frère ou d'un ami. Si elle est hétérosexuelle, elle veut être aimée par un partenaire masculin. Nous vivons dans une culture où la soif d'affection des femmes n'est jamais éteinte, si bien qu'elles recherchent désespérément l'amour masculin. Notre soif d'amour collective est si intense qu'elle nous déchire. Et pourtant, nous n'osons pas en parler, de peur d'être raillées, prises en pitié, couvertes de honte. Parler de notre soif d'amour masculin exigerait que nous mettions des mots sur l'intensité de notre manque et de nos pertes. La rage qui s'est déversée à l'encontre des hommes il y a trente ans, aux débuts du féminisme contemporain, servait en partie à dissimuler une honte furieuse, pas tellement due au fait que les hommes refusaient de partager le pouvoir avec les femmes, mais plutôt au fait que nous n'arrivions pas à les séduire, à les amadouer ou à les inciter à nous faire part de leur affection – à nous aimer.

Les féministes qui détestaient les hommes (elles n'étaient en aucun cas la majorité), lorsqu'elles prétendaient vouloir le même pouvoir que ces derniers, déclaraient secrètement qu'elles voulaient, elles aussi, être gratifiées pour leur incapacité à être en contact avec leurs sentiments, pour leur incapacité à aimer. En réponse aux féministes qui demandaient une plus grande équité dans le monde du travail et dans le domaine sexuel, les hommes ont fait de la place dans la culture patriarcale, ils ont ouvert aux femmes les sphères du pouvoir. Mais s'il y a bien un lieu où la plupart des hommes ont refusé de changer – ou se sont crus incapables de changer –, c'est dans leur vie affective. Même par amour et respect pour les femmes libérées, les hommes n'étaient pas prêts à s'asseoir à la table de l'amour, en partenaires égaux et disposés à prendre part à la fête.

Personne n'a plus soif d'amour masculin que la petite fille ou le petit garçon qui cherchent naturellement l'amour de leur Papa, parce qu'elle ou il en a besoin. Que ce père soit absent, mort, présent en chair et en os et pourtant affectivement inaccessible, sa fille ou son garçon ont soif de reconnaissance, d'attention, de respect, d'affection. Partout dans notre pays, un panneau d'affichage porte ce message : « Chaque nuit, des millions d'enfants s'endorment avec la soif – soif d'attirer l'attention de leur père. » Dans la mesure où la culture patriarcale apprend très tôt aux filles et aux garçons que l'amour de Papa est plus précieux que l'amour de leur mère, il est peu probable que l'affection maternelle puisse guérir leur manque d'amour paternel. Il n'y a donc rien de surprenant à ce que ces filles et ces garçons grandissent avec une colère contre les hommes, une colère de s'être vu refuser l'amour dont elles et ils avaient besoin pour se sentir entier-es, dignes, accepté-es.

Les filles hétérosexuelles et les garçons homosexuels, en devenant des femmes et des hommes, cherchent bien souvent à faire de leurs relations amoureuses le lieu où elles et ils pourront trouver et connaître l'amour masculin. Mais cette quête est rarement satisfaite. En général, la rage, le chagrin et la déception persistante conduisent femmes et hommes à refermer cette partie d'elles et d'eux-mêmes qui espérait être touchée et guérie par l'amour masculin. Elles et ils apprennent alors à se contenter de la moindre attention réelle que les hommes se montrent capables de leur accorder. À surestimer la valeur de cette attention. À faire comme si c'était de l'amour. À ne pas dire la vérité sur les hommes et l'amour. À vivre dans le mensonge.

Enfant, j'avais soif de l'amour de mon père. Je voulais qu'il me remarque, qu'il m'accorde son attention et son affection. Quand je n'arrivais pas à me faire remarquer en étant sage et obéissante, j'étais prête à risquer la punition, à me comporter assez mal pour attirer son regard, à le fixer droit dans les yeux, à encaisser le poids de sa lourde main. J'aspirais à ce que ces mains me serrent, m'abritent et me protègent, qu'elles me touchent avec tendresse et précaution, mais j'ai fini par accepter que cela ne se produirait jamais. Dès l'âge de cinq ans, je savais que ces mains ne tiendraient compte de moi que pour m'infliger de la douleur, et que si j'étais capable d'accepter cette douleur et de la contenir en moi, je pourrais être une bonne fille. Je pourrais rendre mon Papa fier. Je n'étais pas la seule dans ce cas. Nous sommes si nombreuses et nombreux à avoir pensé pouvoir obtenir l'amour masculin en nous montrant prêt-es à supporter la douleur, prêt-es à vivre notre vie en affirmant que la masculinité que nous désirons est celle qu'on juge vraiment virile parce qu'elle retient, retire,

refuse. Nous apprenons à aimer les hommes d'autant plus que nous savons qu'ils ne nous aimeront pas. Dans la culture patriarcale, s'ils osaient nous aimer, ils cesseraient d'être de vrais « hommes ».

Dans ses émouvantes mémoires, intitulées *In the Country of Men*, Jan Waldron décrit ses aspirations en des termes similaires. Elle confesse : « le genre de père que j'ai tant imploré, je ne l'ai jamais aperçu, si ce n'est en de rares occasions que mon imagination et mes fantasmes ont enjolivées. » Elle exprime la soif d'un père aimant, par contraste avec les pères que nous avons en réalité :

Papa. C'est un souhait envers et contre tout, devant une quantité innombrable d'exemples contraires. Papa. Ce mot n'a pas la fonction utilitaire de Maman. On le répète comme le refrain d'une chanson. C'est une promesse qui prend source dans le cœur, et qui se bat pour rester vivante au milieu du carnage que provoquent la série historique de tout ce qui la contredit évidemment, ainsi que la rareté atroce des faits qui pourraient attester qu'elle a été tenue. L'amour maternel est abondant et manifeste : on se plaint parce qu'on en a trop. L'amour d'un père est un joyau extraordinaire, qu'on doit traquer, polir et conserver précieusement. Sa valeur augmente en raison de sa rareté.

Dans notre culture, on parle trop peu du désir d'amour paternel.

Les féministes réformistes, au lieu de nous enseigner avec une grande sagesse la nature des hommes et de l'amour, ont mis l'accent sur le pouvoir masculin, et ont donc renforcé l'idée que, d'une certaine manière, les hommes étaient tout-puissants et

comblés. Les écrits féministes ne nous parlaient pas de la profonde misère intérieure des hommes. Ils ne nous parlaient pas de la terreur terrible qui ronge l'âme de celui qui n'arrive pas à aimer. Les femmes qui enviaient aux hommes leur cœur endurci étaient loin de pouvoir nous raconter la souffrance masculine dans toute sa profondeur. Il a donc fallu plus de trente ans pour que la voix des féministes visionnaires se fasse entendre, et qu'elles disent au monde entier la vérité sur les hommes et l'amour. Barbara Deming fait ainsi allusion à ces vérités :

Je pense que la raison pour laquelle les hommes sont si violents, c'est qu'ils savent, au fond d'eux-mêmes, qu'ils vivent dans le mensonge, et qu'ils sont donc furieux d'être pris à mentir. Mais ils ne savent pas comment briser ce mensonge... Ils enragent de vivre dans le mensonge – ce qui veut dire qu'au fond d'eux-mêmes, quelque part, ils cherchent à s'en délivrer, qu'ils sont nostalgiques de la vérité.

Cette vérité qui n'est pas dite, c'est que les hommes aspirent eux aussi à l'amour. Ce désir, les penseurs et penseuses féministes doivent s'oser à l'examiner, à l'explorer et à en parler. Les féministes visionnaires, qui sont de rares voyant-es, qui ne sont plus seulement des femmes désormais, n'ont plus peur d'aborder ouvertement la question des hommes, de la masculinité et de l'amour. Ce sont des femmes, mais aussi des hommes qui les ont rejointes, des hommes à l'esprit ouvert et au grand cœur, des hommes aimants, des hommes qui savent à quel point il leur est difficile de pratiquer l'art d'aimer dans la culture patriarcale.

Quand j'ai commencé à écrire des livres sur l'amour, c'était en partie parce que je me disputais

constamment avec mon ex-petit ami Anthony. Nous étions (et, à l'heure où j'écris ces lignes, nous sommes toujours), l'un pour l'autre, la relation la plus importante que nous ayons eue dans notre vie. Nous nous sommes mis ensemble dans l'espoir de vivre l'amour mais nous nous sommes retrouvés à vivre le conflit. Nous avons décidé de rompre, mais cela n'a pas suffi à mettre fin au conflit. C'est au sujet de la pratique de l'amour que nous nous sommes le plus disputés. Comme tant d'autres hommes qui savent que les femmes avec qui ils vivent veulent les entendre déclarer leur amour, Anthony faisait ce genre de déclarations. Mais lorsqu'on lui demandait de relier l'expression « je t'aime » à sa définition et à sa pratique, il constatait qu'il n'avait pas vraiment les mots, qu'il était profondément mal à l'aise à l'idée de devoir parler de ses émotions.

Comme beaucoup d'hommes, il n'avait pas été heureux dans la plupart des relations qu'il avait entretenues. Le malheur des hommes dans leurs relations, le chagrin qu'ils ressentent lorsqu'ils échouent en amour, tout cela passe souvent inaperçu dans notre société, précisément parce que la culture patriarcale ne se préoccupe pas du tout du malheur des hommes. Lorsque les femmes sont en souffrance affective, l'idée sexiste selon laquelle elles doivent et peuvent donner de l'importance aux émotions permet au moins à la plupart d'entre nous de dire à quelqu'un ce que nous avons sur le cœur, qu'il s'agisse d'un·e ami·e proche, d'un·e thérapeute ou de l'étranger·e assis·e à côté de nous dans l'avion ou le bus. Les mœurs patriarcales enseignent aux hommes une forme de stoïcisme affectif, d'après lequel ils seraient d'autant plus virils qu'ils ne ressentent rien ; mais si par hasard ils devaient ressentir quelque chose, et que ces sentiments les blessaient, la réponse virile consisterait

à les étouffer, à les oublier, à espérer qu'ils s'en aillent. George Weinberg l'explique dans *Why Men Won't Commit*: « Si la plupart des hommes sont à la recherche de la femme parfaite prête à l'emploi, c'est simplement parce qu'ils ont le sentiment que les problèmes de couple ne peuvent pas être résolus. À la moindre chose qui tourne mal, il leur semble plus facile de fuir que de parler. » D'après le mythe masculin, les vrais hommes ne souffrent jamais.

En réalité, les hommes souffrent, et toute la culture leur dit: « S'il vous plaît, ne nous confiez pas ce que vous ressentez ». J'ai toujours été fan de cette bédé *Sylvia* où l'on voit deux femmes assises, dont l'une regarde une boule de cristal, tandis que l'autre lui dit: « Il ne confie jamais ses sentiments ». Et la femme qui peut lire l'avenir lui répond: « À deux heures cette nuit, partout dans le monde, les hommes se mettront à confier leurs sentiments – et les femmes du monde entier seront désolées pour eux. »

Lorsque nous participons à la socialisation patriarcale des hommes, qui les conduit à nier leurs sentiments, nous les condamnons à vivre dans un état d'engourdissement affectif, car il est impossible de guérir un sentiment qui n'est pas éprouvé. Nous construisons une culture où la souffrance masculine reste sans voix, où elle ne peut être ni nommée ni guérie. Ce ne sont pas seulement les hommes qui ne prennent pas leur souffrance au sérieux. La plupart des femmes refusent d'avoir affaire à la souffrance masculine si elle interfère avec la satisfaction du désir féminin. Lorsque le mouvement féministe a permis aux hommes de se libérer, en favorisant par exemple l'exploration masculine des « sentiments », certaines femmes se sont moquées des hommes qui exprimaient leurs émotions avec le même dégoût et le même mépris que les hommes sexistes. Alors

que les féministes avaient exprimé depuis longtemps leur désir d'hommes qui expriment leurs sentiments, au moment où ces derniers s'efforçaient d'être en contact avec leurs sentiments, personne n'a vraiment voulu les encourager dans cette voie. Dans les cercles féministes, ces hommes, qui voulaient changer, étaient souvent qualifiés de narcissiques ou de personnes en manque d'affection. On considérait souvent ces hommes, qui exprimaient leurs sentiments, comme des individus qui cherchaient à attirer l'attention, comme des manipulateurs patriarcaux qui tentaient de voler la vedette aux femmes sur la scène du drame.

À l'époque où j'étais dans ma vingtaine, je suivais une thérapie de couple, et le partenaire avec qui j'étais depuis plus de dix ans m'expliquait que je lui demandais d'exprimer ses sentiments, mais que lorsqu'il le faisait, je paniquais. Il avait raison. Il m'était difficile d'admettre que je ne voulais pas l'entendre exprimer des sentiments douloureux ou négatifs, que je ne voulais pas que l'image d'homme fort que j'avais de lui soit vraiment remise en question lorsque j'apprendrais ses faiblesses et ses vulnérabilités. Me voilà bien, moi, la féministe éclairée, à refuser d'entendre mon homme exprimer sa souffrance, parce que cela révélait sa vulnérabilité émotionnelle. Il va donc de soi que des millions de femmes, attachées au principe sexiste selon lequel les hommes qui expriment leurs sentiments sont des faibles, refusent absolument d'écouter les hommes parler, surtout si c'est pour dire qu'ils souffrent, qu'ils se sentent mal aimés. Beaucoup de femmes se refusent à entendre la souffrance des hommes en amour, parce que cela sonne comme une accusation qui met en lumière un échec féminin. Puisque les normes sexistes nous ont appris qu'aimer est notre tâche, que ce soit dans

notre rôle de mère, d'amoureuse ou d'amie, si les hommes se disent mal aimés, alors nous sommes en faute ; c'est nous qu'il faut blâmer.

Il n'y a qu'une seule émotion dont le patriarcat valorise l'expression chez les hommes : c'est la colère. Les vrais hommes piquent de folles colères. Et leur folie, quel que soit son degré de violence ou d'abus, est considérée comme naturelle – comme une expression positive de la masculinité patriarcale. La colère est le meilleur refuge pour qui cherche à dissimuler sa souffrance ou son angoisse spirituelles. Mon père était un homme colérique. Il l'est parfois encore, même s'il a plus de quatre-vingts ans. Récemment, alors que je téléphonais à la maison, il m'a dit, à propos de ma sœur et moi : « Je vous aime toutes les deux tendrement ». Étonnée d'entendre Papa exprimer son amour, j'aurais voulu que nous parlions mais je n'ai pas trouvé les mots. La peur m'a réduite au silence : la vieille peur de Papa le patriarche, de cet homme silencieux et colérique, mais aussi la nouvelle peur, la peur de rompre ce lien fragile qu'est l'affection. Il m'était donc impossible de lui demander : « Que veux-tu dire, Papa, quand tu me dis que tu m'aimes tendrement ? » Dans le chapitre de mon livre intitulé *Communion: The Female Search for Love* où j'explore l'idée que les femmes sont à la recherche d'hommes aimants, je fais cette observation : « Beaucoup de femmes ont peur des hommes. Et la peur peut paver la voie au mépris et à la haine. Elle peut servir de couverture à une rage refoulée et meurtrière. » La peur nous éloigne de l'amour. Et pourtant, les femmes disent rarement aux hommes à quel point elles ont peur d'eux.

Mon frère, mes sœurs et moi-même n'avons jamais parlé avec Papa des années où il nous tenait en otage, où il nous emprisonnait derrière les murs

de son terrorisme patriarcal. Et même une fois adultes, nous avons toujours peur de lui demander: « Pourquoi, Papa ? Pourquoi étais-tu toujours si colérique ? Pourquoi tu ne nous aimais pas ? »

Dans les passages puissants où elle écrit sur la mort de son père, Barbara Deming nomme cette peur. Alors que la mort est en train de lui arracher son père, elle comprend enfin que c'était la peur qui l'avait toujours tenu éloigné d'elle – la peur qu'il avait d'une trop grande proximité avec sa fille, et la peur qu'avait Barbara de trop chercher à se rapprocher de lui. La peur nous empêche d'être proches des hommes qui sont importants dans notre vie; elle nous empêche d'aimer.

Fut un temps, je pensais que cette peur des hommes était quelque chose d'uniquement féminin. Pourtant, lorsque j'ai commencé à parler d'amour avec les hommes, j'ai entendu à maintes reprises des histoires marquées par la peur d'un homme envers un autre homme. En effet, les hommes qui éprouvent des sentiments, qui sont capables d'amour, cachent souvent aux autres hommes cette conscience affective, de peur d'être attaqués et couverts de honte. C'est le grand secret que nous gardons toutes et tous ensemble: cette peur de la masculinité patriarcale, qui lie tout le monde dans notre culture. On ne peut pas aimer ce qu'on craint. C'est la raison pour laquelle tant de traditions religieuses nous enseignent que l'amour est sans peur.

Nous luttons donc, dans la culture patriarcale, toutes et tous autant que nous sommes, pour aimer les hommes. Il arrive que nous nous préoccupions profondément des hommes. Il arrive que nous chérissions les liens que nous entretenons avec les hommes importants dans nos vies. Il arrive aussi que la simple idée de vivre sans leur présence et

leur compagnie nous désespère. Il arrive que nous éprouvions toutes ces passions à l'égard de la masculinité et que nous souhaitions pourtant nous tenir à l'écart, garder la distance instituée par le patriarcat, maintenir les frontières qu'on nous dit de ne pas franchir. Dans un cours où des étudiants lisaient la trilogie de livres que j'ai écrite sur l'amour, où une quarantaine d'hommes parlaient d'amour, nous avons abordé le sujet des pères. Un homme noir qui n'avait pas loin de quarante ans, dont le père, un travailleur acharné, habitait chez lui, nous a fait part de son expérience en tant que jeune parent, de sa volonté de s'engager à être un père aimant et de sa peur d'échouer. Il craignait l'échec parce qu'il n'avait pas eu de modèle d'amour. Son père s'était toujours tenu loin de la maison, à travailler, à errer. Lorsqu'il était à la maison, la façon de communiquer qu'il privilégiait avec son fils consistait à le taquiner et à le narguer sans relâche, d'une voix mordante, pleine de sarcasme et de mépris, une voix qui pouvait humilier d'un simple mot. Faisant écho à l'expérience vécue par nombre d'entre nous, cette personne qui racontait son histoire nous confia qu'elle désirait l'amour de cet homme impitoyable, mais qu'elle avait appris par la suite à ne plus le désirer, à réduire son cœur au silence, à ne plus s'en préoccuper. Je lui demandai donc, à lui comme aux autres hommes présents : « Si vous avez fermé votre cœur et étouffé votre conscience affective, alors avez-vous su comment vous y prendre pour aimer vos fils ? Où et quand avez-vous appris la pratique de l'amour au cours de votre cheminement ? »

Il me répondit, ainsi qu'aux autres hommes assis qui composaient notre cercle d'amour : « C'est simple : je songe à ce que mon père ferait, et je fais le contraire ». Tout le monde se mit à rire. Je validai

cette pratique, en ajoutant seulement qu'il ne suffit pas de rester dans le domaine de la réaction ; que se contenter de réagir, c'est toujours se risquer à laisser ce passé ténébreux prendre le dessus sur le présent. Combien de fils fuyant l'exemple de leur père élèvent des garçons qui finissent par devenir des clones de leur grand-père, des garçons qui n'ont peut-être même jamais rencontré leur grand-père mais qui se comportent exactement comme lui ? À condition de ne pas demeurer dans la réaction, tout homme, peu importe son passé ou son présent, peu importe son âge ou son expérience, peut apprendre à aimer.

Si j'ai appris une seule vérité certaine sur les hommes en voyageant à leur rencontre et en donnant des conférences ces quatre dernières années, c'est qu'ils veulent connaître l'amour et apprendre à aimer. Il n'existe tout simplement pas assez d'écrits qui traitent directement, intimement, de ce besoin. Après avoir écrit un livre sur l'amour en général, un autre spécifiquement sur les Noir-es et l'amour, puis un autre sur la manière dont les femmes recherchent l'amour, j'ai voulu aller plus loin et parler des hommes et de l'amour.

Dans notre culture, les femmes aussi bien que les hommes consacrent très peu de temps à encourager les hommes à apprendre comment aimer. Même les femmes qui en ont ras le bol des hommes, dont la plupart ne sont pas et ne seront peut-être jamais féministes, se servent de cette colère pour se dédouaner de toute contribution réelle à un monde où les hommes de tout âge pourraient connaître l'amour. Et il y a toujours une poignée de penseuses féministes qui ont la ferme conviction d'avoir fait tout ce qu'elles pouvaient pour les hommes, et qui ne se préoccupent plus que d'améliorer le bien-être collectif des femmes. Pourtant, la vie m'a montré

que chaque fois qu'un homme ose franchir les frontières patriarcales pour se mettre à aimer, la vie des femmes, des hommes et des enfants qui l'entourent s'en trouve radicalement changée, pour le mieux.

Chaque jour sur nos écrans de télévision et dans les journaux du pays, on nous informe que la violence masculine persiste à la maison et dans le monde entier. Lorsqu'on entend que des adolescents s'arment et tirent sur leurs parents, leurs camarades ou des étrangers, un sentiment d'inquiétude traverse notre culture. Les gens veulent des réponses. Ils veulent savoir : comment expliquer ce phénomène ? Pourquoi tant de meurtres sont-ils commis par de jeunes garçons aujourd'hui, à ce moment de l'histoire ? Pourtant, personne ne parle du rôle que jouent les standards patriarcaux de la virilité, qui contribuent à apprendre aux garçons que c'est leur nature de tuer, et qu'ils ne peuvent rien faire pour changer cette nature – du moins rien qui laisserait leur masculinité intacte. Le fait que notre culture prépare les hommes à embrasser la guerre justifie d'autant plus qu'ils soient tous endoctrinés, afin qu'ils adhèrent à cette idée patriarcale qui leur dit que c'est leur nature de tuer et de prendre plaisir au meurtre. Bombardé-es que nous sommes d'actualités à propos de la violence masculine, nous n'entendons rien à propos des hommes et de l'amour.

Il faudra une révolution des valeurs pour mettre fin à la violence masculine dans notre pays, et cette révolution sera nécessairement fondée sur une éthique de l'amour. Pour engendrer des hommes aimants, nous devons aimer les hommes. Aimer la masculinité est une chose différente du fait de féliciter et gratifier les hommes qui se conforment aux standards sexistes de l'identité masculine. Se préoccuper des hommes en fonction de ce qu'ils font pour

nous, ce n'est pas la même chose que d'aimer les hommes simplement pour ce qu'ils sont. Lorsque nous aimons la masculinité, nous prodiguons notre amour indépendamment du fait que les hommes jouent leur rôle ou non. En effet, jouer son rôle est une chose différente du simple fait d'être ce qu'on est. La culture patriarcale ne permet pas aux hommes d'être simplement ce qu'ils sont, et de se prévaloir de leur identité unique. Leur valeur est toujours déterminée par ce qu'ils font. Dans une culture antipatriarcale, les hommes n'ont pas à prouver leur valeur et leur utilité. Ils savent dès leur naissance que le simple fait d'exister leur donne une valeur, le droit d'être chéris et aimés.

Si j'écris sur les hommes et l'amour, c'est pour déclarer ma profonde gratitude envers les hommes dans ma vie avec qui je fais le travail de l'amour. La plupart de mes réflexions sur la masculinité proviennent de mon enfance, lorsque j'étais témoin des différences dans la manière dont mon frère et moi étions traité·es. Les normes à partir desquelles on jugeait son comportement étaient beaucoup plus sévères. Aucun homme ne parvient à se hisser à la hauteur des standards patriarcaux sans s'engager de manière permanente à pratiquer la trahison de soi. Dans son enfance, mon frère, comme tant d'autres garçons, aspirait simplement à pouvoir s'exprimer. Il ne voulait pas se conformer au scénario rigide de la masculinité convenable. En conséquence de quoi il fut dédaigné et ridiculisé par notre père patriarcal. Dans ses jeunes années, notre frère était une présence aimante au sein de notre foyer, capable d'exprimer des émotions comme l'émerveillement et la gaieté. Lorsqu'il fut appelé à la pensée et à l'action patriarcales pendant son adolescence, il apprit à masquer ses sentiments amoureux. Il pénétra alors

dans cet univers d'aliénation et de comportement antisocial qu'on juge « naturels » chez les garçons adolescents. Nous, ses six sœurs, fûmes témoins de ce changement et nous avons pleuré la perte de notre lien avec lui. Les dommages causés à son estime de soi dans son enfance l'ont poursuivi tout au long de sa vie, car il est encore aux prises aujourd'hui avec son hésitation à se définir lui-même ou à se laisser définir par les standards patriarcaux.

Au moment même où mon frère abandonnait sa conscience affective et sa capacité à établir des liens affectifs pour être accepté « parmi les garçons », rejetant la compagnie de ses sœurs de peur que le fait de nous apprécier le rende moins masculin, le père de ma mère, Papa Gus, commençait à trouver plus facile, avec la vieillesse, de se montrer déloyal envers le patriarcat. Je m'en souviens comme de l'homme qui, dans mon enfance, pratiquait l'art d'aimer. Il faisait preuve d'une conscience affective et sa présence était chaleureuse, même s'il se trouvait, lui aussi, prisonnier d'une union patriarcale. Notre grand-mère, qui était sa femme depuis plus de soixante ans, se montrait toujours très dominatrice dans ses relations avec lui. Pour les machos, Papa Gus (le père de Maman) n'était pas à la hauteur de son statut d'homme. Ils le considéraient comme un mari soumis. Je me souviens que notre père patriarcal exprimait son dédain envers Papa Gus en le traitant de faible, et faisait savoir à Maman, en la dominant, qu'il ne serait pas dirigé par une femme. Maman admirait son père pour sa capacité à aimer, et Papa s'est efforcé de lui arracher cette admiration si précieuse, pour la faire apparaître comme une chose absolument méprisable.

À l'époque, Maman ne mesurait pas la chance qu'elle avait d'avoir un père aimant. Comme tant de femmes, elle s'était laissée séduire par les mythes

d'amour romantique et rêvait d'un homme fort, dominateur, qui sait prendre les choses en main, fringant et audacieux – bref, le compagnon idéal. Elle n'a épousé cet idéal que pour se retrouver piégée dans une union avec un homme patriarcal sévère, cruel et sans amour. Pendant plus de quarante ans de mariage, elle a adhéré aux rôles genrés patriarcaux d'après lesquels c'était à lui de diriger, à elle de se soumettre et d'obéir. Tant que les hommes patriarcaux ne font pas preuve de cruauté, leur femme peut s'accrocher à un mythe séduisant : elle a de la chance d'avoir un homme, un vrai ; un patriarche bienveillant qui pourvoit à ses besoins et la protège. Mais lorsque ce « vrai » homme se montre constamment cruel, lorsqu'il répond à la sollicitude et à la gentillesse par le dédain, la brutalité et le mépris, sa femme commence à le voir différemment. Elle commence peut-être à s'interroger sur sa propre allégeance à la pensée patriarcale. Elle peut se réveiller et constater que son mariage n'est que maltraitance, qu'elle n'est pas aimée. Ce moment d'éveil est aussi le moment où son cœur se brise. Les femmes au cœur brisé qui sont en couple ou mariées depuis longtemps quittent rarement leur compagnon. De leur souffrance, de leur plainte, de leur amertume, elles apprennent à se faire une identité.

Tout au long de notre enfance, Maman s'est toujours attachée à prendre la défense de Papa. C'était son chevalier dans son armure clinquante, son bien-aimé. Et même lorsqu'elle commençait à le voir, à le voir vraiment, tel qu'il était et non tel qu'elle l'avait désiré, elle nous enjoignait toujours de l'admirer et de lui être reconnaissant·es pour sa présence, pour ce qu'il nous apportait matériellement, pour sa discipline. En femme des années cinquante, elle cherchait à s'accrocher à un idéal patriarcal fantaisiste,

bien qu'elle dût affronter quotidiennement la réalité brutale de la domination patriarcale. Alors que ses enfants quittaient la maison, la laissant seule avec son mari, l'espoir qu'elle plaçait dans l'idée de trouver le chemin de l'amour dans son couple s'est vite retrouvé anéanti. Elle s'est retrouvée face à face avec le patriarche froid et affectivement éteint qu'elle avait épousé. Après cinquante ans de mariage, elle n'allait pas le quitter, mais elle ne croirait plus à l'amour. Seule son amertume trouve aujourd'hui à s'exprimer ; elle parle désormais de l'absence d'amour, d'une vie entière passée avec des pincements au cœur. Elle n'est pas la seule. Partout dans le monde, les femmes vivent avec leur homme une vie sans amour. Elles vivent et se lamentent.

Ma mère et mon père sont les figures à partir desquelles j'ai façonné mes modèles d'amour et de désir. J'ai passé la plupart de mes années entre vingt et quarante ans à chercher l'amour auprès d'hommes intellectuellement brillants dépourvus de toute conscience affective, des hommes qui ne pouvaient pas donner ce qu'ils n'avaient pas, des hommes qui ne pouvaient pas enseigner ce qu'ils ignoraient – des hommes qui ne savaient pas aimer. Dans ma quarantaine, je me suis mise en couple avec un homme beaucoup plus jeune, qui avait été formé à l'art et à la pratique de la pensée féministe. Il était en mesure d'admettre que son esprit avait été brisé. Enfant, il avait été victime de la tyrannie patriarcale. Il était conscient que quelque chose ne tournait pas rond chez lui, même s'il n'avait pas encore trouvé les mots pour exprimer ce qui lui manquait.

« Quelque chose qui manque en moi » : c'est une autodescription que j'ai entendue de plusieurs hommes alors que je parcourais le pays pour parler d'amour. Toujours et encore, le même récit d'un

homme qui se souvient du sentiment de liberté émotionnelle dans la petite enfance, de la joie non refoulée, du sentiment d'être connecté à la vie et aux autres, jusqu'à ce qu'une rupture se produise, une déconnexion, et que ce sentiment d'être aimé, cette embrassade, s'évanouisse. D'une certaine manière, m'ont dit les hommes, ce qui marque l'entrée dans la virilité, c'est le moment où ils font preuve d'assez de force de volonté pour accepter cette perte, ne pas en parler, même si elle fait l'objet d'un chagrin intime. Malheureusement, tragiquement, ces hommes étaient très nombreux à se souvenir de ce moment primordial où leur cœur s'est pincé puis brisé : de ce moment où ils ont été contraints de renoncer à leur droit d'avoir des sentiments, d'aimer, pour pouvoir remplir leur rôle d'hommes patriarcaux.

Toute personne qui essaie de vivre l'amour avec un partenaire dépourvu de conscience affective souffre. D'innombrables manuels de développement personnel nous expliquent qu'on ne peut faire changer personne sinon soi-même. Évidemment, ils ne nous expliquent jamais ce qui, dans une culture patriarcale où on apprend aux hommes que l'amour les émascule, motiverait ces derniers à changer, à choisir l'amour, alors même que ce choix signifie qu'ils doivent s'opposer au patriarcat, à la tyrannie du familial. S'il nous est impossible de changer les hommes, il est possible de les encourager, de les presser et de les soutenir dans leur volonté de changer. Il est possible de respecter la vérité de leur être intime, une vérité qu'ils ne sont peut-être pas capables de formuler : qu'ils aspirent à se lier, à aimer, à être aimés.

La volonté de changer répond aux questions sur l'amour que se posent des hommes de tout âge dans notre culture. J'écris pour répondre aux questions sur l'amour que me posent les hommes que je

connais le plus intimement et qui s'efforcent toujours de retrouver le chemin vers le garçon au cœur ouvert, émotionnellement expressif qu'ils étaient avant qu'on leur ordonne de réduire au silence leurs désirs et de fermer leur cœur.

La volonté de changer est l'offrande que j'apporte à la fête des hommes qui cherchent à retrouver ce qu'ils sont vraiment, à récupérer leur droit affectif d'aimer et d'être aimés. Les femmes ont cru qu'elles pourraient sauver les hommes importants dans leur vie en leur donnant de l'amour, que cet amour servirait de remède à toutes les blessures infligées au système émotionnel des hommes par des agressions toxiques, par les crises cardiaques affectives qu'ils subissent chaque jour. Les femmes ont de quoi participer au processus de guérison. Nous pouvons guider, instruire, observer, mettre en commun des informations et des techniques, mais nous ne pouvons pas faire à la place des garçons et des hommes le travail qu'ils doivent faire sur eux-mêmes. Notre amour aide, mais il ne suffit pas à les sauver. En fin de compte, les garçons et les hommes se sauvent eux-mêmes lorsqu'ils apprennent l'art d'aimer.

2. COMPRENDRE LE PATRIARCAT

--	--

Le patriarcat est la maladie sociale la plus dangereuse pour le corps et l'esprit masculins dans notre pays. Pourtant, la plupart des hommes n'utilisent pas le mot « patriarcat » dans leur vie quotidienne. La plupart des hommes ne pensent jamais au patriarcat – à ce que cela signifie, à la manière dont il est produit et maintenu. Beaucoup d'hommes dans notre pays ne seraient d'ailleurs pas capables d'épeler ce mot ou de le prononcer correctement. Le mot « patriarcat » ne fait tout simplement pas partie de ce qu'ils disent et pensent dans une journée normale. Les hommes qui l'ont entendu et le connaissent l'associent généralement au mouvement de libération des femmes, au féminisme, et le rejettent donc comme n'ayant aucun rapport avec leur propre expérience. Cela fait plus de trente ans que je parle du patriarcat sur les estrades. C'est un mot que j'utilise quotidiennement, et les hommes qui m'entendent l'utiliser me demandent souvent ce que j'entends par là.

Rien ne disqualifie plus la vieille projection antiféministe qui fantasme les hommes comme des êtres tout-puissants que le fait qu'ils ignorent tout de cette facette majeure du système politique, qui façonne l'identité masculine et le sentiment de soi de la naissance à la mort. J'utilise souvent l'expression « patriarcat capitaliste, impérialiste,

suprémaciste blanc » pour décrire les systèmes politiques imbriqués qui sont au fondement politique de notre pays. Parmi ces systèmes, celui que nous apprenons le mieux à connaître en grandissant, toutes et tous, et même si nous n'apprenons jamais son nom, c'est le patriarcat, parce que les rôles genrés patriarcaux nous sont attribués dès l'enfance et que nous sommes en permanence orientés sur les moyens de remplir au mieux ces rôles.

Le patriarcat est un système politico-social qui affirme que les hommes sont intrinsèquement dominants, supérieurs à tout ce qui est considéré comme faible, en particulier les femmes, dotés du droit de dominer et de régner sur les faibles, et de maintenir cette domination par diverses formes de terrorisme psychologique et de violence. Lorsque mon frère aîné et moi sommes né·es, avec un an d'écart, le patriarcat a déterminé la manière dont chacun·e d'entre nous serait considéré·e par nos parents. Nos deux parents croyaient au patriarcat ; on leur avait enseigné la pensée patriarcale par le biais de la religion.

À l'église, il et elle apprirent que Dieu a créé l'homme pour diriger le monde et tout ce qu'il contient, et que c'est le travail des femmes d'aider les hommes à accomplir ses tâches, d'obéir et de toujours jouer le rôle subordonné, sous les ordres d'un homme puissant. On leur apprit que Dieu est un homme. Cette doctrine leur fut répétée dans toutes les institutions où il et elle se rendaient : écoles, tribunaux, clubs, stades, aussi bien que dans les églises. Après avoir embrassé la pensée patriarcale, comme tout le monde autour d'eux, nos parents l'enseignèrent à leurs enfants, parce qu'elle leur semblait être une façon « naturelle » d'organiser la vie.

En tant que fille, on m'apprit que mon rôle était de servir, d'être faible ; d'être libre du fardeau de

penser; de prendre soin des autres et de les nourrir. On apprit à mon frère que son rôle était d'être servi; de subvenir matériellement aux besoins des autres; d'être fort; de penser, d'élaborer des stratégies et des plans; et de refuser de prendre soin des autres ou de les nourrir. On m'apprit qu'il n'était pas convenable pour une femme d'être violente, que c'était « contrenature ». On apprit à mon frère que sa valeur serait mesurée à sa capacité à être violent (bien que dans un contexte approprié). On lui apprit qu'un garçon devait prendre plaisir à la violence (bien que dans un contexte approprié). On lui enseigna qu'un garçon ne devait pas exprimer ses sentiments. On m'enseigna que les filles pouvaient et devaient exprimer leurs sentiments, ou du moins une partie d'entre eux. Lorsque j'enrageais de me voir refuser un jouet, on m'apprenait, en tant que fille au sein d'un foyer patriarcal, que la rage n'était pas un sentiment féminin approprié, que non seulement je ne devais pas exprimer un tel sentiment, mais que je devais l'éradiquer. Lorsque mon frère enrageait de se voir refuser un jouet, on lui apprenait, en tant que garçon au sein d'une famille patriarcale, que sa capacité à exprimer sa rage était une bonne chose, mais qu'il devait considérer si le contexte était propice au déchaînement de son agressivité. Pour l'instant, il ne devait pas utiliser sa rage pour s'opposer aux souhaits de ses parents, mais plus tard, une fois adulte, on lui apprit que la rage était permise si la violence qu'elle suscite l'aide à protéger son foyer et sa nation.

Nous vivions dans une région agricole, isolés des autres gens. Nous avons acquis notre sens des rôles de genre auprès de nos parents, en observant la façon dont il et elle se comportaient. Mon frère et moi nous souvenons de la confusion qui régnait entre

nous à propos du genre. En réalité, j'étais plus forte et plus violente que lui, ce qui, comme nous l'avons vite appris, n'était pas bien du tout. Lui, c'était un garçon doux et pacifique, ce qui, comme nous l'avons appris, n'était vraiment pas bien du tout. Même si nous ne comprenions tout cela que très confusément, nous tenions au moins un fait pour certain : il ne nous était pas possible d'être ce que nous voulions et d'agir comme nous le voulions, de faire ce que nous avions envie de faire. Il était clair pour nous que notre comportement devait se conformer à un scénario prédéterminé et genré. Ce n'est qu'à l'âge adulte que nous avons tous deux appris le mot « patriarcat », en apprenant que le scénario qui avait déterminé ce que nous devions être, ainsi que les identités que nous devions construire, se fondaient sur des valeurs patriarcales et des croyances sur le genre.

J'ai toujours montré plus d'intérêt que mon frère à contester le patriarcat, parce que c'était le système qui m'écartait sans cesse des choses auxquelles je voulais participer. Dans la vie de notre famille des années 1950, les billes étaient un jeu de garçon. Mon frère avait hérité des billes des hommes de la famille ; il avait reçu une boîte en fer pour les conserver. De toutes tailles et de toutes formes, serties de couleurs merveilleuses, elles étaient à mes yeux les plus beaux objets du monde. Nous jouions ensemble, et il arrivait souvent que je m'accapare violemment la bille que je préférais, refusant de partager. Quand Papa était au travail, notre mère-au-foyer était plutôt contente de nous voir jouer aux billes ensemble. Papa, cependant, qui jetait sur nos jeux un regard patriarcal, était perturbé par ce qu'il voyait. Sa fille, agressive et compétitive, jouait mieux que son fils. Son fils faisait preuve de passivité ; il ne semblait pas réellement se préoccuper de gagner et acceptait de

donner ses billes à la demande. Papa décida que ce jeu devait cesser, qu'il fallait que mon frère et moi apprenions tous les deux une leçon sur nos rôles de genre respectifs.

Un soir, Papa autorisa mon frère à sortir la boîte de billes. Alors que j'annonçai mon désir de jouer, mon frère me répondit que « les filles ne jouent pas aux billes », que c'était un jeu de garçon. Cela ne faisait aucun sens dans l'esprit d'une fille de quatre ou cinq ans, et j'insistai sur mon droit de jouer en ramassant des billes pour les jeter. Papa intervint pour me dire d'arrêter. Je n'écoutai pas. Sa voix se fit de plus en plus forte. Puis, soudain, il me saisit, brisa une planche de la porte moustiquaire pour se mettre à me frapper avec, et me dit : « Tu n'es qu'une petite fille. Quand je te dis de faire quelque chose, c'est un ordre ! ». Il me frappa encore et encore, jusqu'à ce que je reconnaisse que j'avais bien compris ce que j'avais fait. Sa rage, sa violence attiraient l'attention de toutes et tous. Notre famille se tenait immobile, envoûtée, captivée par la pornographie de la violence patriarcale. Après ce passage à tabac, je fus bannie – forcée de rester seule dans le noir. Maman entra dans ma chambre pour apaiser ma douleur, et me dire de sa douce voix du sud : « J'ai essayé de te prévenir. Tu dois accepter que tu n'es qu'une petite fille et que les filles ne peuvent pas faire ce que font les garçons ». Au service du patriarcat, sa tâche consistait à confirmer que Papa avait fait ce qu'il fallait en me remettant à ma place, en rétablissant l'ordre social naturel.

Je me souviens très bien de cet événement traumatisant, car c'est une histoire qui fut sans cesse racontée au sein de notre famille. Personne ne se préoccupait du fait que cette répétition permanente puisse déclencher un stress post-traumatique ; la

re-raconter était nécessaire à la fois pour renforcer le message et pour rappeler à toutes et tous mon état d'impuissance absolue. Le souvenir de cette petite fille fouettée brutalement par un homme grand et fort servait non seulement à me rappeler mon rôle genré, mais aussi à rappeler à celui et celles qui avaient regardé et qui se souvenaient, à tous mes frères et sœurs, ainsi qu'à notre mère adulte, que notre père patriarcal était le chef de la famille. Nous devons nous rappeler que si nous n'obéissions pas à ses règles, nous serions puni-es, puni-es même jusqu'à la mort. C'est ainsi que nous avons été formés-es, par expérience, à l'art du patriarcat.

Cette expérience n'a rien d'unique ni d'exceptionnel. Il suffit d'écouter les voix des adultes blessés, de tous ces enfants qui ont été élevés au sein de foyers patriarcaux, pour entendre différentes versions de la même histoire: celle de la violence à laquelle on recourt pour consolider notre endoctrinement et nous faire accepter le patriarcat. Dans *How Can I Get Through to You?*, le thérapeute familial Terrence Real raconte comment ses fils furent initiés à la pensée patriarcale alors même que leurs parents s'efforçaient de créer un foyer aimant à partir de valeurs antipatriarcales. Il raconte que son jeune fils Alexander aimait s'habiller en Barbie, jusqu'au jour où des garçons qui jouaient avec son frère aîné remarquèrent son déguisement et lui firent savoir, par leur regard désapprobateur et leur silence choqué, que son comportement était inacceptable:

Sans une once de malveillance, le regard qu'ils jetèrent sur mon fils suffit à transmettre le message. Tu n'es pas censé faire ça. Et c'est une émotion puissante qui sert de médium pour convoier ce message: la honte. À trois ans, Alexander apprit les règles. Un échange

silencieux d'une durée de dix secondes fut assez puissant pour dissuader mon fils, à compter de cet instant, de pratiquer ce qui était jusqu'alors son activité favorite. Ces moments initiatiques relèvent de ce que j'appelle la « traumatisation normale » des garçons.

Pour endoctriner les garçons, pour qu'ils assimilent les règles patriarcales, nous les faisons souffrir et les forçons à nier leurs sentiments.

Les histoires que je raconte se sont déroulées dans les années cinquante ; les histoires de Real sont plus récentes. Elles mettent toutes en évidence la tyrannie de la pensée patriarcale, la capacité de la culture patriarcale à nous tenir captives et captifs. Real est l'un des penseurs les plus éclairés sur le sujet de la masculinité patriarcale dans notre pays, et pourtant il fait savoir à ses lectrices et lecteurs qu'il n'a pas été capable de préserver ses garçons du patriarcat. Ils en ont subi les assauts, comme chaque garçon et chaque fille, dans une certaine mesure. Sans doute qu'en créant un foyer aimant et non patriarcal, Real offre au moins à ses garçons un choix : celui de rester eux-mêmes ou de se conformer aux rôles patriarcaux. Real utilise l'expression « patriarcat psychologique » pour décrire la pensée patriarcale commune aux femmes et aux hommes. Même si le féminisme visionnaire contemporain insiste clairement sur le fait qu'il n'y a pas besoin d'être un homme pour penser de manière patriarcale, la plupart des gens continuent à considérer que le patriarcat est un problème qui se pose à cause des hommes. Ce n'est tout simplement pas le cas. Les femmes peuvent aussi bien épouser la pensée et l'action patriarcales que les hommes.

Le psychothérapeute John Bradshaw donne une définition clairvoyante et utile du patriarcat

dans *Le défi de l'amour*: « Le dictionnaire définit le “patriarcat” comme une “organisation sociale marquée par la suprématie du père sur le clan ou la famille, tant dans les fonctions domestiques que religieuses”. Le patriarcat se caractérise par la domination et le pouvoir des hommes. » Il affirme en outre que « les règles patriarcales régissent encore la plupart des systèmes religieux, scolaires et familiaux du monde. » Décrivant les plus préjudiciables de ces règles, Bradshaw énumère « l'obéissance aveugle – c'est le fondement sur lequel repose le patriarcat ; la répression de toute émotion à l'exception de la peur ; la destruction de la volonté individuelle ; et la répression de la pensée chaque fois qu'elle s'écarte de la manière dont pense la figure d'autorité. » La pensée patriarcale façonne nos valeurs culturelles. Notre socialisation se fait au sein de ce système, que nous soyons hommes ou femmes. La plupart d'entre nous ont appris les attitudes patriarcales dans leur famille d'origine, où c'est généralement la mère qui les enseigne. Ces attitudes ont ensuite été renforcées dans les écoles et les institutions religieuses.

Il existe aujourd'hui des foyers dirigés par des femmes, et beaucoup de gens pensent que les enfants qui grandissent dans ces foyers n'apprennent pas les valeurs patriarcales, parce qu'aucun homme n'est présent. Ils supposent que les hommes sont les seuls à enseigner la pensée patriarcale. Pourtant, de nombreux foyers dirigés par des femmes soutiennent et encouragent la pensée patriarcale avec beaucoup plus d'enthousiasme que les foyers biparentaux. En effet, au sein de ces foyers, les femmes ne font pas l'expérience d'une réalité qui pourrait remettre en question leurs fantasmes sur les rôles genrés, et sont ainsi beaucoup plus susceptibles d'idéaliser le rôle patriarcal masculin et les hommes patriarcaux que

les femmes qui côtoient quotidiennement de tels hommes. Il nous faut mettre en lumière le rôle que les femmes jouent dans la perpétuation et le maintien de la culture patriarcale, afin de pouvoir reconnaître que les femmes et les hommes contribuent de manière égale au système patriarcal, même si les hommes en tirent plus de bénéfices. Les hommes et les femmes doivent travailler ensemble à démanteler et transformer la culture patriarcale.

Évidemment, il ne nous sera pas possible de démanteler ce système tant que nous serons collectivement dans le déni à propos de son impact sur nos vies. Le patriarcat exige la domination masculine par tous les moyens nécessaires, c'est pourquoi il soutient, encourage et tolère la violence sexiste. Or, dans les discours publics sur la violence sexiste, c'est de maltraitances et de viols commis par les partenaires domestiques que nous entendons le plus souvent parler. Mais les formes de violence patriarcale les plus répandues sont celles que font subir les parents patriarcaux à leurs enfants au sein du foyer. Cette violence sert en général à renforcer un modèle de domination où celui qui impose son autorité est considéré comme le maître de tous ceux et celles qui n'ont pas de pouvoir, et où il s'octroie le droit de maintenir son règne par des pratiques d'assujettissement, de subordination et de soumission.

La culture patriarcale se maintient en empêchant hommes et femmes de dire la vérité sur ce qui leur arrive au sein de leur famille. Dans notre culture, la grande majorité des gens appliquent une règle tacite qui exige que les secrets patriarcaux ne soient pas diffusés, afin de protéger le règne du père. Le fait que notre culture refuse à toutes et tous un accès facile au simple terme de « patriarcat » relève aussi de cette règle du silence. La plupart des enfants

n'apprennent pas le nom de ce système institutionnalisé de rôles genrés, et on l'entend rarement dans le langage courant. Ce silence favorise le déni. Comment s'organiser pour contester et transformer un système qui ne peut être nommé ?

Ce n'est pas par hasard que les féministes se sont mises à utiliser le mot « patriarcat » pour remplacer des termes plus courants comme « machisme » ou « sexisme ». Ces voix courageuses cherchaient à nous rendre plus sensibles à la manière dont le patriarcat nous affecte toutes et tous. À l'apogée du féminisme contemporain, le mot lui-même n'était guère utilisé dans la culture populaire. Les militantes anti-hommes ne souhaitaient pas plus que leurs homologues masculins sexistes mettre le doigt sur le système patriarcal et son fonctionnement. En effet, cela aurait automatiquement mis à nu la fausseté de leur idée que les hommes sont tout-puissants et les femmes impuissantes, que tous les hommes sont oppressifs et les femmes toujours et uniquement des victimes. En désignant les hommes comme seuls responsables de la perpétuation du sexisme, ces femmes préservaient leur propre allégeance au patriarcat, leur propre soif de pouvoir. En se faisant passer pour des victimes, elles masquaient leur aspiration à devenir elles aussi des dominatrices.

Comme de nombreuses féministes radicales et visionnaires, j'ai remis en question l'idée fautive d'après laquelle les hommes seraient « l'ennemi », soutenue par des femmes qui en avaient tout simplement marre de l'exploitation et de l'oppression masculines. Dès 1984, j'ai ajouté un chapitre intitulé « Les hommes : des camarades de lutte » dans mon livre *De la marge au centre. Théorie féministe*, pour exhorter les partisans du féminisme comme combat politique à remettre en question toute rhétorique qui

ferait des hommes les seuls responsables de la perpétuation du patriarcat et de la domination masculine :

L'idéologie séparatiste encourage les femmes à ignorer l'impact négatif du sexisme sur la personnalité masculine. Elle accentue la polarisation entre les sexes. Selon Joy Justice, les séparatistes pensent qu'il y a « deux approches de base » quand il est question d'identifier les victimes du sexisme : « Il y a le point de vue selon lequel les hommes oppriment les femmes. Et le point de vue selon lequel les gens sont ce qu'ils et elles sont, et que nous subissons toutes et tous la rigidité des rôles de genre. » [...] En l'occurrence, les deux approches décrivent correctement la situation délicate dans laquelle nous nous trouvons. Les hommes oppriment effectivement les femmes. Et les gens subissent la rigidité des rôles de genre. Ces deux réalités coexistent. L'oppression des femmes par les hommes ne peut en rien être excusée par le fait de reconnaître que les hommes peuvent souffrir de différentes façons de la rigidité des rôles de genre. Et les militantes féministes doivent reconnaître cette souffrance – car elle existe. Elle n'efface pas ni ne réduit la responsabilité des hommes qui soutiennent et perpétuent le patriarcat qui leur donne le pouvoir d'exploiter et d'opprimer les femmes, d'une manière bien plus grave que la détresse psychologique ou la souffrance émotionnelle causées par le fait de devoir se conformer à la rigidité des rôles sexistes.

Tout au long de cet essai, j'ai insisté sur le fait que les partisan·es du féminisme se rendent complices de la souffrance des hommes blessés par le patriarcat lorsqu'elles et ils représentent les hommes

toujours et uniquement comme des personnes en situation de puissance, toujours et uniquement comme des personnes qui profitent de leur obéissance aveugle au patriarcat. J'y soulignais que l'idéologie patriarcale conditionne les hommes à croire que la domination des femmes leur est bénéfique alors qu'elle ne l'est pas :

Souvent, les militantes féministes les confortent dans cette logique, alors que nous devrions en permanence nommer ces actes pour ce qu'ils sont : l'expression de relations de pouvoir perverses, d'une perte générale du contrôle sur leurs propres actions, d'une impuissance affective, d'une irrationalité extrême et, dans de nombreux cas, d'une pure et simple démence. Une fois qu'ils ont absorbé passivement l'idéologie sexiste, les hommes se mettent à interpréter à tort ce comportement toxique de manière positive. Aussi longtemps que les hommes seront conditionnés à considérer la domination violente et la maltraitance des femmes comme des privilèges, ils n'auront aucune idée des dégâts qu'ils se font à eux-mêmes et aux autres, et n'auront aucun motif de changement.

Le patriarcat exige des hommes qu'ils deviennent et demeurent des estropiés affectifs. Dans la mesure où ce système refuse aux hommes le plein accès à leur libre volonté, il est difficile à tout homme, quelle que soit sa classe sociale, de se rebeller contre le patriarcat, de se montrer déloyal envers le parent patriarcal, que ce dernier soit homme ou femme.

L'homme qui a été ma principale relation pendant plus de douze ans avait été traumatisé par les dynamiques patriarcales au sein de sa famille d'origine. Quand je l'ai rencontré, il avait la

vingtaine. Alors qu'il avait passé ses jeunes années en compagnie d'un père violent et alcoolique, sa situation changea à ses douze ans quand il commença à vivre seul avec sa mère. Dans les premières années de notre relation, il parlait ouvertement de son hostilité et de sa rage envers son père violent. Il ne voulait pas lui pardonner, ni comprendre les circonstances qui avaient façonné et influencé la vie de son père, que ce soit dans son enfance ou dans sa vie professionnelle en tant que militaire.

Dans les premières années de notre relation, il était extrêmement critique à l'égard de la domination des hommes sur les femmes et les enfants. Bien qu'il n'utilisât pas le mot « patriarcat », il en comprenait le sens et s'y opposait. Son tempérament doux et tranquille conduisait souvent les gens à l'ignorer, à le compter parmi les faibles et les impuissants. À l'âge de trente ans, il se mit à adopter une personnalité plus macho, embrassant le modèle du dominateur qu'il avait autrefois critiqué. En enfilant le manteau du patriarche, il gagna en respect et en visibilité. Il attirait davantage les femmes. Il était davantage remarqué en public. Il cessa de critiquer la domination masculine. Et en effet, il se mit à tenir un discours patriarcal, à dire le genre de bêtises sexistes qui l'auraient consterné par le passé.

Ces changements dans sa pensée et son comportement furent déclenchés par son désir d'être accepté et valorisé sur son lieu de travail, où règne une atmosphère patriarcale, et il les justifiait par un désir d'aller de l'avant. Son histoire n'est pas inhabituelle. Les garçons brutalisés qui sont des victimes du patriarcat finissent le plus souvent par devenir des patriarches, par incarner la masculinité patriarcale maltraitante qu'ils identifiaient autrefois clairement comme le mal. Peu d'hommes

brutalisés et maltraités dans leur enfance au nom de la masculinité patriarcale résistent courageusement au conditionnement et demeurent fidèles à eux-mêmes. La plupart des hommes se conforment au patriarcat d'une manière ou d'une autre.

En effet, notre culture a pratiquement réduit au silence la critique féministe radicale du patriarcat. Cette dernière s'est vue ravalée au rang de discours sous-culturel, accessible uniquement aux élites bien éduquées. Même au sein de ces cercles, l'utilisation du mot « patriarcat » est considérée comme passée de mode. Souvent, dans mes conférences, lorsque j'utilise l'expression « patriarcat capitaliste, impérialiste, suprémaciste blanc » pour décrire le système politique de notre pays, le public rit. Personne n'a jamais expliqué pourquoi il est amusant de nommer ce système avec précision. Le rire est lui-même une arme du terrorisme patriarcal. Il fonctionne comme une clause de non-responsabilité, qui permet de ne pas prendre au sérieux le sens de ce qui est nommé. Il suggère que ce sont les mots eux-mêmes qui posent problème et non le système qu'ils décrivent. J'interprète ce rire comme une manière pour le public de montrer son malaise lorsqu'on lui demande de se rallier à une critique antipatriarcale et désobéissante. Ce rire me rappelle que si j'ose défier ouvertement le patriarcat, je risque de n'être pas prise au sérieux.

Les citoyen·nes de ce pays ont peur de contester le patriarcat même s'ils et elles ne sont pas ouvertement conscients d'avoir peur, tant les règles du patriarcat sont profondément ancrées dans notre inconscient collectif. Je dis souvent au public que si l'on faisait du porte-à-porte pour proposer aux gens de mettre fin à la violence masculine contre les femmes, la plupart d'entre eux apporteraient leur soutien sans équivoque. Mais si on leur disait qu'il

n'est possible de faire cesser la violence masculine contre les femmes qu'en mettant fin à la domination masculine, en éradiquant le patriarcat, ils commenceraient à hésiter, à changer de position. Malgré les nombreux acquis du mouvement féministe contemporain – les femmes sont mieux traitées sur le marché du travail, l'abandon des rôles genrés rigides est mieux toléré –, le patriarcat en tant que système est resté intact, et beaucoup de gens continuent de croire qu'il est nécessaire à la survie de l'homme en tant qu'espèce. Cette croyance a quelque chose d'ironique, étant donné que la manière patriarcale d'organiser la vie des nations, en particulier le recours à la violence comme moyen de contrôle social, a en réalité conduit au massacre de millions de personnes sur la planète.

Il faudra que nous reconnaissons collectivement les dommages et la détresse causés par le patriarcat pour pouvoir remédier à la souffrance masculine. Nous ne pouvons pas exiger à la place des hommes le droit d'être entiers, de donner et de défendre la vie. Évidemment, certains hommes patriarcaux sont des personnes dignes de confiance, parfois même des gardiens bienveillants qui subviennent aux besoins des autres, mais ils sont toujours emprisonnés dans un système qui mine leur santé mentale.

Le patriarcat favorise les troubles mentaux. Il est à l'origine des maux psychologiques qui accablent les hommes de notre pays. Pour autant, le grand public ne se préoccupe pas du sort des hommes. Dans son livre intitulé *Stiffed: The Betrayal of the American Man*, Susan Faludi n'aborde presque pas la question du patriarcat :

Demandez aux féministes de poser un diagnostic sur les problèmes des hommes et vous obtiendrez souvent une explication très claire :

les hommes sont en crise parce que les femmes remettent en question la domination masculine à juste titre. Les femmes demandent aux hommes de partager les rênes du pouvoir public et les hommes n'arrivent pas à le supporter. Demandez aux antiféministes et vous obtiendrez un diagnostic qui est similaire, sur un aspect en particulier. Les hommes sont inquiets, d'après plusieurs experts conservateurs, parce que les femmes sont allées bien au-delà de leur demande initiale d'égalité de traitement et tentent maintenant d'arracher aux hommes le pouvoir et le contrôle. [...] Voici le message sous-jacent : les hommes ne sont que des eunuques, et non des hommes véritables, s'ils n'ont pas le contrôle. Les points de vue féministe et antiféministe sont tous deux ancrés dans cette idée particulièrement moderne et américaine selon laquelle être un homme, c'est être aux manettes et sentir à tout moment que l'on contrôle la situation.

Faludi n'interroge jamais la notion de contrôle. Elle ne considère jamais que l'idée selon laquelle, avant le mouvement féministe contemporain, les hommes étaient d'une manière ou d'une autre aux commandes, au pouvoir et satisfaits de leur vie, pourrait être fautive.

Le patriarcat en tant que système refuse aux hommes l'accès complet au bien-être affectif, qui n'est pas équivalent au sentiment d'être gratifié, de réussir ou de se sentir puissant lorsqu'on est capable d'exercer un contrôle sur les autres. Pour remédier réellement à la souffrance et à la crise masculines, nous devons, en tant que pays, accepter de mettre au jour cette triste réalité que le patriarcat a toujours fait du mal aux hommes, dans le passé

comme dans le présent. Si le patriarcat était vraiment gratifiant pour les hommes, les problèmes de violence et d'addiction qui sont si omniprésents au sein de la vie familiale n'existeraient pas. Ce n'est pas le féminisme qui a inventé cette violence. Si le patriarcat était gratifiant pour les hommes, ils ne seraient pas aussi massivement insatisfaits dans leur vie professionnelle – insatisfaction que documentent les travaux de Studs Terkel, qui sont repris dans le traité de Faludi.

À bien des égards, ce traité, *Stiffed*, trahit lui aussi les hommes américains, dans la mesure où Faludi y consacre tellement de temps à essayer de ne pas contester le patriarcat qu'elle ne parvient pas à montrer qu'il est nécessaire de mettre fin au patriarcat pour libérer les hommes. Au contraire, elle écrit :

Au lieu de me demander pourquoi les hommes résistent au combat des femmes pour une vie plus libre et plus saine, j'ai commencé à me demander ce qui retient les hommes de s'engager dans leur propre combat. Pourquoi n'ont-ils pas cherché de réponse méthodique et raisonnée à leur situation, si ce n'est par un crescendo de caprices incohérents ? Pourquoi ne se révoltent-ils pas devant le niveau d'exigence absurde et insultant que notre culture leur impose lorsqu'ils doivent faire leurs preuves ? [...] Pourquoi les hommes n'ont-ils pas réagi à la série de trahisons qui a jalonné leur vie – à l'échec de leurs pères à tenir leurs promesses – par quelque chose d'équivalent au féminisme ?

Notez que Faludi ne s'aventure pas à suggérer que les hommes pourraient trouver le salut dans le mouvement féministe, ce qui provoquerait la colère de certaines féministes, ni que les hommes gagneraient

à devenir féministes, ce qui rebuterait de potentiels lecteurs masculins fermement antiféministes.

Jusqu'à présent, dans notre pays, le mouvement féministe visionnaire est le seul combat pour la justice qui souligne la nécessité de mettre fin au patriarcat. Les femmes ne se sont pas mises à contester massivement le patriarcat et aucun groupe d'hommes n'a été formé pour mener cette lutte. La crise à laquelle les hommes font face n'est pas la crise de la masculinité, mais la crise de la masculinité patriarcale. Tant que cette distinction ne sera pas claire, les hommes auront peur de critiquer le patriarcat, car ils se sentiront menacés. Le thérapeute Terrence Real insiste sur le fait que le patriarcat qui nous nuit à toutes et tous, distinct du patriarcat politique déjà largement entamé par les luttes contre le sexisme, est une forme de patriarcat ancré dans notre psychisme :

Le patriarcat psychologique est une dynamique entre les qualités qu'on considère comme « masculines » et « féminines ». Elle consiste à exalter la moitié de nos traits humains et à dévaloriser l'autre moitié. Hommes et femmes contribuent à ce système de valeurs torturé. Le patriarcat psychologique est une « danse du mépris », une forme perverse de connexion à soi, qui substitue à la véritable intimité un millefeuille complexe de domination et de soumission, de connivence et de manipulation dissimulées. C'est le paradigme méconnu de nos relations, qui s'est diffusé dans la civilisation occidentale génération après génération, déformant les deux sexes et détruisant le lien passionnel qui les unit.

La notion de patriarcat psychologique permet de mettre en évidence le fait que les femmes sont impliquées aussi bien que les hommes, et de se

libérer de l'idée fautive selon laquelle les hommes seraient l'ennemi à abattre. Pour mettre fin au patriarcat, il nous faut remettre en question ses manifestations tant psychologiques que concrètes et quotidiennes. Il y a des gens qui sont capables de critiquer le patriarcat, mais incapables d'agir de manière antipatriarcale.

Pour mettre fin à la souffrance masculine, pour répondre efficacement à la crise masculine, il nous faut nommer le problème. Nous devons non seulement reconnaître que c'est le patriarcat qui pose problème, mais aussi nous efforcer d'y mettre fin. Terrence Real nous offre cette précieuse perspective : « Pour les hommes plus encore que pour les femmes, la reconquête de la plénitude est un parcours jonché d'embûches, un processus difficile qui fait peser une lourde menace sur la culture dans son ensemble. » Pour que les hommes puissent retrouver la bonté masculine qui leur est essentielle, pour qu'ils renouent avec la sincérité et l'expressivité affective qui sont au fondement du bien-être, il nous faut concevoir des alternatives à la masculinité patriarcale. Toutes et tous, nous devons changer.

3. ÊTRE UN GARÇON

Dans la culture patriarcale, les garçons ne sont pas considérés comme dignes d'amour. Même si les garçons bénéficient, en raison du sexisme, d'un meilleur statut que les filles, ce statut et même les récompenses qu'ils tirent de leur privilège n'ont rien de commun avec le fait d'être aimé. L'assaut du patriarcat contre la vie affective des garçons commence dès leur naissance. Contrairement à la mythologie sexiste, dans le monde réel des bébés, les bébés garçons sont plus expressifs que les bébés filles. Ils pleurent plus longtemps et plus fort. Ils viennent au monde avec l'envie d'être vus et entendus. De nombreux parents suivent l'une des pires idées de la pensée sexiste et laissent pleurer leurs bébés garçons sans les réconforter, de peur que le fait de trop les câliner, de trop les réconforter, ne les transforme en mauviettes. Heureusement, beaucoup de parents conscients ont suffisamment rompu avec la rigidité des rôles sexistes pour refuser cette logique défectueuse et réconfortent les bébés garçons comme ils réconforteraient des filles.

Pour les chercheurs et chercheuses qui travaillent à améliorer la vie émotionnelle des garçons, il est devenu évident ces dernières années que la culture

patriarcale conduit les parents à dévaloriser le développement émotionnel des garçons. Naturellement, cette négligence affecte la capacité des garçons à aimer et être aimants. Dan Kindlon et Michael Thompson, auteurs de *Raising Cain: Protecting the Emotional Life of Boys*, montrent que, d'après leurs recherches, les garçons sont plus libres d'exprimer leurs émotions dans la petite enfance, parce qu'ils n'ont pas encore appris à craindre et à mépriser l'expression de la dépendance : « Tous les enfants, y compris les garçons, viennent au monde avec l'envie d'aimer et d'être aimé-es par leurs parents. Quarante ans de recherche sur l'attachement affectif montrent qu'en son absence, les enfants meurent ou subissent de graves dommages affectifs ». Bien qu'ils nous fournissent des informations très intéressantes, les auteurs ne parlent pas de l'impact du patriarcat. Ils ne disent pas aux lecteurs et lectrices que, pour protéger réellement la vie affective des garçons, il faut dire la vérité sur le pouvoir patriarcal. Il nous faut affronter le fait que la pensée patriarcale aveugle tout le monde, et qu'il nous est par conséquent difficile de voir que la vie affective des garçons ne sera pleinement respectée que lorsque l'idée patriarcale de la masculinité cessera de régner. Il est incohérent d'apprendre aux garçons que les « vrais hommes » n'éprouvent pas ou n'expriment pas de sentiments, puis d'espérer qu'ils arriveront aisément à être en contact avec leurs sentiments.

La recherche traditionnelle sur la vie affective des garçons établit souvent un lien entre la domination masculine et la répression des émotions chez les enfants de sexe masculin, même si les chercheurs et chercheuses font comme si les valeurs patriarcales pouvaient demeurer intactes. Des livres grand public à succès tels que *Raising*

Cain et Lost Boys: Why Our Sons Turn Violent and How We Can Save Them de James Garbarino exposent dans les grandes lignes les dommages affectifs que subissent les garçons, mais échouent à offrir une vision alternative courageuse, qui remettrait fondamentalement en question la masculinité patriarcale. Au contraire, ces livres font comme si les garçons pouvaient être préservés des exigences patriarcales au sein du système patriarcal existant. La valeur du patriarcat en lui-même n'est jamais discutée. Dans *Raising Cain*, les auteurs concluent en affirmant : « Ce dont les garçons ont besoin, avant tout, c'est d'être vus à travers un prisme différent du prisme traditionnel. En tant qu'individus, en tant que culture, nous devons rejeter cette idée déformée des garçons qui néglige ou nie leur capacité à avoir des sentiments, cette idée qui colore jusqu'à la perception que les garçons ont d'eux-mêmes, les conduisant à penser qu'ils se situent au-dessus ou en dehors de la vie affective. » Kindlon et Thompson dépolitisent soigneusement leur langage. Leur usage du mot « tradition » dissimule le fait que la culture patriarcale est un système social et politique bien établi, qui détermine notre socialisation et nous conduit toutes et tous dans ce pays à négliger la vie affective des garçons. Il ne s'agit pas non plus d'un accident de la nature. Des femmes antiféministes comme Christina Hoff Sommers s'efforcent de gagner la faveur patriarcale des hommes en répandant l'idée, à travers son livre *The War against Boys*, que « le féminisme fait du mal à nos jeunes hommes ». Sommers affirme à tort que donner une éducation anti-patriarcale aux garçons, c'est « revoir leur socialisation dans le sens de la féminité ». Elle passe opportunément sous silence le fait que les penseurs et penseuses féministes sont

tout aussi critiques des conceptions sexistes de la féminité que des conceptions patriarcales de la masculinité. C'est le patriarcat qui menace la vie affective des garçons; et non la pensée féministe, car il dénie aux garçons leur pleine humanité. Pour changer les « traditions » patriarcales, il nous faut mettre fin au patriarcat, ce qui suppose notamment de concevoir d'autres manières de penser la masculinité, et pas seulement l'enfance des garçons.

Sans jamais utiliser le mot « patriarcat » (il parle plutôt de « masculinité traditionnelle »), le psychologue James Garbarino suggère en effet dans *Lost Boys* que la promotion d'une individualité androgyne, qui combine les traits considérés comme masculins et féminins, permettrait aux garçons d'affirmer leur droit à la vie affective. Dans la section intitulée « Ce dont ont besoin les garçons », Garbarino écrit :

Où et comment les garçons apprennent-ils ce que c'est d'être un homme ? Bien trop souvent, ils semblent l'apprendre des médias de masse et des garçons les plus en vue au sein de leur communauté, en particulier leurs camarades. Les amis d'un garçon sont pour lui les arbitres de ce qui est masculin et de ce qui est féminin. La résilience des garçons au sein d'une communauté dépend donc de notre capacité à changer les attitudes machistes qu'ils adoptent dans leurs groupes d'amis, et à élargir leur conception de ce qu'est et fait un homme véritable.

L'œuvre de Garbarino est saisissante, parce qu'elle vise très juste dans les descriptions et les informations exhaustives qu'elle offre sur le traumatisme que fait subir aux garçons l'exigence de nier leurs émotions. Mais c'est aussi une œuvre troublante, parce que l'auteur lui-même constate les dommages subis

par les garçons, mais ne semble pas vouloir relier ce constat à une critique de la pensée et des pratiques patriarcales. Tout se passe comme s'il suffisait, selon lui, de remanier suffisamment les valeurs patriarcales pour permettre aux garçons d'exprimer leurs émotions, du moins jusqu'à ce qu'ils grandissent.

Franchement, il est difficile de comprendre pourquoi ces hommes qui en savent tant sur la façon dont la pensée patriarcale nuit aux garçons sont incapables d'appeler le problème par son nom véritable et, ce faisant, de se donner la possibilité de concevoir un monde où les sentiments des garçons pourraient réellement être pris au sérieux. Peut-être gardent-ils le silence parce que toute critique du patriarcat conduit nécessairement à envisager que la réponse pourrait être la conversion à la pensée et à la pratique féministes. Si tant d'hommes qui se questionnent sur la vie affective des garçons refusent de considérer la théorie féministe comme une aide, c'est aussi en grande partie parce que ce mouvement a accordé très peu d'attention au développement affectif des garçons, à cause du ressentiment envers les hommes d'une partie des féministes.

L'un des échecs les plus flagrants du féminisme, en théorie comme en pratique, est l'absence de toute étude approfondie sur l'enfance des garçons, qui proposerait des lignes directrices et des stratégies pour une masculinité alternative, et de nouvelles manières de penser ce que c'est d'être un homme. En effet, en assimilant avec insistance les hommes à des ennemis, une certaine rhétorique féministe a souvent fermé la possibilité pour les garçons d'être susceptibles de considération, d'être jugés aussi dignes d'être sauvés de l'exploitation et de l'oppression patriarcales que leurs homologues de sexe féminin. Les chercheurs et chercheuses féministes,

tout comme leurs pairs qui écrivent sur la vie affective des garçons hors de toute perspective féministe, sont souvent peu disposés voire répugnent à s'attaquer à la pensée patriarcale. La thérapeute familiale Olga Silverstein en dit peu sur le patriarcat dans *The Courage to Raise Good Men*, bien qu'elle propose des stratégies alternatives pour élever les garçons. Deux obstacles majeurs empêchent les chercheurs et chercheuses de cibler le patriarcat. D'une part, ces derniers craignent qu'une analyse ouvertement politique ne fasse fuir une partie des lecteurs et lectrices ; d'autre part, peut-être n'ont-ils tout simplement pas d'autres visions à offrir.

Si la théorie féministe nous a offert de brillantes critiques du patriarcat, elle a produit très peu d'idées judicieuses sur la masculinité alternative, surtout en ce qui concerne les enfants. Parmi les féministes qui ont donné naissance à des garçons, beaucoup se sont montrées réticentes à remettre en question certains aspects conventionnels de la masculinité patriarcale, lorsque leurs garçons ont voulu embrasser ces valeurs. Elles ont constaté qu'elles ne voulaient pas interdire à leurs fils de jouer avec des pistolets en plastique, ou leur conseiller de rester passifs lorsqu'un autre garçon les attaque à la récréation. De nombreuses mères seules, féministes éclairées mais disposant de ressources économiques limitées, n'avaient tout simplement pas le temps de s'efforcer à proposer à leurs fils des alternatives conséquentes à la masculinité patriarcale.

L'une de mes meilleures amies est une mère qui vit seule avec ses deux enfants, une fille aînée et un fils cadet. Quand son fils est né, je lui suggèrai de l'appeler Ruby. Son père biologique répondit sur le ton de la plaisanterie que je n'avais qu'à avoir mon propre fils et l'appeler Ruby ! En fin de compte,

Ruby fut choisi comme deuxième prénom. Quand le garçon eut environ cinq ans, il décida qu'il voulait être appelé Ruby. Les garçons de l'école lui firent savoir, par leurs taquineries, que c'était un prénom de fille. En guise d'intervention, sa mère et lui apportèrent à l'école des photos de tous les hommes historiques appelés Ruby. Plus tard, le jeune garçon voulut se vernir les ongles, y compris pour aller à l'école. Une fois de plus, les garçons lui firent savoir qu'on n'utilise pas de vernis à ongles quand on est un garçon. Sa mère et sa sœur demandèrent à tous les hommes adultes « branchés » qu'elles connaissaient de venir à l'école pour démontrer aux enfants que les hommes peuvent utiliser du vernis à ongles. Dans ces années-là, mon amie faisait ses études supérieures, mais lorsqu'elle se mit à travailler à temps plein, elle ne put plus faire preuve d'un tel degré de vigilance. Tout récemment, son fils lui confia qu'il aimait beaucoup son odeur. Elle lui proposa d'utiliser son parfum pour sentir la même chose. Il lui répondit qu'il ne pouvait pas aller à l'école en sentant le parfum. Il avait reçu le message que « les garçons ne sentent pas le parfum ». Au lieu de le pousser à relever chaque nouveau défi, elle lui permet aujourd'hui de choisir et ne juge pas ses choix. Pour autant, elle est triste pour lui, triste que le devoir de conformité aux standards patriarcaux entrave ses aspirations.

Beaucoup de parents antipatriarcaux constatent que les masculinités alternatives qu'ils cherchent à encourager chez leurs garçons ne se brisent pas tant au contact des adultes que de leurs camarades masculins sexistes. Les parents progressistes qui s'efforcent d'être vigilants vis-à-vis des médias auxquels leurs garçons ont accès doivent constamment intervenir et renouveler leur enseignement pour contrer la pédagogie patriarcale considérée comme

« normale ». Dans *How Can I Get Through to You ?*, Terrence Real, père de deux fils, déclare :

Nos fils apprennent les codes très tôt : ne pas pleurer, ne pas être vulnérable, ne pas montrer de faiblesse – en fin de compte, ne pas montrer qu'on se soucie des autres. En tant que société, il se peut que nous soyons d'accord avec le principe d'élever des filles et des garçons entiers, mais cela ne veut pas dire que nous le faisons réellement. Même si vous ou moi, nous nous engageons à élever des enfants moins coincés, la culture en général, même si elle est peut-être en train de changer, est encore loin d'avoir changé. Nous avons beau faire tous les efforts du monde, nos fils et nos filles sont bombardés de messages sur la masculinité et la féminité traditionnelles dans les salles de cinéma, les salles de classe, les cours de récréation, toutes les heures, tous les jours.

Là encore, Real préfère employer le mot « traditionnel » que « patriarcal ». Pourtant, les traditions sont rarement si difficiles à changer. La propagande culturelle patriarcale diffusée à grande échelle, au contraire, fait partie des choses qu'il est presque impossible de changer. Cependant, il nous est déjà possible de protéger le bien-être affectif des garçons et de tous les hommes en appelant cette propagande par son vrai nom, en reconnaissant que la culture patriarcale exige des garçons qu'ils nient, répriment et, si tout se passe bien, étouffent leur conscience affective et leur capacité à s'émouvoir.

Dans notre culture, les petits garçons sont les seuls hommes auxquels il est permis d'être pleinement, entièrement en contact avec leurs sentiments, et d'exprimer sans honte, par moments, leur désir

d'aimer et d'être aimés. S'ils ont vraiment beaucoup, beaucoup de chance, ils seront capables de rester liés à leur moi intérieur, au moins en partie, avant de mettre les pieds dans un système scolaire patriarcal où des rôles sexuels rigides leur seront imposés par leurs camarades avec la même rigueur que dans n'importe quelle prison pour hommes adultes. Ces rares garçons, lorsqu'ils vivent dans des foyers antipatriarcaux, apprennent très tôt à mener une double vie : à la maison, ils peuvent éprouver des sentiments, s'exprimer et être eux-mêmes ; en dehors de la maison, ils doivent se conformer au rôle du garçon patriarcal. Les garçons patriarcaux, comme leurs homologues adultes, ont intégré les règles : ils savent qu'ils ne doivent pas exprimer leurs sentiments, sauf s'il s'agit de colère ; qu'ils ne doivent rien faire qui soit considéré comme féminin ou propre aux femmes. Une enquête nationale auprès des adolescents de sexe masculin montre qu'ils acceptent passivement la masculinité patriarcale. Les chercheurs et chercheuses constatent que pour les garçons, être un homme, un vrai, c'est imposer le respect, être dur, ne pas parler de ses problèmes et dominer les femmes.

Chaque jour dans ce pays, les garçons consomment des images diffusées massivement, qui leur envoient un message sur la manière dont ils doivent gérer leurs émotions, et ce message est : « comportez-vous mal avec les autres » (*act out*). En général, l'expression « mal se comporter » renvoie à un comportement agressif dirigé vers l'extérieur. Les coups de pied, les cris et les bagarres attirent l'attention. Puisque l'éducation patriarcale n'apprend pas aux garçons à exprimer leurs sentiments par des mots, les garçons n'ont le choix qu'entre se comporter mal ou implorer. Très peu de garçons apprennent à exprimer avec des mots ce qu'ils ressentent, quand

ils ressentent quelque chose. Et même les garçons qui sont capables d'exprimer leurs sentiments dans la petite enfance apprennent en grandissant qu'ils ne sont pas censés avoir de sentiments, et se renferment.

La confusion des garçons à propos de leur identité s'accroît à l'adolescence. À bien des égards, le fait d'avoir le droit d'exprimer un plus large éventail d'émotions dans la petite enfance, mais d'être forcé de réprimer sa conscience affective par la suite, rend l'adolescence encore plus stressante pour les garçons d'aujourd'hui. Tragiquement, il aura fallu qu'explorent les violences extrêmes parmi les adolescents de notre pays pour que la vie affective des garçons cesse d'être ignorée. Les thérapeutes nous expliquent que les images de violence et de domination masculines diffusées dans les médias de masse rendent la violence séduisante et satisfaisante aux yeux des garçons, mais lorsque des garçons font individuellement preuve de violence, en particulier lorsqu'ils se livrent à des tueries, les expert-es font comme si la violence de ces garçons était un mystère inexplicable.

On a longtemps admis qu'il était naturel pour les garçons de passer par une étape antisociale où ils se dissocient et se déconnectent d'eux-mêmes et des autres, mais des féministes progressistes ont mené des recherches qui démystifient cette idée. Des études récentes montrent qu'il est en réalité affectivement préjudiciable aux jeunes hommes d'être isolés et de ne pas recevoir d'attention ou de réconfort affectif. Par le passé, on supposait que l'agressivité du garçon en pleine croissance faisait partie du rituel de la séparation, que c'était un moyen pour lui d'affirmer son autonomie. Pourtant, si les filles apprennent à devenir autonomes et à établir une distance saine avec leurs parents sans passer par l'étape antisociale, c'est que les garçons le peuvent aussi. Dans les familles saines,

les garçons sont capables d'apprendre à affirmer leur autonomie sans adopter un comportement antisocial, sans s'isoler. Partout dans le monde, les régimes terroristes utilisent l'isolement pour briser l'esprit des gens. Dans notre pays, cette arme de terrorisme psychologique est quotidiennement déployée contre les garçons adolescents. Dans l'isolement, ils perdent le sens de leur valeur et de leur dignité. Il n'y a donc rien d'étonnant à ce qu'ils amènent avec eux, au moment où ils réintègrent une communauté, la rage meurtrière qui constitue leur principale défense.

Même si des millions de garçons américains ne se livreront à aucun crime violent ou meurtrier, la vérité, que personne ne veut formuler, c'est que tous les garçons sont élevés pour être des tueurs, bien qu'ils apprennent à cacher le tueur qui est en eux et à agir en jeunes patriarches bienveillants. (De plus en plus de filles qui embrassent la pensée patriarcale embrassent également l'idée qu'elles doivent faire preuve de violence pour obtenir du pouvoir). Lorsqu'on parle à des adolescentes de toutes classes sociales qui sont secrètement frappées ou battues par leur petit ami (qui prétend les « discipliner »), on entend les mêmes récits à la Dr Jekyll et M. Hyde que chez les femmes adultes qui racontent leurs relations avec des hommes violents. Ces filles décrivent des gars apparemment gentils qui ont des accès de rage. De temps en temps, on entend parler aux actualités nationales de ce genre de jeune homme, apparemment gentil et calme, dont la violence sous-jacente se révèle d'un coup. Les garçons sont encouragés par la pensée patriarcale à considérer la rage comme le chemin le plus facile vers la virilité. On ne devrait donc pas être surpris de constater qu'il y a chez les garçons, sous la surface, une colère qui bouillonne, une rage qui attend le moment de se faire entendre.

La colère qu'expriment les garçons vient elle-même en grande partie répondre à l'exigence qui leur est imposée de ne pas montrer d'autres émotions. La colère paraît préférable à la torpeur car elle sert plus souvent à quelque chose. La colère peut servir et sert généralement de masque à la peur et à la douleur. Dans *The Heart of the Soul*, les auteurs Gary Zukav et Linda Francis expliquent comment la colère barricade le soi affectif :

La colère fait obstacle à l'amour et isole celui qui est en colère. C'est un effort, souvent couronné de succès, pour repousser ce à quoi l'on aspire le plus : la camaraderie et la compréhension. C'est un déni de l'humanité des autres, et un déni de sa propre humanité. La colère, c'est être à l'agonie parce qu'on se croit incapable d'être compris, pas digne d'être compris. C'est un mur qui nous sépare des autres aussi efficacement que s'il était en béton, épais et très haut. Il n'y a aucun moyen de le traverser, ni en dessous, ni au-dessus.

Dans presque toutes les situations où des garçons ont commis des meurtres, on découvre qu'elles s'ancrent sans doute possible dans des histoires dominées par la rage, qui montrent l'état réel de leur vie affective avant que le passage à l'acte ne se produise. Il est important de noter que cette colère s'exprime dans un large spectre de classes sociales, de races et de circonstances familiales. Souvent, les garçons violents issus de foyers aisés sont aussi aliénés émotionnellement que leurs homologues issus des ghettos.

En ce moment de l'histoire de notre pays, plus de garçons que jamais sont élevés dans des foyers monoparentaux par une mère seule, et pourtant, les médias de masse diffusent le message qu'une mère

est incapable d'élever seule un garçon sain d'esprit. Partout dans notre pays, les mères craignent que la manière dont elles éduquent leurs fils ne leur porte préjudice. C'est à cette question qu'Olga Silverstein s'attaque dans *The Courage to Raise Good Men*. Faisant remarquer que beaucoup de gens croient encore que les mères compromettent la masculinité de leurs fils, elle écrit : « La plupart des femmes, comme la plupart des hommes, pensent que l'influence d'une mère finit par nuire à un petit garçon, qu'elle l'affaiblit, et que seul l'exemple d'un homme peut conduire un fils à la virilité. Les mères seules, en particulier, sont hantées par la crainte de produire une poule mouillée. » Soutenue par une homophobie latente, cette crainte se fonde sur l'idée qu'en permettant aux garçons d'avoir des sentiments, on risque de les rendre gays. Cette crainte s'exprime souvent avec plus d'intensité dans les foyers tenus par des mères seules. Par conséquent, au sein de ces familles, les mères ont tendance à être trop dures avec leurs fils et à refouler profondément leurs propres émotions, croyant que ce traitement aidera ces garçons à être plus masculins.

Même s'il existe aujourd'hui une abondante documentation qui permettrait d'informer le public sur le fait que beaucoup d'hommes gays sont issus de foyers biparentaux, peuvent eux aussi être machos et détester les femmes, les fausses idées sur ce qui rend un homme gay continuent de fleurir. Chaque jour, des garçons qui expriment leurs sentiments font les frais du terrorisme psychologique, et dans des cas extrêmes, sont brutalement battus, par des parents qui craignent qu'un homme capable d'éprouver des sentiments soit forcément homosexuel. En réalité, les hommes gays ont la même idée de la masculinité acceptable que les hommes hétérosexuels.

Heureusement, certains d'entre eux osent contester la masculinité patriarcale, aujourd'hui comme par le passé. Mais la plupart des hommes gays dans notre culture embrassent la pensée sexiste, tout comme les hommes hétérosexuels. La pensée patriarcale les conduit à adopter les mêmes paradigmes de comportement masculin désirable que les hétéros patriarcaux. Ce qui explique pourquoi tant d'hommes gays sont aussi colériques que leurs homologues hétéros.

Tout comme le sadisme maternel s'épanouit dans un monde où les femmes sont conduites à penser que la cruauté affective prépare mieux leurs fils à la virilité, le sadisme paternel découle naturellement des valeurs patriarcales. Dans le livre intitulé *The Man I Might Become: Gay Men Write about Their Fathers*, édité par Bruce Shenitz, plusieurs récits d'enfance décrivent les rituels du sadisme paternel. Comme l'écrit James Saslow dans «Daddy Was a Hot Number» :

Tous les enfants connaissent cette douleur en coup de poignard que leur inflige le sentiment de ne pas être à la hauteur lorsque Papa détourne le visage ; le poignard est juste deux fois plus affûté lorsque Papa est un objet de désir aussi bien qu'un mentor et un modèle. Seul l'amour maternel est inconditionnel. [...] L'amour paternel, quant à lui, consiste aussi à faire rentrer l'enfant dans les rangs. [...] Nos pères nous mettent au défi puis nous jugent – c'est leur rôle dans la socialisation d'une génération qui pourra leur succéder. Dans cette bataille mythique des volontés, la persuasion et l'exemple sont leurs armes favorites, mais si elles ne fonctionnent pas, le sergent instructeur devra déclencher la bombe A de la guerre familiale : le rejet.

Dans notre pays, la plupart des pères patriarcaux ne recourent pas à la violence physique pour tenir leurs fils en respect; ils utilisent diverses techniques de terrorisme psychologique, dont la principale consiste à faire honte. Les pères patriarcaux sont incapables d'aimer leurs fils, parce que les règles patriarcales leur imposent d'être en compétition avec eux, toujours prêts à prouver qui est un homme, un vrai, qui est le chef. Dans son essai intitulé « Finding the Light and Keeping It in Front of Me », Bob Vance se représente en petit garçon marchant derrière son père, désireux d'entrer en contact avec lui, mais devinant intuitivement qu'aucun contact n'est possible: « Quelque chose m'empêche de lui demander ce dont j'ai besoin. Je sais, du moins s'il est possible à un très jeune garçon d'avoir l'intuition de telles choses, que je suis exclu de son monde, et qu'il m'est en quelque sorte interdit de lui demander ce que je pourrais faire pour qu'il m'emmène dans son monde, pour qu'il me prenne dans ses bras pour jouer ou faire un câlin. C'est ici qu'une faille s'ouvre. C'est le premier souvenir que j'ai de mon père. »

Un père patriarcal ne peut considérer ses fils que comme des recrues en formation, qui doivent être constamment soumises à des luttes de pouvoir sadomasochistes afin de les endurcir, de les préparer à perpétuer l'héritage patriarcal. En tant que fils, ils vivent dans un monde où leur père s'efforce de les maintenir en position d'infériorité; en tant que patriarches en formation, ils doivent apprendre à assumer un rôle de supérieur. Real explique:

Pour entretenir des relations avec les autres, il faut avoir une bonne relation avec soi-même. Une saine estime de soi correspond au sentiment interne de sa propre valeur, quand il ne suscite en nous rien de « mieux que » la grandeur, rien

de « moins que » la honte. [...] C'est à cause du mépris que beaucoup d'hommes ont tant de mal à garder le contact avec eux-mêmes. Puisque la saine estime de soi – n'être ni dévalorisé ni surestimé – n'est pas encore vraiment une option, et qu'être en position d'infériorité suscite le mépris, chez soi et chez les autres, la plupart des hommes apprennent à cacher la honte chronique qui les accable [...] en fuyant leur propre humanité et, du même coup, toute proximité avec d'autres personnes.

C'est dans la vie des adolescents que cette fuite de toute proximité atteint son pic d'intensité, car dans cette zone limite entre l'enfance et l'âge adulte, ils éprouvent une gamme d'émotions qui leur donnent le sentiment de ne plus rien maîtriser, et craignent de ne pas être à la hauteur des standards de la masculinité patriarcale. La rage refoulée est une cachette parfaite pour toutes ces craintes.

Même si des changements majeurs se sont produits au sujet des rôles genrés dans la vie publique, en privé, beaucoup de garçons sont traumatisés par leur relation avec un père distant ou absent. Quand je travaille avec des groupes d'hommes, que je les écoute parler de leur enfance, j'entends les histoires qu'ils me racontent sur l'absence de lien affectif avec leur père. Alors qu'ils essaient d'être à la hauteur des attentes patriarcales, beaucoup de garçons craignent la colère de leur père. Dans *Man Enough: Fathers, Sons, and the Search for Masculinity*, Frank Pittman se souvient : « J'étais en admiration devant la masculinité car je craignais de ne pas en avoir assez. Je pensais que mon père avait un pouvoir magique qu'il ne me transmettait pas, un secret qu'il ne m'avait pas confié. » La même idée revient sans

cesse, suggérant qu'il existe un idéal masculin que les jeunes hommes doivent atteindre sans trop savoir comment s'y prendre, ce qui mine leur estime de soi. Et la crise provoquée par cette aspiration semble toucher plus profondément les garçons dont le père est absent. Sans réelle connexion avec un homme adulte, ils sont bien plus susceptibles d'investir un idéal patriarcal hypermasculin. La peur de se montrer incapable d'atteindre le degré de virilité requis se traduit souvent par de la rage. Beaucoup d'adolescents sont en colère parce qu'ils fantasment un lien affectif entre père et fils, qu'ils s'imaginent recevoir de l'amour, et que cela ne se produit jamais. En lieu et place de ce lien, il ne subsiste que du vide et un vain désir. Même lorsqu'il devient évident que le fantasme ne se réalisera pas, que la « blessure paternelle » ne sera pas guérie, les garçons s'accrochent à ce désir. L'idée qu'un jour ils trouveront un père, ou qu'en ayant des enfants, ils deviendront le père dont ils rêvaient, peut leur donner le sentiment d'avoir une quête et un but à atteindre.

Frustrés dans leur quête d'un lien paternel, les garçons éprouvent souvent un immense chagrin et entrent parfois en dépression. Ils arrivent à masquer ces sentiments car on leur permet de s'isoler, de se détourner du monde et de s'évader dans la musique, la télévision, les jeux vidéo, etc. Pour autant, il n'existe aucun exutoire émotionnel pour le chagrin de l'adolescent déçu. Être capable de faire le deuil de tout lien affectif avec leur père serait une façon saine d'affronter la déception. Mais on ne permet pas aux garçons de faire ce deuil. Ce besoin d'une occasion pour exprimer son chagrin est décrit de façon poignante dans le film *La Maison sur l'océan*. Apprenant qu'il est atteint d'un cancer et qu'il ne lui reste que peu de temps à vivre, un père

cherche à établir un lien avec son fils, un adolescent incertain de son orientation sexuelle, colérique et drogué, qui vit avec sa mère et son beau-père. Pendant la courte période où il vit avec son père, le fils se montre capable de développer avec lui un lien affectif. Lorsqu'il apprend que son père est mourant, il est furieux de se voir offrir un amour qui ne durera pas. Dans son étude sur les hommes maltraitants intitulée *The Batterer*, Donald Dutton observe qu'il existe peu de modèles masculins pour le chagrin et souligne que « les hommes en particulier semblent individuellement incapables de montrer leur chagrin et de faire leur deuil. Piégés par un monde qui intime aux garçons de ne pas exprimer de sentiments, les adolescents de sexe masculin ne sont nulle part autorisés à faire leur deuil. » Même si les adultes se plaignent de la colère des adolescents de sexe masculin, la plupart d'entre eux sont plus à l'aise face à un adolescent enragé que face à un adolescent submergé par le chagrin qui ne peut s'empêcher de pleurer. Les garçons apprennent à dissimuler leur chagrin par la colère ; plus leur trouble est profond, plus ils doivent afficher un masque d'indifférence. Étouffer ses émotions est la meilleure défense face à l'obligation de nier tout désir de s'attacher.

Les adolescent-es forment le groupe social le plus mal-aimé de notre pays. Les adolescent-es sont souvent craint-es, précisément parce qu'ils et elles exposent l'hypocrisie de leurs parents et du monde qui les entoure. Et aucun groupe d'adolescent-es n'est plus craint qu'une bande de garçons. Abandonnés affectivement par leurs parents et par la société dans son ensemble, beaucoup de garçons sont en colère, mais personne ne se préoccupe vraiment de cette colère, à moins qu'elle ne conduise à des comportements violents. Quand les garçons

avaient leur rage et restent assis devant un ordinateur toute la journée, sans jamais parler, sans jamais entrer en relation avec d'autres gens, personne ne s'en préoccupe. Si les garçons promènent leur rage au centre commercial, personne ne s'en préoccupe, tant qu'elle est contenue. Dans *Lost Boys*, le thérapeute James Garbarino atteste que chez les garçons, « la négligence est plus fréquente que la maltraitance : ils sont abandonnés affectivement plutôt que directement attaqués, physiquement ou affectivement. » La négligence affective pose les bases de l'engourdissement affectif qui permet aux garçons de se sentir mieux dans leur isolement. Les explosions de rage chez les garçons sont le plus souvent considérées comme normales, car le patriarcat justifie depuis longtemps la mauvaise conduite chez les garçons adolescents : « ce sont des garçons, que voulez-vous » (*boys will be boys*). Le patriarcat suscite une rage chez les garçons mais la contient comme une ressource à exploiter plus tard, en vue d'un usage ultérieur, lorsque ces garçons deviendront des hommes. En tant que produit national, cette rage peut être recueillie pour promouvoir l'impérialisme, la haine et l'oppression des femmes et des hommes dans le monde entier. Cette rage est nécessaire si l'on souhaite faire de ces garçons des hommes prêts à voyager dans le monde entier pour faire la guerre sans qu'ils n'exigent jamais que l'on trouve d'autres moyens de résoudre les conflits.

Depuis que des millions de garçons américains ont commencé à réclamer, dans le sillage de la lutte pour les droits civiques, de la libération sexuelle et du mouvement féministe, le droit d'être psychologiquement entiers, et ont exprimé leurs demandes de la manière la plus manifeste en refusant de combattre pendant la guerre du Vietnam, les médias de

masse, en tant qu'outil de propagande du patriarcat capitaliste, impérialiste et suprémaciste blanc, ont ciblé les jeunes hommes et se sont livrés à un conditionnement musclé pour renforcer en eux le patriarcat psychologique. Aujourd'hui, les petits garçons et les jeunes hommes sont quotidiennement inondés du poison d'une pédagogie qui soutient la violence et la domination masculines, qui leur enseigne qu'une violence non contrôlée est quelque chose d'acceptable, qui leur apprend à manquer de respect aux femmes et à les haïr. Compte tenu de cette réalité et de l'abandon affectif qui en découle chez les garçons, on ne devrait pas s'étonner que ces derniers soient violents, prêts à tuer ; ce qui devrait nous étonner, c'est que le meurtre ne se soit pas encore généralisé.

L'assaut impitoyable du patriarcat contre l'estime de soi des garçons adolescents est aujourd'hui une chose normale et acceptée. Il règne un grave silence à propos de la tyrannie des hommes adultes envers les adolescents. Le terrorisme des adultes masculins et leur concurrence avec les petits garçons et les jeunes hommes passent en grande partie par les médias de masse. Une bonne partie des contenus destinés aux jeunes consommateurs masculins dans les médias de masse est créée par des hommes adultes qui se détestent, qui ont étouffé leurs sentiments, et qui n'ont rien d'autre à partager avec les jeunes hommes que la pornographie de la violence. À cette fin, ils créent des images qui font du meurtre une chose attrayante et de l'exploitation sexuelle des femmes une séduisante récompense. En réponse aux critiques féministes, antiracistes et postcoloniales concernant le patriarcat capitaliste, impérialiste et suprémaciste blanc, il existe une réaction féroce qui vise à réinculquer le patriarcat. Alors que le féminisme ignore souvent les garçons et les

jeunes hommes, les hommes patriarcaux et capitalistes ne les oublient jamais. Ce sont des hommes adultes, blancs et riches qui ont lu pour la première fois les livres *Harry Potter* dans ce pays et en sont tombés amoureux. Bien qu'ils aient été écrits par une femme britannique, décrite au départ par les riches Américains blancs qui l'ont « découverte » comme une mère célibataire issue de la classe ouvrière, les opus de la série *Harry Potter* de J. K. Rowling correspondent à un remaniement moderne du roman anglais centré sur la figure de l'écolier (*schoolboy novel*). Harry, notre héros des temps modernes, est un petit génie blanc, très intelligent, béni et doué, c'est-à-dire un mini-patriarce, qui « domine » d'autres enfants tout aussi intelligents, y compris une fille et, à l'occasion, un garçon de couleur. Mais ces livres glorifient aussi la guerre, décrite comme le fait de tuer au nom du « bien ».

Les films *Harry Potter* glorifient l'usage de la violence lorsqu'il s'agit de maintenir un contrôle sur les autres. Dans *Harry Potter et La Chambre des secrets*, la violence est jugée positive lorsqu'elle est utilisée par des groupes sociaux dont on peut l'accepter. Le sexisme et la pensée raciste dans les livres *Harry Potter* font rarement l'objet de critiques. Si l'auteur avait été un homme blanc de la classe dirigeante, les penseuses et penseurs féministes auraient peut-être contesté plus activement l'impérialisme, le racisme et le sexisme dans les livres de Rowling.

J'entends sans cesse des parents, en particulier des parents antipatriarcaux, exprimer leur inquiétude à propos du contenu de ces livres, tout en concédant qu'ils ont l'avantage d'attirer plus de garçons vers la lecture. Évidemment, puisque les enfants américains ont été bombardés par une campagne publicitaire qui répétait qu'il fallait lire

ces livres. *Harry Potter* est arrivé au tambour d'une actualité nationale avec la bénédiction des médias de masse. Les livres qui n'inculquent pas la masculinité patriarcale n'obtiennent pas ce genre d'approbation. Et les enfants ont rarement l'occasion d'apprendre qu'il existe des livres proposant une alternative aux visions patriarcales de la masculinité. À cause du succès financier phénoménal de *Harry Potter*, les garçons auront désormais le choix entre une multitude de clones littéraires.

La littérature pour enfants est tout aussi obsédée par la promotion des attitudes patriarcales que la télévision. Très peu de livres présentent des personnages masculins qui remettent en question d'une manière ou d'une autre la norme patriarcale. Comme ces livres n'abondent pas, il n'y a aucun moyen de savoir quel impact ils pourraient avoir sur l'éducation des garçons aux masculinités alternatives. Alors que j'écrivais une série de livres pour enfants destinés aux garçons, j'ai commencé par être surprise de la difficulté que je rencontrais, en tant que théoricienne féministe visionnaire, à inventer de nouvelles images et de nouveaux récits pour les garçons. En achetant des livres pour mon neveu, ce qui m'a d'abord sauté aux yeux, c'est l'absence de littérature progressiste destinée aux garçons. Dans mon premier livre pour enfants avec des personnages masculins, *Be Boy Buzz*, je voulais célébrer l'enfance masculine sans inculquer les normes patriarcales. Je voulais écrire un texte qui ne ferait qu'exprimer de l'amour pour les garçons. C'est un livre qui s'adresse aux petits garçons. Ce livre s'efforce de mettre à l'honneur leur bien-être dans son ensemble et de leur témoigner de l'amour en toute situation, qu'ils soient en train de rire, de mal se comporter, ou juste assis et calmes. Les livres que j'ai

écrits cherchent à offrir aux garçons des moyens de faire face à leurs émotions. Il s'agit de stimuler leur conscience affective pour qu'elle puisse s'affirmer.

Pour protéger et mettre véritablement à l'honneur la vie affective des garçons, il nous faut remettre en question la culture patriarcale. En attendant que cette culture change, nous devons créer des sous-cultures, édifier des sanctuaires où les garçons peuvent apprendre à être les personnes uniques qu'ils sont, sans être obligés de se conformer aux visions patriarcales de la masculinité. Pour faire vraiment preuve d'amour envers les garçons, il nous faut accorder assez de valeur à leur vie intérieure pour construire des mondes, tant privés que publics, où leur droit d'être entiers peut être constamment célébré et affirmé, où leur besoin d'aimer et d'être aimé peut se voir satisfait.

Chaque jour en Amérique, les hommes font preuve de violence. Leur violence est considérée comme « naturelle » par la psychologie patriarcale, qui assure qu'il existe un lien biologique entre le fait d'avoir un pénis et la volonté de faire violence. Cette manière de penser continue à façonner l'idée qu'on se fait de ce que c'est d'être un homme dans notre société. Pourtant, c'est un fait documenté qu'il existe des cultures dans le monde où les hommes ne sont pas violents dans la vie de tous les jours, où les viols et les meurtres sont rares. Chaque jour, dans notre pays, des hommes se détournent de la violence. Ces hommes n'écrivent pas de livres sur la façon dont ils parviennent à naviguer sur le terrain hostile de la masculinité patriarcale sans succomber à l'appel de la violence. Avec le droit de s'habiller en homme, les femmes ont aussi gagné le droit d'être des hommes patriarcaux, et il leur arrive de se livrer à des actes de violence similaires à ceux de leurs homologues masculins. Ceci nous rappelle que la volonté de recourir à la violence n'est pas vraiment liée à la biologie mais plutôt à un ensemble d'attentes sur la nature du pouvoir dans une culture de la domination.

Au fil des décennies, malgré le nombre d'émissions télé et de films qui défilent où le héros est un homme juste qui recourt à la violence pour gagner son combat contre des méchants, beaucoup de gens estiment depuis longtemps que les penseuses et penseurs féministes exagèrent le niveau de violence des hommes dans leur vie quotidienne. Faisant preuve d'un courage constant, la féministe radicale Andrea Dworkin a osé décrire l'étendue de la violence masculine envers les femmes. Dans *Scapegoat*, elle écrit : « Un récent rapport des Nations Unies affirme que "la violence envers les femmes est la forme de violation des droits de l'homme la plus répandue dans le monde". Aux États-Unis, le ministère de la Justice affirme qu' "une femme sur douze sera victime de harcèlement répété (*stalked*) à un moment ou à un autre de sa vie". L'Association médicale américaine (AMA) conclut que "les agressions sexuelles et la violence familiale sont en train de dévaster le bien-être physique et affectif des États-Unis" ; en 1995, l'AMA rapportait que "plus de 700 000 femmes aux États-Unis subissent une agression sexuelle chaque année, soit une toutes les 45 secondes". » Ces chiffres concernent les agressions physiques caractérisées et ne couvrent pas la violence psychologique très répandue qui est aujourd'hui presque normale et acceptée dans les relations entre hommes et femmes, qu'il s'agisse d'un mari et d'une femme, d'un père et d'une fille, d'un jeune couple.

Dans *How Can I Get Through to You?*, au chapitre intitulé « La conspiration du silence », Terrence Real explique que, dans notre culture, nous ne sommes pas autorisés à dire la vérité sur ce que sont réellement nos relations avec les hommes. Ce silence représente notre connivence culturelle collective avec le patriarcat. On nous apprend toutes

et tous à faire preuve de loyauté envers le patriarcat en gardant les secrets des hommes. Real montre que le secret fondamental qui nous lie toutes et tous, c'est le fait de devoir garder le silence: « Lorsque les filles apprennent ce que c'est d'être une femme, au sujet de quoi exactement leur enseigne-t-on qu'il faut garder le silence? Quelle est cette vérité que les femmes portent sans pouvoir la dire? La réponse est simple et effrayante. Les filles, les femmes – et aussi les jeunes garçons – l'ont toutes et tous en commun. Personne ne peut dire la vérité sur les hommes. » L'une de ces vérités qui ne peuvent être dites concerne la violence quotidienne exercée par les hommes de toutes classes et races dans notre société: une violence psychologique (*emotional abuse*). Dans son ouvrage fondateur intitulé *Emotional Abuse*, Marti Tamm Loring explique que la violence psychologique est « un processus continu par lequel une personne diminue et détruit systématiquement le moi intérieur d'une autre. Les idées personnelles de la victime, ses sentiments, sa perception des choses et les caractéristiques qui définissent sa personnalité sont constamment dépréciés. [...] La caractéristique la plus saillante de la violence psychologique consiste dans la répétition des mêmes schémas. [...] C'est cet effort constant pour rabaisser et contrôler une personne qui définit la violence psychologique. » Il est important de remarquer que la violence psychologique au sein d'une famille ne concerne pas seulement les relations de couple; elle détermine souvent la manière dont chacun et chacune se comporte. On peut la retrouver dans un foyer monoparental en l'absence d'homme adulte, lorsque la cheffe de ce foyer est une mère patriarcale. Dans de nombreux foyers monoparentaux, le pouvoir patriarcal est

détenu par des garçons adolescents qui maltraitent leur mère; il s'agit là encore de violence masculine à l'égard des femmes.

Les histoires que Real raconte pour briser le silence proviennent de séances de thérapie familiale où ses clients lui révèlent ouvertement les rituels de pouvoir mis en place par leurs pères, la manière dont ils utilisaient la honte, la privation, la menace et, en dernier recours, la violence physique dans le but de maintenir leur position de domination. Dans ma famille d'origine, notre père criait souvent sur Maman, en répétant d'une voix pleine de colère : « Je vais te tuer. » Pendant des années, mes nuits ont été remplies de cauchemar à propos d'un père en colère, qui parfois tuait Maman, parfois me tuait moi pour avoir essayé de protéger Maman. Dans notre famille, Papa n'était pas constamment en colère, mais l'intensité de la violence psychologique et physique qu'il déchaînait en ces rares occasions où il était effectivement violent tenait tout le monde en respect, et nous faisait vivre dans la peur, comme au bord du gouffre. Habituellement froid, silencieux et réservé, Papa trouvait dans la colère un moyen de s'exprimer.

Les deux hommes avec qui j'ai entretenu mes principales relations à l'âge adulte étaient à la fois calmes et réservés, comme mon père et mon grand-père bien-aimé. Contrairement à mon grand-père, que je n'ai jamais vu exprimer de colère, et encore moins de rage, ces deux hommes que j'ai choisis comme partenaires avaient tous deux besoin d'exercer une domination, de temps en temps, par des rituels de pouvoir. Le premier des deux fut violent physiquement à quelques reprises, sans que cela ne le préoccupe jamais vraiment, et il a toujours fait preuve de méchanceté sur le plan affectif. Quant

à mon deuxième partenaire de longue date, je l'ai choisi en partie parce qu'il était un ardent partisan du combat contre la violence faite aux femmes, mais au fil du développement de notre relation, il arrivait qu'il fasse preuve de violence psychologique de temps à autre. C'était comme s'il pensait que j'avais trop de pouvoir, et que cette impression l'encourageait à défier ce pouvoir, à me blesser et à me faire du mal. Je constatais avec stupeur que le passé se répétait dans le présent.

Dans d'innombrables livres de développement personnel, l'idée que les femmes choisissent sans cesse des hommes qui les traiteront mal est présentée comme une vérité. Ces livres parlent rarement de patriarcat ou de domination masculine. Ils expliquent rarement que les relations ne sont pas statiques, que les gens changent au fil du temps, qu'ils s'adaptent aux circonstances. Chez certains hommes, qui ont en eux des germes de négativité et de domination aussi bien que des traits positifs, le négatif peut s'épanouir à l'occasion de moments de crise dans leur vie.

Les deux hommes que j'ai choisis comme partenaires, comme tous les hommes que j'ai aimés, ont été victimes à divers degrés de négligence et d'abandon affectifs dans leur enfance. Ils n'aimaient pas leur père et ne le connaissaient pas intimement. Cessant d'être de jeunes hommes pour passer à l'âge adulte, ils se sont contentés d'accepter passivement le manque de communication avec leur père. Ils estimaient que toute tentative de réconciliation devait venir de leur père. Et pourtant, en grandissant, ces deux hommes se sont mis à se comporter comme le père dont ils avaient condamné et détesté les actes. Au fil du temps, j'ai pu observer qu'ils s'étaient tous deux montrés rebelles et antipatriarcaux dans leur vingtaine et en début de trentaine, mais que plus ils

avançaient dans le monde du travail, plus ils commençaient à adopter les comportements patriarcaux qui distinguent un homme puissant et prospère. Même s'ils ne vivaient plus avec leur père depuis longtemps au moment où il leur a fallu devenir des « hommes », ils ont inconsciemment reproduit le premier modèle de leur vie. Ils n'auraient pu se protéger de cette répétition intime qu'en s'efforçant consciemment d'être différents, qu'en faisant preuve de déloyauté envers le modèle du dominateur.

Aucun homme n'échappe à l'influence du patriarcat s'il ne s'efforce pas volontairement et activement de changer et de contester ce système. L'homme le plus passif, le plus gentil et le plus calme peut se laisser aller à la violence si les germes de la pensée patriarcale sont ancrés dans son psychisme. La plupart des comportements à la Dr Jekyll et Mr. Hyde décrits par les femmes sont le fait d'hommes alternativement attentionnés puis violents, et trouvent leur origine dans cette allégeance profonde à la pensée patriarcale. L'endoctrinement qui leur inculque cette mentalité commence dès l'enfance. Il contient notamment une initiation psychologique qui consiste à faire accepter aux garçons que c'est leur propension à commettre des actes violents qui fait d'eux des hommes patriarcaux. Il est possible et nécessaire de faire une distinction entre la volonté de commettre des actes violents, et le fait de les commettre réellement. En interrogeant une série de jeunes hommes étudiant à l'université pour une enquête sur le viol dans les rencontres amoureuses, des chercheurs et chercheuses ont constaté avec stupeur que beaucoup d'entre eux ne voyaient rien de mal au fait de forcer une femme à avoir des rapports sexuels. Leurs conclusions paraissaient remettre en question l'idée jusque-là admise que le

viol est un comportement masculin aberrant. Même s'il est peu probable qu'un des hommes ayant participé à cette étude ait été ou soit devenu un violeur, il est évident qu'ils pouvaient se livrer à des violences sexuelles, compte tenu de ce qu'ils tenaient pour une situation appropriée. Inconsciemment, ces jeunes hommes adoptaient la pensée patriarcale et toléraient donc le viol, même s'ils ne sont peut-être jamais passés à l'acte.

Dans notre société, la plupart des gens cherchent à nier cette banale vérité patriarcale. Chaque fois que des penseuses, en particulier des penseuses féministes, abordent le problème de la violence masculine généralisée, les gens ont envie de se lever pour faire valoir que la plupart des hommes ne sont pas violents. Ils refusent de reconnaître que des millions d'hommes et de garçons sont programmés dès leur naissance pour croire qu'à un moment donné, il leur faudra recourir à la violence, psychologique ou physique, afin de prouver qu'ils sont des hommes. À cet endoctrinement précoce qui leur inculque la pensée patriarcale, Terrence Real donne le nom de « traumatisme normal » des garçons :

Lorsque j'ai commencé à m'intéresser aux questions de genre, je croyais que la violence était un produit dérivé de la socialisation des garçons. Mais après avoir écouté plus attentivement les hommes et leurs familles, j'en suis venu à penser que la violence *est* la socialisation des garçons. Notre manière de « faire de ces garçons des hommes » passe par la mutilation : la recherche nous montre que nous les coupons de leur mère bien trop tôt. Nous les séparons de leur propre expressivité, de leurs sentiments, de leur sensibilité aux autres. Même l'expression « comporte toi comme un homme ! » signifie marche

ou crève. La déconnexion n'est pas l'une des retombées de la masculinité traditionnelle. La déconnexion *est* la masculinité.

Cet endoctrinement se produit indépendamment du fait qu'un garçon soit élevé dans un ménage biparental ou dans un ménage monoparental dirigé par une femme.

Les femmes transmettent à leurs garçons aussi bien que les hommes un modèle relationnel fondé sur la domination, qui perpétue la violence masculine. Chez les femmes qui adhèrent à sa logique, le patriarcat engendre un sadisme maternel. Un grand nombre de femmes restent sans rien faire lorsqu'elles voient leur fils se faire brutaliser par un père, un petit ami, un frère, etc. parce qu'elles ont ainsi le sentiment de faire preuve d'allégeance au patriarcat. Il n'y a donc rien d'étonnant à ce que la rage masculine soit le plus souvent dirigée contre les femmes dans les relations intimes. En effet, ce type de comportement rappelle clairement à de nombreux hommes la colère et la rage qu'ils ont ressenties dans leur enfance lorsque leur mère s'abstenait de les protéger ou coupait impitoyablement tout lien affectif avec eux au nom du patriarcat.

Contrairement aux mythes populaires, les mères seules sont souvent les plus brutales lorsqu'il s'agit de contraindre leurs fils à se conformer aux standards patriarcaux. La mère seule qui répète à son fils « comporte-toi comme un homme » n'est pas anti-patriarcale ; elle fait respecter la volonté patriarcale. Olga Silverstein fait les observations suivantes, au cours de ses recherches sur l'enfance des garçons : « Dans les familles monoparentales, il est courant de voir des garçons qui sont devenus le "petit homme" de leur mère. Souvent, ces garçons sont des enfants

très autoritaires qui prennent leur mère de haut, et réalisent d'étranges imitations d'un certain type de mari, tour à tour possessif, protecteur et séducteur. » Qu'il s'agisse de foyers monoparentaux ou biparentaux, les garçons autorisés à jouer le rôle de « mini-patriarche » sont souvent violents avec leur mère. Ils la frappent et lui donnent des coups de pied lorsque leurs souhaits ne sont pas satisfaits. Tant qu'ils sont des petits garçons, ils n'ont évidemment pas la force de maîtriser leur mère, mais il est clairement acceptable à leurs yeux de recourir à la violence pour que leurs besoins soient satisfaits. Et si les mères de ces garçons violents pensent parfois qu'il est mal de frapper, elles peuvent aussi penser simultanément que c'est leur travail de répondre aux besoins d'un homme, surtout s'il se montre coercitif.

Beaucoup de garçons adolescents éprouvent un mépris violent, enragé envers leur mère patriarcale, car ils comprennent que le sexisme rend celle-ci impuissante dans le monde extérieur. Ils sont furieux que leur mère ait du pouvoir sur eux à la maison. Ils ne considèrent pas son pouvoir autocratique au sein du foyer comme un pouvoir légitime. Par conséquent, il leur arrive d'enrager contre leur mère lorsque celle-ci recourt à des tactiques de terrorisme psychologique pour les mettre au pas, mais d'admirer un homme ou une figure d'autorité qui déploie des tactiques similaires. Dans la culture patriarcale, les garçons apprennent très tôt que l'autorité d'une mère est limitée, que son pouvoir vient uniquement de ce qu'elle est la gardienne du patriarcat. Lorsqu'elle est de connivence avec un homme adulte qui maltraite son fils, elle (ou plus tard une mère symbolique de substitution) sera la cible de la violence de ce dernier.

Il y a quelques années, *L'Incroyable Hulk* était la série télé favorite de nombreux garçons. Elle

mettait en scène un scientifique aux manières douces qui se transforme en un monstre vert furieux lorsqu'il éprouve d'intenses émotions. Un sociologue qui interrogeait des garçons sur leur passion pour cette émission leur a demandé ce qu'ils feraient s'ils avaient le pouvoir de Hulk. Ceux-ci ont répondu qu'ils « pulvériseraient leur maman ». Dans son ouvrage pionnier *The Mermaid and the Minotaur*, la théoricienne féministe Dorothy Dinnerstein montrait à quel point les garçons répondent par la rage au pouvoir autocratique de leur mère. Comme de nombreuses chercheuses et chercheurs féministes aujourd'hui, elle insistait sur la nécessité pour les hommes de s'engager dans l'éducation de leurs enfants, afin de briser cette focalisation sur la mère comme figure toute-puissante, qui suscite des envies de rébellion et parfois de destruction.

Manifestement, les mères patriarcales qui ont la rage envers les hommes adultes se défoulent sur leur fils. Soit elles le forcent à entretenir avec elles une relation inappropriée où ce dernier est censé leur fournir le lien affectif que les hommes adultes leur refusent, soit elles se livrent à la violence psychologique en le rabaisant et en l'humiliant constamment. Ces actes de violence patriarcale contribuent à renforcer dans l'esprit des garçons l'idée que la violence envers les femmes est appropriée. Ils ont tout simplement l'impression que leur vengeance est justifiée. Du fait de l'idéalisation féministe de la maternité, il a été extrêmement difficile d'attirer l'attention sur le sadisme maternel, sur la violence que les femmes exercent sur leurs enfants, en particulier sur les garçons. Et pourtant, qu'il s'agisse d'une conséquence de la dynamique du pouvoir dans une culture de la domination ou d'un simple contrecoup de leur rage, nous savons

que les femmes font preuve d'une violence choquante envers leurs enfants. Ce fait devrait nous conduire à remettre en question toute théorie sur les différences de genre qui suggère que les femmes sont moins violentes que les hommes.

Dans la culture patriarcale, les femmes se montrent tout aussi violentes que les hommes envers les personnes qui sont sous leur pouvoir et qu'elles peuvent dominer librement ; il s'agit généralement des enfants ou de femmes plus faibles. La violence féminine envers les enfants, tout comme la violence masculine, prend souvent la forme d'une violence psychologique, en particulier la violence verbale et l'humiliation, et il est donc difficile de la documenter. Le sadisme maternel doit cependant être étudié si nous voulons remonter aux racines de la violence des hommes adultes envers les femmes. Dans une certaine mesure, les penseuses féministes réformatrices qui ont décrit la femme comme le sexe le plus éthique, le plus gentil, le plus tendre, ont fait obstacle à une étude approfondie du sadisme maternel, de la façon dont les femmes dans la société patriarcale se défoulent violemment sur les garçons.

En ce qui concerne l'éducation dans notre foyer, il était clair que notre mère croyait fermement qu'il revenait à l'homme de discipliner, de diriger. Lorsque notre père faisait preuve d'une violence excessive, elle considérait simplement que c'était son droit. Beaucoup de femmes qui croient que le droit de dominer appartient aux hommes pensent qu'elles ne doivent pas résister à la violence masculine envers elles-mêmes ou leurs enfants. Sans surprise, ces femmes, y compris ma mère, recourent à toute sorte de violences pour discipliner leurs enfants. Craignant que la rage d'un homme adulte se retourne contre elles, elles en arrivent à souhaiter

que leurs enfants soient parfaitement obéissants, afin de ne pas susciter le courroux de Papa.

En discutant avec des hommes dont les mères restaient passives lorsqu'ils étaient victimes de leur père ou d'autres responsables parentaux masculins, j'ai constaté que ces hommes étaient beaucoup plus susceptibles d'idéaliser leur mère que les autres hommes, et les considéraient comme des victimes qui n'ont pas eu le choix. Même s'ils ne dirigeaient pas leur colère contre leur mère et se montraient souvent incapables d'envisager que celle-ci aurait pu agir pour protéger leurs droits, ces hommes faisaient eux-mêmes preuve de violence dans leurs relations intimes avec les femmes. Leur comportement confirme l'intuition de Terrence Real selon laquelle « la chorégraphie du patriarcat, ce mélange malsain d'amour, de manque et de violence, n'épargne personne ». Les mères qui se rallient au patriarcat ne sont pas en mesure d'aimer leurs fils comme il faudrait, car il viendra toujours un moment où le patriarcat leur demandera de sacrifier leurs fils. Ce moment survient généralement à l'adolescence, lorsque beaucoup de mères attentionnées et affectueuses cessent d'apporter tout soutien affectif à leurs fils de peur que cela ne les émascule. Incapables de surmonter la perte de ce lien affectif, les garçons intériorisent leur souffrance et la masquent par l'indifférence ou la rage.

En général, les hommes adultes qui ne parviennent pas à établir de liens affectifs avec les femmes de leur cercle intime sont figés dans le temps, incapables de s'autoriser à aimer de peur que l'être aimé ne les abandonne. Si la première femme qu'ils ont aimée passionnément, leur mère, n'a pas été fidèle à ce lien d'amour, comment peuvent-ils croire que leur partenaire sera fidèle en amour ? Souvent, dans leurs relations adultes, ces hommes ne cessent de se

comporter mal pour mettre à l'épreuve l'amour de leur partenaire. Alors que l'adolescent rejeté s' imagine qu'il ne reçoit plus l'amour de sa mère parce qu'il n'en est pas digne, l'homme adulte peut se comporter de manière indigne tout en exigeant de sa femme qu'elle lui témoigne un amour inconditionnel. Cependant, cette mise à l'épreuve ne guérit pas la blessure du passé, elle ne fait que la reproduire, car la femme, qui finit par se lasser, met un terme à la relation, reproduisant ainsi l'abandon. Ce drame confirme beaucoup d'hommes dans l'idée qu'il n'est pas possible de faire confiance à l'amour. Ils trouvent donc préférable de faire confiance à leur pouvoir, leur domination. Dans *Man Enough*, Frank Pittman dit à propos des hommes : « si la plupart d'entre nous souhaitent être aimés, ceux qui veulent garder le contrôle sont prêts à renoncer à l'amour si c'est le prix à payer pour être le patron ». Être le patron ne requiert pas d'un homme qu'il soit en bonne santé affective, capable de donner et de recevoir de l'amour.

Depuis que j'ai commencé à écrire sur l'amour, j'ai l'habitude de le définir en mêlant l'idée de Morgan Scott Peck selon laquelle l'amour est la volonté de nourrir sa propre évolution spirituelle et affective en même temps que celle d'autrui, avec l'idée d'Erich Fromm selon laquelle l'amour est un acte et pas seulement un sentiment. Lorsque je travaillais avec des hommes qui voulaient connaître l'amour, je leur conseillais de le considérer comme une combinaison d'attention, d'engagement, de connaissance, de responsabilité, de respect et de confiance. La plupart de nos relations comportent un ou deux de ces aspects. Les hommes patriarcaux sont formés à l'art d'être responsables et de subvenir aux besoins matériels des autres. Lorsque,

adolescente, je me plaignais de la négligence et de la maltraitance affectives dont faisait preuve Papa, ainsi que de sa violence sporadique à l'égard de Maman, celle-ci s'empressait toujours de me rappeler qu'il travaillait dur pour subvenir aux besoins de sa famille, qu'il était à la maison presque tous les soirs et que, pour cette seule raison, nous devions le respecter et l'honorer. Dans notre culture, le fait que les hommes soient à la fois capables de s'occuper de leur famille et de se montrer violents a occulté à quel point leur violence les empêche de donner et de recevoir de l'amour.

Le premier acte de violence que le patriarcat exige des hommes ne consiste pas à être violents envers les femmes. Au contraire, le patriarcat exige de tous les hommes qu'ils se livrent à des actes d'automutilation psychique, qu'ils exterminent leur moi affectif. Lorsqu'un individu ne parvient pas à s'estropier affectivement, il peut compter sur les hommes patriarcaux pour mettre en place des rituels de pouvoir qui attaqueront son estime de soi. Le mouvement féministe a offert aux hommes et aux femmes les informations nécessaires pour lutter contre ce massacre psychique, mais ce combat ne s'est jamais généralisé au point de devenir un aspect de toute lutte pour l'égalité des genres. Les femmes ont exigé des hommes qu'ils donnent davantage sur le plan affectif, mais la plupart des hommes ne pouvaient pas vraiment comprendre ce qui leur était demandé. S'étant séparés de ce qui, en eux-mêmes, les rendait capables de ressentir une large gamme d'émotions et d'y répondre, ils s'avéraient trop déconnectés. Il leur était tout simplement impossible de donner davantage sur le plan affectif ou même de saisir le problème, sans d'abord reconnecter, réunir les parties d'eux-mêmes qui avaient été mutilées.

Décrivant un couple en thérapie familiale, Real se souvient des qualités que l'épouse attendait de son mari: « Être sensible aux autres, être capable de définir et d'exprimer ses sentiments, faire passer volontiers la famille avant ses propres besoins. » C'est-à-dire précisément les qualités, fait remarquer Real, dont « on a privé la plupart des garçons, même en ces temps éclairés. » Il conclut: « Dans notre culture, les garçons comme les hommes ne reçoivent pas, et n'ont jamais reçu d'éducation à la vie intime. » Les femmes qui cherchent à entrer dans l'intimité des hommes voient souvent l'expression de ce désir se solder par une humiliation. Beaucoup d'hommes répondent aux femmes qui souhaitent un lien affectif par un retrait affectif et, dans le pire des cas, par la maltraitance.

Automutilés affectivement, déconnectés, nombreux sont les hommes qui ne s'ouvrent à des liens affectifs que pour les saper ensuite par la violence psychologique. Ils ne comprennent tout simplement pas qu'amour et violence ne font pas bon ménage. Et pourquoi le comprendraient-ils, lorsque les émissions de télé, les films et tant d'autres choses dans la culture populaire véhiculent l'idée que la violence peut éclater chaque fois qu'il y a une passion intense dans un couple? Apprendre aux hommes que les femmes et les enfants ne se sentent pas aimés lorsqu'ils sont maltraités, c'est l'un des principaux objectifs des groupes qui s'efforcent de mettre fin à la violence masculine. L'essai autobiographique de Kay Leigh Hagan intitulé « A Good Man Is Hard to Bash » commence par le récit de sa relation avec un homme qu'elle juge maltraitant et peut-être capable de violence physique. Elle demande alors conseil au meilleur ami de cet homme sur le degré de maltraitance qu'elle devrait supporter: « Si je considère

que c'est sérieux avec lui, et si je veux que notre relation fonctionne, qu'elle dure, il y aura bien des hauts et des bas. Je pense que je ne devrais pas fuir dès que ça devient difficile. Je devrais être prête à tolérer un peu d'abus si je l'aime vraiment ». L'ami la regarde droit dans les yeux et lui répond : « Kay, dans une relation amoureuse, la maltraitance est inacceptable. Tu ne devrais avoir à tolérer aucun abus pour être aimée. »

Avec l'audace et l'honnêteté radicale qui la caractérisent, Hagan raconte que sa « manière de concevoir l'amour et le pouvoir a changé pour toujours à cet instant. » Elle avait imaginé que l'ami de son amoureux prendrait son parti : « Au lieu de cela, sa réaction m'a encouragée à faire preuve d'amour de soi, à assumer la responsabilité de mon propre bien-être et à rejeter la violence, même sous ses formes les plus subtiles. » Hagan a eu la chance de recevoir cet enseignement très tôt dans sa vie. Le sort de la plupart des femmes est radicalement différent, surtout pour celles qui se prosternent devant le trône du patriarcat. Ces femmes ont le sentiment, comme Hagan initialement, que choisir de se mettre en couple avec un homme patriarcal, c'est automatiquement s'engager à subir un certain niveau de maltraitance, aussi relatif soit-il. Chaque jour, des femmes cherchent des justifications à la violence et à la cruauté des hommes, et insistent sur les différences de genre pour normaliser la maltraitance. Les femmes hétérosexuelles qui sont célibataires et qui veulent se mettre en couple avec un homme ont le sentiment qu'il leur est impossible d'éviter d'être les victimes, à un moment ou à un autre, de la maltraitance psychologique et/ou physique venant de leurs partenaires masculins. Le fait que les femmes acceptent collectivement la violence

masculine dans les relations amoureuses, même si cette acceptation apparente masque la rage, la peur ou une pure et simple terreur, représente un obstacle considérable à la remise en question et à la fin de la violence masculine.

Lorsque le professeur apparemment doux avec lequel je vivais est passé de la violence psychologique à la violence physique, j'ai eu le sentiment que je devais être compréhensive et pardonner. Comme moi, il avait été élevé dans une famille dysfonctionnelle. Cependant, même s'il a suivi une thérapie, même si sa violence physique a cessé, il n'a jamais vraiment été convaincu qu'il avait fait quelque chose de mal. Comme beaucoup d'hommes violents, il pensait que j'étais responsable de son mauvais comportement. Le fait que le regard des femmes perce derrière le masque masculin, remarque Donald Dutton au cours de son travail avec des hommes violents, agit comme un catalyseur de la violence masculine :

Il est possible qu'il s'excuse et se sente honteux immédiatement après, mais il n'est pas capable de supporter cette émotion ; elle est trop douloureuse, elle rappelle trop de blessures enfouies depuis longtemps. Il rejette donc la faute sur elle. Si cela se répète avec plus d'une femme, il en vient à rejeter la faute sur « elles ». Ses défauts personnels trouvent leur justification dans une misogynie grandissante [...] À ce stade, la maltraitance est un système profondément ancré en lui. Cet homme est programmé pour la violence intime.

Souvent, les hommes qui ont été négligés affectivement et maltraités durant leur enfance par des mères dominatrices se lient avec des femmes autoritaires, afin de faire ressurgir ce sentiment d'être

étouffé qu'ils ont éprouvé pendant l'enfance. Alors qu'il ne leur était pas possible de « pulvériser leur maman » tout en continuant à recevoir son amour, ils découvrent qu'ils peuvent se livrer à la violence intime avec des partenaires qui réagissent à leur comportement en redoublant leur tentative pour se rapprocher d'eux sur le plan affectif, leur laissant espérer que l'amour offert au présent guérira les blessures du passé. Tant qu'il n'y a qu'une seule personne dans une relation qui s'efforce de rendre l'amour possible, de créer les conditions d'un lien affectif, le modèle du dominateur reste en place et la relation devient le simple lieu d'une lutte de pouvoir permanente.

Les femmes qui restent dans des relations à long terme avec des hommes qui les maltraitent psychologiquement ou qui sont violents finissent généralement par fermer leur cœur. Elles ne s'efforcent plus de créer du lien amoureux. Souvent, elles restent dans ces relations en raison d'un cynisme basique, enraciné dans l'expérience, d'après lequel la plupart des hommes ne se livrent pas affectivement, et elles se convainquent qu'il est impossible d'entretenir une relation aimante avec quelque homme que ce soit. Lorsque j'ai voulu quitter le premier homme avec qui j'ai longtemps été en couple, qui avait été continuellement violent sur le plan affectif et parfois physique, ce furent d'autres femmes (ma mère, des amies proches, des connaissances) qui me mirent en garde, me faisant savoir que cet homme valait mieux que la plupart, que j'avais bien de la chance. Le quitter relevait pour moi de l'amour de soi et d'un désir d'autonomie, et c'est un geste que je n'ai pas regretté. Pourtant, j'ai constaté que les observations des femmes qui m'ont mis en garde contre la plupart des hommes étaient assez justes.

L'homme avec qui j'ai été en couple pendant près de quinze ans était un mélange de masculinité patriarcale et de masculinité alternative. Nous nous sommes rencontrés à l'apogée du mouvement féministe, et il était prêt à faire des efforts en faveur de l'égalité des genres. Comme c'est le cas pour beaucoup d'hommes aujourd'hui, il lui était beaucoup plus facile d'accepter l'idée d'un salaire égal pour un travail égal, le partage des tâches ménagères et les droits reproductifs, que d'accepter la nécessité d'un développement affectif commun. Il est plus difficile aux hommes d'accomplir ce travail de développement affectif, car il exige des individus qu'ils soient conscients de leurs émotions, qu'ils les éprouvent. Or, le patriarcat récompense les hommes qui ne sont pas en contact avec leurs sentiments. Lorsqu'ils se livrent à des actes violents, que ce soit à l'encontre des femmes, des enfants ou d'hommes plus faibles, ou dans le contexte d'une violence socialement approuvée comme celle de la guerre, les hommes sont mieux à même de répondre aux exigences du patriarcat s'ils ne ressentent rien. Les hommes capables d'éprouver des sentiments se retrouvent souvent isolés des autres hommes. Cette peur de l'isolement sert souvent de mécanisme pour empêcher les hommes de développer leur conscience affective.

De nombreux jeunes hommes de ce pays se sont rebellés contre le patriarcat lorsqu'ils se sont opposés à la guerre au Vietnam : beaucoup d'entre eux se préoccupaient de justice, beaucoup ne souhaitaient pas tuer, mais la plupart, tout simplement, ne voulaient pas mourir. Le fait de s'opposer à la guerre et à l'impérialisme qui en fait la promotion a conduit ces jeunes hommes à entrer en désaccord avec le patriarcat capitaliste, impérialiste et suprémaciste blanc. Ils ont souffert d'avoir pris position.

Ils ont été ridiculisés par les autres hommes, et traités très souvent comme des traîtres. Au cours des dix dernières années, les médias de masse ont produit à l'adresse des jeunes garçons un certain nombre de films qui glorifient la guerre (*Il faut sauver le soldat Ryan, Independence Day, Men in Black, La Chute du faucon noir, Pearl Harbor*, pour n'en citer que quelques-uns). Une fois de plus, ces films donnent l'impression qu'il est héroïque de mourir seul, loin de chez soi, en se battant pour une cause que l'on ne comprend pas forcément. En tant que films, ils relèvent de la réaction patriarcale antiféministe. Ils glorifient la masculinité patriarcale dont les femmes et les hommes éclairé-es font la critique. Ils sont des outils de propagande, qui enrôlent le cœur et l'imagination des garçons. Comme le gangsta rap, ils célèbrent la violence masculine sur tous les fronts, y compris celui de la domination des femmes.

Les médias de masse conservateurs délivrent des leçons quotidiennes de pédagogie patriarcale ; ils disent quoi faire aux garçons pour devenir des hommes. Dans les foyers où des pères éclairés s'efforcent quotidiennement de répudier la violence, la télévision insiste au contraire sur l'importance qu'elle donne, en laissant penser qu'il est glamour et sexy de courtiser la mort. Les hommes pauvres ou issus de la classe ouvrière, enfants ou adultes, incarnent souvent les pires aspects de la masculinité patriarcale : ils se comportent de manière violente parce que c'est le moyen le plus facile, le moins coûteux de prouver sa « virilité ». Si l'on n'arrive pas à devenir un président, un riche, un leader public ou un patron pour prouver qu'on est « vraiment un homme », alors la violence devient un ticket d'entrée dans le concours de la virilité patriarcale, et c'est la capacité à faire violence qui hiérarchise les compétiteurs. Sur ce terrain de

jeu, celui de la violence, n'importe quel homme est capable de remporter des victoires.

Les hommes qui remportent des victoires sur le plan du patriarcat finissent par perdre sur le plan essentiel de la qualité de vie. Ils choisissent de faire primer la virilité patriarcale sur une relation d'amour : ils renoncent en premier lieu à leur amour de soi, puis à l'amour qu'ils pourraient donner, recevoir et qui les relierait aux autres. Les chercheuses et chercheurs féministes ont mis le doigt depuis longtemps sur l'ampleur de la violence domestique dans notre société. Pourtant, depuis cette révélation, la violence à l'égard des femmes n'a pas diminué et, dans certains cas, elle s'est intensifiée. Les experts de l'antiféminisme cherchent à imputer cette intensification de la violence masculine à la plus grande égalité dont bénéficient les femmes. Pourtant, la plupart des études sur la vie familiale indiquent que, dans ce domaine, les relations genrées n'ont pas connu de révolution majeure. La sociologue Arlie Hochschild montre, à partir d'une quantité de données considérable, que la dynamique de genre entre homme et femme au sein du foyer reste clairement sexiste ; les femmes travaillent certes hors du foyer, mais elles continuent à faire l'essentiel du travail domestique. Évidemment, les hommes qui étaient des misogynes non déclarés avant le mouvement féministe se sont sentis de plus en plus autorisés à laisser éclater leur rage ouvertement lorsque le mouvement a pris de l'ampleur, mais cette rage était déjà présente.

La violence masculine en général s'est intensifiée non parce que les avancées féministes offrent aux femmes une plus grande liberté, mais plutôt parce que les hommes qui soutiennent le patriarcat ont découvert en cours de route que la promesse de pouvoir et de domination qui caractérise le patriarcat

n'est pas facile à remplir, et que, dans les rares cas où elle est remplie, les hommes se retrouvent en deuil affectif. Ils ne trouvent pas leur compte dans la virilité patriarcale qui était censée les satisfaire. Au moment où cette prise de conscience se produit, la plupart des hommes patriarcaux sont isolés et coupés de tout; ils ne peuvent pas revenir en arrière pour retrouver un bonheur ou une joie passés, ni aller de l'avant. Pour aller de l'avant, il leur faudrait répudier la pensée patriarcale sur laquelle s'est fondée leur identité. La rage devient une voie d'accès facile pour revenir au royaume des sentiments. Elle sert de couverture parfaite aux sentiments de peur et d'échec.

Mon père et ma mère sont aujourd'hui mariés depuis plus de cinquante ans. Papa n'a jamais renoncé à son statut de patriarche et elle ne l'a jamais contesté. Pourtant, en s'accrochant à la pensée patriarcale, ils ont perdu toute chance d'être heureux ensemble. La menace de la violence, de la maltraitance psychologique, est toujours présente et fait obstacle à l'intimité, les empêchant de se pardonner mutuellement et de repartir à zéro. Malheureusement, ils sont pris au piège du patriarcat. Celui-ci constitue le terreau d'une violence quotidienne, d'un terrorisme subtil et intime qui intensifie le ressentiment et ferme la possibilité de connaître la joie.

Il n'est pas facile pour les hommes, qu'ils soient jeunes ou âgés, de rejeter les codes de la masculinité patriarcale. Les hommes qui refusent la violence refusent simultanément le patriarcat, qu'ils soient capables ou non d'exprimer ce choix. Dans son essai instructif intitulé « Gender Politics of Men », R. W. Connell fait remarquer que les hommes qui s'opposent au patriarcat sont en désaccord avec le monde dans lequel ils vivent :

Les hommes qui tentent de soutenir politiquement le féminisme, qu'ils soient gays ou hétéros, ne pratiquent pas un chemin facile. Ils risquent d'être tournés en dérision par d'autres hommes et par certaines femmes. C'est presque un cliché journalistique de dire que les femmes méprisent les bobos sensibles (*Sensitive New Age Guys*). Les féministes ne leur témoignent pas forcément un soutien chaleureux.

En fin de compte, les hommes qui choisissent de refuser la violence, la mort, le font parce qu'ils veulent vivre une vie pleine et heureuse, parce qu'ils veulent connaître l'amour. Ce sont ces hommes qui sont de véritables héros. Nous devons connaître leur vie, les honorer, et les garder en mémoire.

--	--

Hommes et femmes, pour la plupart, n'ont pas de rapports sexuels satisfaisants et épanouis. On a tous entendu dire que, lorsque les hommes se lancent dans une relation, c'est pour le sexe et non pour trouver l'amour, au contraire des femmes, qui se lancent dans une relation pour trouver l'amour et non pour le sexe. En réalité, les hommes sont intéressés par le sexe parce qu'ils espèrent en obtenir une satisfaction affective similaire à celle qui pourrait venir de l'amour. La plupart des hommes pensent que le sexe leur donnera le sentiment d'être vivants, en lien avec les autres, qu'il leur offrira proximité, intimité et plaisir. Or, le plus souvent, le sexe ne répond pas à leurs attentes. Ce fait ne calme pas l'obsession des hommes pour le sexe ; il intensifie leur envie et leur désir.

Par leur socialisation sexiste, les femmes ont appris que le voyage difficile qu'elles feront dans le domaine du sexe les mènera au désir qui habite leur cœur, alors que les hommes ont appris que le désir qui habite leur cœur, c'est le sexe et toujours plus de sexe. Dans le sillage de la libération sexuelle, la libération des femmes semblait promettre aux hommes hétérosexuels et bisexuels que les femmes commenceraient à penser de la même manière que les hommes en matière de sexualité, que la sexualité féminine deviendrait tout aussi prédatrice, tout aussi

obsessionnelle que le désir sexuel masculin. Beaucoup d'hommes y ont vu la promesse du paradis. Ils allaient enfin pouvoir s'adonner au plaisir sexuel sans avoir à se soucier d'engagement. Selon la logique sexiste, ils restaient convaincus, et cela n'a guère changé aujourd'hui, qu'il serait possible d'établir des liens intimes sans s'engager, que le slogan « j'ai une bite, je peux me déplacer » (*have dick, will travel*) signifiait que leurs besoins pouvaient et allaient être satisfaits sur commande, à tout moment, n'importe où.

Dans notre culture, ces attitudes à l'égard de la sexualité ont été adoptées par la plupart des hommes, et par de nombreuses femmes suivant la libération sexuelle et le mouvement féministe. Ces attitudes sont à l'origine de notre obsession culturelle pour le sexe. Lorsque j'ai commencé à écrire des livres sur l'amour, à parler de ce sujet d'abord avec quelques personnes puis à de larges publics, j'ai réalisé qu'il était pratiquement impossible d'avoir une discussion sérieuse sur l'amour – que les discussions sur l'amour, en particulier les conversations publiques, sont taboues dans notre société. Pourtant, tout le monde parle de sexe. On voit toute sorte de scènes sexuelles sur nos écrans télé ou au cinéma. Parler de sexe est acceptable. Les débats télé s'attirent une audience quotidienne grâce à des discussions explicites sur la sexualité. Les discussions sur le sexe sont fondamentalement plus faciles à engager car, dans la culture patriarcale, le sexe nous est présenté comme un désir « naturel ». La plupart des gens croient que nous sommes biologiquement câblés pour désirer le sexe, mais ils ne croient pas que nous soyons câblés pour désirer l'amour. Presque tout le monde croit qu'il est possible d'avoir le sexe sans l'amour ; la plupart des gens ne croient pas qu'un couple puisse entretenir une relation amoureuse s'il n'y a pas de sexe.

Le mouvement féministe a réussi à remettre en question et à corriger les inégalités qui concernent les femmes sur de nombreux fronts, en particulier dans des domaines tels que le travail, l'éducation et la religion. Cependant, le sexisme continue de façonner la manière dont la plupart des gens considèrent les rapports sexuels. Même si un grand nombre d'hommes dans notre pays sont célibataires ou n'ont qu'occasionnellement des rapports sexuels, les gens continuent de penser qu'il faut du sexe dans la vie d'un homme. Cette idée repose sur la croyance selon laquelle des hommes sexuellement inactifs risqueraient de mal se comporter ou de devenir fous. C'est pour cette raison que la violence sexuelle entre hommes est acceptée dans les prisons de notre pays. C'est pour cette raison que le viol – qu'il s'agisse d'un viol à l'occasion d'un rendez-vous, d'un viol conjugal ou d'un viol commis par un inconnu – n'est toujours pas considéré comme un crime grave. C'est pour cette raison que le viol d'enfants, surtout lorsqu'il est commis par des hommes doux et gentils, est autorisé. Si cela n'était pas le cas, les célébrités accusées d'avoir abusé sexuellement d'enfants ne seraient plus des icônes culturelles. Cette idée qu'« il lui en faut » (*he's gotta have it*) explique en grande partie l'acceptation de la violence sexuelle masculine dans notre culture. C'est la raison pour laquelle beaucoup de gens continuent de croire qu'une personne qui a été violée l'a sans doute « bien cherché », en s'habillant ou en se comportant de manière « séduisante », alors même que de nombreux programmes télé ont porté à la connaissance de toutes la réalité des violences sexuelles.

Les enfants d'aujourd'hui en apprennent davantage sur la sexualité par les médias de masse que par toute autre source. Qu'ils regardent des feuilletons

télévisés, une chaîne porno ou des films classés X, les enfants de notre pays sont plus conscients du corps et de la sexualité que jamais auparavant. Pour autant, une grande partie de ce qu'ils apprennent sur la sexualité relève de scénarios patriarcaux périmés sur la nature sexuelle des hommes et des femmes, du masculin et du féminin. Ils apprennent que le monde des rapports sexuels comporte toujours une partie dominante et une partie soumise. Ils apprennent que les hommes doivent dominer les femmes, et que les hommes forts doivent dominer les hommes plus faibles. Ils apprennent qu'un homme privé d'accès au sexe, qu'il soit homo ou hétéro, finira par avoir des rapports sexuels avec n'importe qui. Un hétéro, s'il est privé assez longtemps, finira par avoir des rapports sexuels avec un autre homme ; un homme gay, s'il est privé de sexe, se livrera par dépit à des rapports sexuels avec des femmes. Aux enfants, les médias de masse ne cessent de répéter l'idée qu'en matière de sexe, « il lui en faut ». Si les adultes savent sans doute ce qu'il en est réellement, de par leur propre expérience, les enfants y croient vraiment. Ils pensent que les hommes risquent de devenir fous s'ils n'ont pas de rapports sexuels. C'est cette logique qui produit ce que les penseuses et penseurs féministes appellent « une culture du viol ».

Les hommes, qu'ils soient homos ou hétéros, apprennent très tôt dans leur vie que leur obéissance à la pensée et aux pratiques patriarcales est récompensée, notamment, par le droit de dominer les femmes sexuellement. S'il n'y a pas de femme dans les parages, ils ont alors le droit de placer un homme plus faible dans la position de la « femme ». Dans l'anthologie *Victims No Longer: Men Recovering from Incest and Other Sexual Child Abuse*, des

hommes qui ont été victimes de garçons plus forts, de frères et d'autres pairs masculins racontent que la logique de leurs agresseurs reposait sur l'idée patriarcale d'après laquelle les forts ont le droit de faire ce qu'ils veulent à ceux qu'ils jugent faibles. Cette même logique se retrouve généralement dans la manière dont les adultes qui commettent des abus sexuels pensent la sexualité. Ed écrit au sujet des abus sexuels que son frère aîné lui a fait subir : « J'ai appris ce qu'était le sexe à l'âge de neuf ans. À dix ans, je taillais des pipes. À l'âge où les autres enfants s'amusaient avec des pistolets, j'apprenais à "contenter" un homme. J'apprenais à être une "femme". Mon frère aimait jouer des scènes où il était l'"homme" et moi la "femme". » Ce frère aîné s'est marié en conservant l'idée qu'il avait le droit d'avoir des rapports sexuels avec qui il voulait, que la personne en question le désire ou non. Son besoin de dominer constituait le trait saillant de tous ses rapports sexuels.

Dans une culture de domination, les relations humaines sont quotidiennement la scène de luttes pour le pouvoir, et celles-ci prennent souvent leur pire forme dans les situations d'intimité. Un homme patriarcal qui n'oserait jamais répondre aux exigences de son patron en manifestant sa rage ou en adoptant un comportement maltraitant se permet de réagir avec fureur lorsque ses proches lui demandent de modifier son comportement. Des hommes qui ne mentent pas et ne trompent pas quotidiennement les autres sur leur lieu de travail le font dans leurs relations intimes. Ces mensonges sont généralement liés à un comportement sexuel inapproprié ou à un malaise lié au sexe. Dans son puissant essai intitulé « Who He Was », Eric Gutierrez raconte qu'il a dû mentir pour dissimuler le fait que son père était homosexuel : « À peu près au même moment où je

commençais à mentir à propos de mon père, j'ai commencé à mentir à propos de moi. Je n'imaginai pas mes mensonges sans discernement. [...] Plutôt que d'inventer des détails réconfortants qui feraient ressembler mon père gay et fringant aux pères qui jalonnaient notre rue, du genre qui travaillent dur et qui tondent leur gazon, j'embellissais plutôt ses défauts, ses faiblesses, ses colères, pour en faire de véritables perversités. [...] Je captivais mes camarades de classe en racontant comment mon père nous ligotait ou jetait des coupes en cristal sur ma mère terrorisée. [...] J'étais un menteur accompli, je construisais de fausses identités pour mon père et pour moi-même, en exagérant la vérité de laquelle je m'approchais. » Mentir sur sa sexualité est une condition acceptée de la masculinité patriarcale. Si tant d'hommes se comportent mal dans leurs rapports sexuels, c'est parce que c'est le seul domaine social où la promesse patriarcale de domination est susceptible d'être facilement remplie. Sans ces avantages, les hommes se seraient peut-être massivement rebellés contre le patriarcat depuis longtemps.

Les petits garçons apprennent très tôt que la sexualité est le domaine ultime où ils devront prouver leur masculinité patriarcale. Ils apprennent très tôt que le désir sexuel ne doit pas être exprimé librement et que les femmes tenteront de contrôler la sexualité masculine. Pour les garçons, ce problème du contrôle commence avec la façon dont leur mère se comporte à l'égard de leur pénis ; en général, elle ne l'aime pas et ne sait pas quoi en faire. En exprimant ce malaise à l'égard du pénis, la mère communique l'idée qu'il serait quelque chose de fondamentalement mauvais. Elle ne communique pas au petit garçon l'idée que son pénis est merveilleux, spécial, admirable. Cette même peur

du pénis du garçon se retrouve couramment chez les pères qui ne se préoccupent tout simplement pas d'éduquer les garçons à la connaissance de leur propre corps. Il est malheureux que, du fait de leur méconnaissance de la question de la maltraitance infantile, de nombreux parents craignent de célébrer le corps de leur enfant, en particulier celui du garçon, de peur que celui-ci ne réagisse à la proximité physique et ludique par une érection. Dans la culture patriarcale, tout le monde est encouragé à considérer le pénis, même celui d'un petit garçon, comme une arme potentielle. C'est la psychologie de la culture du viol. Les garçons apprennent qu'ils doivent s'identifier au pénis et au plaisir potentiel que leur procure l'érection, tout en apprenant à craindre le pénis comme s'il s'agissait d'une arme qui pourrait se retourner contre eux, les rendre impuissants et les détruire. Ainsi, le message latent que les garçons reçoivent à propos des rapports sexuels, c'est qu'ils risquent d'être détruits s'ils ne contrôlent pas la situation et n'exercent pas le pouvoir.

La socialisation sexuelle des adolescents est un moment de vulnérabilité dans la vie d'un garçon, où celui-ci est sommé d'identifier sa manière d'être et sa sexualité à la masculinité patriarcale; c'est le point de rencontre entre théorie et pratique. Au cours de ces années formatrices, alors que le désir sexuel du garçon est souvent intense, il apprend que la culture patriarcale attend de lui qu'il cultive secrètement ce désir et la volonté de le satisfaire, tout en s'engageant à réprimer explicitement sa sexualité. Ce dédoublement fait partie de l'initiation à la masculinité patriarcale; c'est un rite de passage. Le garçon apprend également que les femmes sont l'ennemi lorsqu'il s'agit de satisfaire son désir sexuel. Elles forment le groupe social qui lui impose la nécessité

de réprimer ses désirs sexuels, alors qu'il doit tout de même, pour prouver sa virilité, s'oser à contourner la répression et s'engager dans des rapports sexuels.

La répression sexuelle alimente la convoitise des garçons et des hommes. Faisant la lumière sur l'impact négatif de cette socialisation dans l'essai « Fuel for Fantasy: The Ideological Construction of Male Lust », Michael S. Kimmel démontre que la répression sexuelle crée un monde dans lequel les hommes doivent se livrer constamment au fantasme sexuel, érotisant le non-sexuel. À propos du lien entre la répression sexuelle et le sexisme, l'auteur explique :

Le plaisir sexuel est rarement le but d'un rapport sexuel; quelque chose de bien plus important que le simple plaisir est en jeu: notre sentiment de soi en tant qu'hommes. Le sentiment de pénurie sexuelle des hommes et leur besoin presque compulsif de sexe pour confirmer leur virilité s'alimentent mutuellement, créant un cycle vicieux de privation sexuelle et de désespoir. Les hommes sont donc furieux contre les femmes qui font ce que notre société leur apprend à faire: dire non.

La vie sexuelle des hommes se déroule donc sur ce fond de désespoir et de rage, qu'il s'agisse de rapports sexuels avec des femmes ou avec d'autres hommes.

Encouragés à se rapporter au sexe comme à une addiction d'après l'idée patriarcale qu'« il leur en faut », les hommes doivent ensuite s'adapter à un monde où ils ne peuvent que rarement obtenir satisfaction, ou du moins jamais autant qu'ils le souhaitent, si ce n'est en contraignant et en manipulant quelqu'un contre son gré, généralement une femme. Dans *The Heart of the Soul*, Gary Zukav et Linda Francis décrivent les caractéristiques des

personnes souffrant d'addiction au sexe : « Ces personnes ne parviennent pas à échapper à leurs obsessions sexuelles. Elles passent d'une rencontre à une autre. Chaque expérience sexuelle n'apporte qu'un soulagement temporaire à leur envie irrésistible (*craving*), qui revient rapidement. La multiplication des rapports sexuels n'est pas en mesure de les satisfaire. » Les auteur-es expliquent que « cette envie irrésistible de sexe ne concerne pas tant le sexe, mais quelque chose de plus profond ». Le fait que l'envie revienne toujours est l'indice que l'addiction au sexe ne se réduit pas au désir d'obtenir des rapports sexuels. Pour l'homme patriarcal, qu'il soit hétéro ou gay, l'addiction au sexe est fondamentalement liée au besoin d'affirmer et de réaffirmer constamment son individualité. S'il n'est en mesure de faire l'expérience de son individualité que par le sexe, alors cette activité est constamment mise au premier plan. Zukav et Francis expliquent : « Plus s'accroît la souffrance causée par la peur, l'indignité et le sentiment de ne pas être aimé, plus le besoin d'avoir un rapport sexuel devient obsessionnel. »

Le sexe devient alors, pour la plupart des hommes, un moyen de se soulager. Il ne s'agit pas d'établir un lien avec quelqu'un d'autre, mais plutôt de se libérer de sa propre douleur. L'addict au sexe est souvent un individu en grande souffrance. Les hommes patriarcaux n'ont aucun moyen pour exprimer leur souffrance, donc ils cherchent simplement à s'en libérer. Zukav et Francis soulignent que l'addict au sexe craint d'être inadapté et d'être rejeté par les autres : « Plus ces émotions sont intenses, alors qu'il ne veut pas les éprouver, plus son obsession pour le sexe se renforce. » L'obsession des hommes pour le sexe a tendance à être considérée comme normale. Ainsi, notre culture dans son ensemble

converge pour exiger des hommes qu'ils écartent et renient leurs sentiments, en déplaçant leur intérêt sur le sexe. Steve Bearman souligne ce point dans son essai intitulé « Why Men Are So Obsessed with Sex », où il explique que « même lorsque l'on ne se livre pas de manière compulsive à des rapports sexuels anonymes, à la pornographie, à la masturbation ou à des tentatives fétichistes pour retrouver ce qui a été oublié, le sexe prend néanmoins un caractère addictif. » La sexualité masculine, qu'elle soit hétéro ou gay, revêt ce caractère addictif.

Puisqu'il n'est ni possible biologiquement ni pratiquement, du fait du peu d'heures dédiées aux loisirs dans une journée, que les hommes se trouvent constamment dans des interactions sexuelles, la pornographie patriarcale, disponible sous des myriades de formes, devient le domaine de la sublimation, le lieu où l'addict au sexe est en mesure d'obtenir une dose rapide. Les hommes patriarcaux ont accès à la pornographie n'importe où, toute la journée. Ils peuvent regarder des films, feuilleter des magazines, fixer les vraies femmes avec un regard pornographique, les déshabiller, les baiser, les dominer. Kimmel affirme que la consommation de pornographie par les hommes est alimentée par leur rage de ne pouvoir satisfaire la convoitise sexuelle qu'on leur a appris à ressentir en permanence :

La pornographie est en mesure de sexualiser cette rage, de faire ressembler le rapport sexuel à une vengeance. [...] Partout, dans notre société, les hommes sont au pouvoir, et ils contrôlent presque toutes les institutions économiques, politiques et sociales. Pourtant, en tant qu'individus, les hommes ne se sentent pas puissants, loin de là. La plupart d'entre eux se sentent impuissants et sont souvent en colère contre

les femmes, parce qu'ils considèrent qu'elles exercent un pouvoir sexuel sur eux : le pouvoir de les exciter, et celui de leur accorder ou bien de leur refuser des rapports sexuels. Ce qui alimente à la fois leurs fantasmes sexuels et leur désir de vengeance.

Beaucoup d'hommes sont en colère contre les femmes, mais plus profondément, les femmes sont la cible d'une rage masculine mal placée, causée par l'échec du patriarcat à tenir sa promesse d'épanouissement, en particulier celle d'un épanouissement sexuel sans fin.

Les hommes sont peut-être trop terrifiés pour affronter la réalité de leur vie et dire la vérité : en obtenant le droit de se livrer à des rituels de domination et de subordination, on n'accède pas aux monts et merveilles que promettait le patriarcat. Si, comme le dit Terrence Real, le patriarcat était une maladie, il s'agirait d'un « trouble du désir » ; pour guérir cette maladie, il nous faudrait toutes et tous reconsidérer la manière dont nous voyons les hommes et le désir masculin. Plutôt que de considérer la violence des hommes comme une expression de leur pouvoir, on devrait l'appeler par son vrai nom : pathologie. La violence patriarcale est une maladie mentale. Le fait que cette maladie sème avant tout le trouble dans la vie sexuelle des hommes est problématique, car cette activité est difficile à documenter, dans la mesure où l'on n'en est pas témoin comme on peut être témoin de ce que les hommes font au travail ou dans la vie civique. En faisant sombrer dans la violence la sexualité intrinsèquement positive des hommes, le patriarcat perpétue un crime contre le corps masculin, un crime que les hommes n'ont pas encore eu la force de dénoncer massivement. Les hommes savent

ce qui se passe. On leur a simplement appris à ne pas dire la vérité du corps, la vérité de leur sexualité.

L'essai puissant et courageux de Robert Jensen intitulé « Patriarchal Sex » fait passer le même message. Donnant la définition du sexe patriarcal, il écrit : « Le sexe, c'est la baise. Dans le patriarcat, il est impératif de baiser – qu'il s'agisse d'un viol ou de sexe "normal", avec des inconnues, des petites amies, des épouses, des ex ou des enfants. Ce qui compte dans le sexe patriarcal, c'est ce besoin masculin de baiser. Dès que ce besoin se présente, le rapport sexuel doit avoir lieu. » Jensen fournit cette explication audacieuse :

Il est fort instructif de s'attarder sur le sens du principal mot familier que les hommes emploient pour parler des rapports sexuels : « baiser » (*fuck*). Baiser une femme, c'est avoir des rapports sexuels avec elle. Baiser quelqu'un dans un autre contexte [...] c'est lui faire du mal ou le tromper. Lorsque le mot est lancé comme une simple insulte (« va te faire foutre », *fuck you*), c'est dans le but de dénigrer, et il sert souvent de prélude à la violence ou de menace de violence. Le sexe dans le patriarcat, c'est la baise. Quel meilleur témoignage du pouvoir du patriarcat que le fait que nous vivons dans un monde où les gens continuent d'utiliser le même mot pour sexe et violence, tout en résistant à l'idée que la violence sexuelle est quotidienne, et prétendent s'indigner lorsqu'un rapport sexuel devient ouvertement violent.

On pourrait ajouter qu'il existe un témoignage suprême du pouvoir du patriarcat, celui d'être capable de convaincre hommes et femmes que la violence sexuelle permet d'obtenir satisfaction.

Une grande partie de la musique populaire, du rock au rap, diffuse ce message. Par exemple, les paroles suivantes d'Iggy Pop : « J'ai ma bite dans la poche et elle pointe sous mon pantalon. J'ai juste envie de baiser, n'y cherchez pas de romance », ou les paroles du groupe de rap Mystikal : « Et à la fin quand j'ai terminé, je m'allume un blunt et je vais défoncer la chatte d'une salope ». Bien sûr, dans la vraie vie, la sexualité patriarcale ne donne pas satisfaction aux hommes. Elle ne fait qu'alimenter leur besoin compulsif de sexe, de violence, dans l'espoir d'y trouver satisfaction. Si la pornographie patriarcale, qui n'est plus isolée, s'est répandue au point d'être omniprésente dans les médias populaires, c'est parce que les hommes endoctrinés par la mentalité patriarcale ne trouvent pas le courage de dire la vérité. Ils ne sont pas capables de trouver le courage de dire : « Je n'arrive pas à obtenir satisfaction ». La pornographie patriarcale est devenue un élément incontournable de la vie quotidienne parce que l'existence d'une culture de faux-semblants où le désir sexuel masculin peut être satisfait sans fin retient les hommes de dénoncer le mensonge patriarcal et de chercher à vivre une vie sexuelle saine.

Historiquement, les sous-cultures gays ont parlé avec plus d'honnêteté et d'audace du caractère compulsif du désir sexuel masculin. Et contrairement à ce qu'on s'imagine d'ordinaire, loin d'être antipatriarcal, les rapports homosexuels prédateurs sont l'incarnation ultime de l'idéal patriarcal. Jensen observe que « le fait d'être gay ou hétéro importe peu. La question de la résistance au sexe patriarcal reste primordiale dans les deux cas, car les hommes gays baisent eux aussi, à peu près de la même manière que les hétéros. Nous avons tous reçu à peu près la même formation. [...] On dit volontiers des hommes gays qu'ils baisent ;

certains d'entre eux pourraient même dire que si on ne baise pas, on n'est pas gay. » Le plus souvent, les hommes gays, à moins qu'ils n'en aient consciemment décidé autrement, se montrent aussi patriarcaux dans leur conception de la masculinité et de la sexualité que leurs homologues hétérosexuels. Leur attrait pour le patriarcat relève d'un profond trouble du désir, car ils sont épris de l'idéologie même qui favorise et promeut l'homophobie. Maintenant que les hommes hétéros patriarcaux ont été contraints par les médias de masse à se rendre à l'évidence que les homosexuels ne sont pas des « nanas avec des bites » (*chicks with dicks*), qu'ils sont capables d'incarner la masculinité patriarcale, la domination sexuelle des hétéros sur les femmes biologiques s'est intensifiée, car il s'agit là du seul vrai facteur qui distingue les hétéros des homos. Parallèlement, l'homophobie s'amplifie chez les hommes hétérosexuels parce que son expression publique permet d'identifier, parmi des hommes machos apparemment similaires, qui est gay et qui est hétéro.

La pornographie patriarcale est un espace masculin où se croisent les gays et les hétéros. Les hommes gays recherchent certes des images d'hommes, mais d'hommes qui adoptent les mêmes positions que les corps masculins et féminins dans la pornographie hétéro. Qu'elle s'adresse aux hommes gays ou hétéros, la pornographie patriarcale reste toujours fondamentalement une reconstitution de la culture de la domination dans le domaine de la sexualité.

Le « besoin » masculin de pornographie patriarcale, qui érotise la domination, est tout sauf une démonstration du pouvoir masculin. Même si la haine des femmes peut conduire à des actes de domination qui font mal, blessent et détruisent, ces actes ne témoignent d'aucun pouvoir constructif.

Il est tragique que tant d'hommes s'identifient à la sexualité patriarcale, car ils n'y trouveront jamais le courage d'inventer une sexualité libératrice et épanouie. Dans la société patriarcale, les hommes qui ont conscience de ce fait finissent par craindre le sexe comme il arrive souvent aux femmes de craindre le sexe. Comme en témoigne Jensen :

J'ai peur du sexe tel qu'il est défini par la culture dominante, tel qu'il est pratiqué tout autour de moi, tel qu'il est représenté sur les pages des magazines, les panneaux d'affichage et les écrans de cinéma. J'ai peur du sexe parce que j'ai peur de la domination, de la cruauté, de la violence et de la mort. J'ai peur du sexe parce que le sexe m'a fait du mal, a fait du mal à beaucoup de gens que je connais, et parce qu'à cause du sexe j'ai fait du mal à d'autres personnes par le passé. Je sais qu'il existe des gens que le sexe a blessés d'une manière qui dépasse les mots, qui ont connu une douleur si profonde qu'il m'est impossible de la comprendre vraiment. Et je sais que des gens sont morts à cause du sexe. Oui, j'ai peur du sexe. Comment pourrait-il en être autrement ?

Malgré le témoignage courageux de Jensen et d'autres, malgré l'existence d'une critique radicale du sexe patriarcal, la plupart des hommes ne sont pas sortis du déni et ne disent pas la vérité sur le sexe. Ils étouffent la douleur, le désespoir, la confusion : ils suivent les règles patriarcales.

Plutôt que de saisir l'occasion de changer les choses, les hommes et les femmes patriarcaux ont exploité la logique de l'égalité des genres dans le domaine sexuel pour encourager les femmes à se faire les avocates du sexe patriarcal tout en prétendant,

comme leurs homologues masculins, qu'il s'agissait de liberté sexuelle. Les clips musicaux et les séries télé comme *Sex and the City* (écrits et produits par des hommes et des femmes patriarcaux) apprennent aux femmes, en particulier aux jeunes femmes, que la compagne féminine désirable est celle qui est prête à jouer un rôle soit dominateur soit subordonné, et à adopter une attitude tout aussi nonchalante à propos du sexe que n'importe quel homme patriarcal. En socialisant les femmes de manière à ce qu'elles se conforment davantage aux normes sexuelles des hommes patriarcaux, le patriarcat espère répondre à la rage de ces derniers. Puisque cette rage recouvre une souffrance qui pourrait être le catalyseur d'un éveil critique, elle doit être apaisée. La normalisation de la violence sexuelle pornographique dans les médias de masse comme dans les pratiques sexuelles courantes ne s'explique pas seulement par la réaction antiféministe; le désir d'empêcher les hommes de sentir et de nommer leur souffrance alimente le besoin d'un endoctrinement constant.

Le désespoir masculin, qui au départ s'exprime souvent sous forme de colère, est une menace bien plus grande pour l'ordre sexuel patriarcal que le mouvement féministe. Alors que les hommes continuent massivement de recourir au sexe patriarcal et à la pornographie pour s'anesthésier, nombreux sont ceux qui en ont marre et qui essaient de trouver un moyen de reprendre le contrôle. Il leur faudra pour ce faire découvrir une nouvelle forme de sexualité. L'assaut mené sur le corps des hommes par les maladies modernes, la baisse de la libido et l'impuissance pure et simple a conduit ces derniers à remettre en question la sexualité patriarcale, mais aussi à découvrir de nouvelles pratiques sexuelles qui pourraient les satisfaire.

En ce qui concerne leur sexualité, les hommes non éclairés souffrent de leur propre version du « problème qui n'a pas de nom », mais ils pourraient soulager cette souffrance en sortant du déni et en rejetant le scénario patriarcal de la domination et de la soumission. Dans son essai « Why Men Are So Obsessed with Sex », Bearman rappelle avec beaucoup d'intelligence aux hommes qu'ils ont le choix :

De manière directe ou indirecte, la sexualité nous est donnée comme le seul véhicule par lequel il serait encore possible d'exprimer et d'expérimenter certains aspects essentiels de notre humanité, qui ont été éloignés de nous par un conditionnement lent et systématique. Le sexe nous est présenté, depuis longtemps, comme le seul chemin vers une réelle intimité, une proximité absolue, comme le seul domaine où il est possible d'aimer ouvertement, d'être doux et vulnérable en toute sécurité, et de ne plus se sentir si profondément seul. Le sexe semble être le dernier refuge de la sensualité, où nos corps peuvent se laisser aller à la tendresse et aux passions débordantes. C'est pour cela que les hommes sont à ce point obsédés par le sexe. [...] Mais il est impossible de combler complètement ces besoins par le sexe. Ces derniers ne peuvent être satisfaits qu'à condition de guérir les effets du conditionnement masculin et d'imprégner tous les domaines de notre vie du souci de se lier et d'être vivants.

Comme pour toute addiction, il est difficile aux hommes de se défaire de leur sexualité compulsive. En effet, celle-ci prend la place du remède qui serait nécessaire aux hommes pour aimer leur corps et laisser cet amour les conduire à faire plus

intensément communauté avec d'autres corps humains, les corps des femmes et des enfants.

Bearman rappelle aux hommes que « peu importe le nombre de rapports sexuels, ceux-ci ne suffiront pas à combler votre énorme besoin d'aimer, d'être intime, d'exprimer votre passion, d'éprouver le plaisir des sens, et de sentir des forces vitales parcourir vos muscles et votre peau. » Si les hommes parvenaient massivement à retrouver cette passion fondamentale pour leur propre corps, il se pourrait qu'un tel bouleversement par rapport au sexe patriarcal nous conduise à une véritable révolution sexuelle. Pour qu'ils puissent restaurer la puissance et la passion d'une sexualité masculine pure de toute agression patriarcale, les hommes de tout âge doivent être autorisés à parler ouvertement de leurs désirs sexuels. Leur vie sexuelle doit pouvoir se dérouler dans un espace où la pensée patriarcale ne fait plus de la violation le seul moyen d'atteindre le plaisir sexuel. C'est une tâche difficile. Mais tant que les hommes n'auront pas appris comment faire, ils resteront insatisfaits.

6.
LE TRAVAIL :
QUEL RAPPORT AVEC L'AMOUR ?

Avant le mouvement féministe, les garçons étaient plus susceptibles d'apprendre, à la maison comme à l'école, qu'ils s'épanouiraient grâce au travail. Aujourd'hui, les garçons reçoivent un message légèrement différent. On leur dit qu'ils s'épanouiront grâce à l'argent et que le travail est un moyen d'acquérir de l'argent, mais pas le seul. Gagner à la loterie, trouver une partenaire fortunée ou commettre un crime sans se faire prendre: voilà des manières de s'épanouir qui sont aussi acceptables que le travail. Ce changement d'attitude envers le travail dans la société patriarcale s'explique par la manière dont le capitalisme a transformé la nature du travail. Peu d'hommes, aujourd'hui ou à l'avenir, peuvent espérer une vie entière de plein-emploi. De nos jours, les travailleurs de toutes les classes connaissent des périodes de chômage. Afin de conserver leur confiance, la culture patriarcale a dû offrir aux hommes d'autres critères que le travail pour juger de leur valeur.

Pour beaucoup d'hommes, le travail ne remplit plus son rôle de fondation principale de l'estime de soi patriarcale depuis un certain temps. Pour éviter que les hommes ne se débarrassent de ce scénario patriarcal tout à fait dépassé et qu'ils cherchent à

transformer la nature du travail dans notre culture, le patriarcat leur offre des addictions qui rendent l'insatisfaction quant au travail plus supportable. L'obsession patriarcale pour le sexe et la pornographie qu'elle produit servent à apaiser les hommes de manière subliminale, afin qu'ils puissent effectuer des tâches fastidieuses, ennuyeuses et souvent déshumanisantes, des tâches où leur santé et leur bien-être sont mis en danger. La plupart des travailleurs masculins de notre Amérique, comme leurs homologues féminins, sont exploités au travail ; le travail qu'ils accomplissent et la façon dont ils sont traités par leurs supérieurs sapent le plus souvent leur estime de soi.

À ce sujet, une idée patriarcale antiféministe a gagné du terrain ces dernières années : l'idée qu'autrefois les hommes auraient été satisfaits d'une situation où leur rôle était d'accomplir un travail insignifiant pour subvenir aux besoins de leur famille, et que c'est le combat des féministes pour l'égalité des genres sur le marché du travail qui est à l'origine de l'insatisfaction des hommes aujourd'hui. Cette hypothèse repose sur l'idée que l'arrivée des femmes sur le marché du travail, qui ne comptent plus sur les hommes pour subvenir aux besoins de la famille, a miné le bien-être des hommes dans la culture patriarcale. Pourtant, de nombreuses études sociologiques sur les hommes au travail réalisées avant le mouvement féministe indiquent que ceux-ci se disaient déjà profondément insatisfaits et déprimés par la nature et le sens du travail dans leur vie. Cette insatisfaction ne reçoit pas la même attention que le malheur imputé au mouvement féministe dans le monde du travail.

D'après l'énorme enquête journalistique de Susan Faludi intitulée *Stiffed: The Betrayal of the American Man*, certains hommes, en particulier les

plus âgés, estiment que les changements qui se sont produits quant à la valorisation et à la nature du travail, ainsi que la concurrence avec les femmes pour l'emploi, leur ont retiré la fierté d'être ceux qui subviennent aux besoins des autres, provoquant ce que l'auteure appelle une « crise de la masculinité ».

La couche externe de la crise de la masculinité, c'est-à-dire la perte de l'autorité économique, s'est faite plus évidente dans les vents de la récession du début des années 1990, alors que le chômage masculin prenait une tournure dévastatrice. Le rôle des hommes au sein de leur famille a été nettement sapé par les forces économiques qui les ont renvoyés en nombre sur un marché du travail périlleux en cette période de « restructurations » et de réductions d'effectif dans les entreprises. Même si beaucoup d'hommes n'ont jamais été licenciés, ils n'étaient pas épargnés par la crainte d'être les prochains, ce qui rendait leur position de chef de famille dangereusement instable.

Dans notre culture, les hommes sont nombreux à penser que leur capacité à subvenir à leurs besoins et à ceux de leur famille est une mesure de leur virilité, pour autant, il leur arrive souvent de ne pas utiliser ces ressources pour subvenir aux besoins des autres.

Certaines théoriciennes féministes, parmi lesquelles je me range, ont remis en cause depuis longtemps déjà l'idée patriarcale selon laquelle les hommes prennent volontiers soin des autres, en attirant l'attention sur le comportement des hommes qui gagnent de l'argent et qui refusent pourtant de payer une pension alimentaire et d'aider financièrement leurs enfants, ou des chefs de famille qui gaspillent leur salaire pour des plaisirs individuels. L'ouvrage de Barbara Ehrenreich, *The Hearts of Men*, fut l'un des premiers à montrer que beaucoup d'hommes

ne subvenaient pas volontiers aux besoins des autres, que l'idée même du « playboy » est née du désir d'échapper à ce rôle en ayant d'autres moyens de prouver sa virilité. Les chefs de famille qui consacrent une maigre portion de leur salaire à leur famille peuvent encore avoir l'illusion qu'ils sont seuls à pourvoir aux besoins des leurs. Mais de nos jours, le revenu des femmes sert souvent d'argent de secours et il permet à de nombreux hommes patriarcaux de dilapider leur salaire dans la drogue, l'alcool, le jeu ou les aventures sexuelles, tout en prétendant être celui qui subvient aux besoins des autres.

Le travailleur d'aujourd'hui se bat pour subvenir à ses propres besoins économiques. Et s'il subvient non seulement à ses besoins mais à ceux de sa famille, son combat est d'autant plus dur et la peur de l'échec d'autant plus forte. Dans notre société, les hommes qui gagnent beaucoup d'argent mais qui ne sont pas assez riches pour être indépendants font généralement de longues journées de travail, et passent la majeure partie de leur temps loin de leurs proches. C'est un point qu'ils ont en commun avec les hommes qui ne gagnent pas beaucoup d'argent mais qui travaillent aussi beaucoup. Pour la plupart des hommes, le travail fait obstacle à l'amour, car leurs longues journées aspirent souvent toute leur énergie ; ils n'ont que peu ou pas de temps pour le travail affectif, pour le travail de l'amour. Ce conflit entre le temps attribué au travail et le temps attribué à l'amour et aux êtres chers est un problème rarement abordé dans notre pays. La culture patriarcale part tout simplement du principe que les hommes doivent être prêts à sacrifier les liens affectifs qui leur importent pour accomplir leur travail. Personne n'a encore vraiment enquêté sur la manière dont les hommes vivent le fait de ne pas avoir assez de temps

pour leurs enfants, leurs partenaires, les êtres qui leur sont chers, et pour leur épanouissement personnel. Les travailleurs dont Susan Faludi parle dans *Stiffed* ne s'inquiètent pas de ne pas avoir suffisamment de temps pour l'autoréflexion et le contact affectif avec soi-même et les autres.

Très peu de travaux de recherche s'intéressent à la manière dont la déprime des hommes en rapport avec la nature du travail rend ces derniers violents dans la vie domestique. Le patriarcat contemporain a offert aux travailleurs masculins déçus un compromis : la perte de certains avantages liés à la condition masculine dans une période de dépression économique est compensée dans le domaine de la sexualité par la domination des femmes. Lorsque leur vie sexuelle s'avère insatisfaisante, les hommes enragent. En réalité, les femmes ne supportent plus la domination masculine dans le domaine du sexe en particulier, et plutôt que de contribuer à un plus grand « bonheur domestique », le fait que les hommes se tournent vers le sexe pour obtenir une satisfaction qu'ils ne reçoivent pas au travail intensifie les conflits. L'arrivée massive des femmes sur le marché du travail n'a pas affaibli les travailleurs masculins sur le plan économique, car ceux-ci se taillent toujours la part du lion en termes d'emploi et de salaire. Ce que ce changement a produit, c'est que les femmes qui travaillent se sentent plus aptes à résister à la domination que les femmes qui restent à la maison et dépendent du salaire d'un homme pour survivre.

Les femmes issues de la classe ouvrière et des classes moyennes avec lesquelles j'ai discuté m'ont confié à quel point le fait de travailler hors de la maison après s'être limitées à la vie domestique pendant des années avait gonflé leur estime de soi

et offre une perspective différente sur leur couple. Ces femmes commencent souvent à exiger davantage d'engagement affectif de la part de leur conjoint ou de leur amant. Face à ces exigences, les hommes qui travaillent souhaitent souvent que leur petite femme reste à la maison afin qu'il puisse exercer sur elle un pouvoir absolu, quel que soit le montant de son salaire. En général, lorsque le salaire d'une femme est supérieur à celui de son partenaire masculin, celui-ci agit de manière à rétablir son sentiment de domination. Il arrive qu'il confisque tout simplement son salaire pour l'utiliser comme bon lui semble, la rendant ainsi dépendante. Il arrive aussi qu'il augmente ses exigences en matière de faveurs sexuelles et, si cela ne fonctionne pas, il peut tout aussi bien refuser d'avoir des rapports sexuels, faisant ainsi en sorte qu'une femme qui travaille et qui désire avoir des rapports sexuels se sente minée dans son pouvoir.

La plupart des femmes qui font de longues journées de travail rentrent à la maison et font un deuxième service pour s'occuper des tâches ménagères. Elles ont l'impression, comme leurs homologues masculins, de ne disposer d'aucun temps libre pour faire le travail affectif, confier leurs sentiments et prendre soin des autres. Comme leurs homologues masculins, il leur arrive de vouloir juste se reposer. Les femmes qui travaillent sont beaucoup plus susceptibles de se montrer irritables ; elles sont moins disposées à répondre gracieusement aux besoins d'autrui que les rares femmes qui restent à la maison toute la journée, que cela soit pour s'occuper des enfants ou non. Les ménages domestiques souffrent assurément du décret sexiste d'après lequel tout le soin affectif et l'amour seraient censés venir des femmes, alors que celles-ci, lorsqu'elles travaillent, rentrent souvent à la maison trop fatiguées pour

fournir ces prestations affectives, comme leurs homologues masculins. Les hommes et les femmes sexistes pensent que la solution à ce dilemme n'est pas d'encourager les hommes à prendre part au travail affectif, mais plutôt de revenir à des rôles de genre plus sexistes. Ils et elles souhaitent que les femmes, surtout celles qui ont de jeunes enfants, restent davantage à la maison.

Bien entendu, ils ne critiquent pas l'économie qui oblige tous les adultes à travailler hors de chez eux ; au lieu de cela, ils prétendent que le féminisme maintient les femmes sur le marché du travail. La plupart des femmes travaillent parce qu'elles veulent quitter leur maison et parce que leur famille a besoin de ce revenu pour survivre, non parce qu'elles sont des féministes qui voient dans le travail un signe de libération. Lorsque certains hommes restent à la maison pour s'occuper de l'entretien du foyer et de l'éducation des enfants, cet arrangement est encore qualifié de « contre nature » par la plupart des observateurs. Les hommes au foyer ne sont pas considérés comme des personnes qui accomplissent leur devoir dans le cadre d'un couple, mais comme des personnes particulièrement chevaleresques, qui sacrifient le pouvoir et les privilèges qui leur reviendraient hors du foyer en tant que travailleurs masculins privilégiés, afin de prendre en charge au foyer le travail des femmes.

C'est en assumant le rôle de parent aimant et impliqué que certains hommes ont osé remettre en question les hypothèses sexistes et prendre en charge un travail domestique qui leur permet aussi d'acquérir des compétences relationnelles. Ils démontrent ainsi la justesse de la théorie féministe d'après laquelle si les hommes participaient de manière égale à l'éducation des enfants, ils apprendraient,

comme leurs homologues féminines, à se préoccuper des besoins des autres, y compris de leurs besoins affectifs. Même si les hommes sont plus nombreux que jamais dans l'histoire de notre pays à jouer activement leur rôle de parent, la grande majorité d'entre eux refusent toujours de jouer un rôle égal à celui des femmes dans le développement affectif de leurs enfants. Ils utilisent souvent le travail comme prétexte pour justifier leur éloignement affectif. Qu'elles se considèrent comme pro- ou anti-féministes, la plupart des femmes souhaitent que les hommes participent davantage au travail affectif au sein du couple. Et la plupart des hommes, même ceux qui soutiennent de tout cœur l'égalité des genres dans le monde du travail, continuent de croire que le travail affectif est un travail de femme. La plupart des hommes continuent de soutenir le décret sexiste d'après lequel les émotions n'auraient pas leur place dans le monde du travail, et le travail affectif à la maison serait l'apanage des femmes.

Beaucoup d'hommes font du travail un moment où ils peuvent s'échapper d'eux-mêmes, de leur conscience affective, où ils peuvent se perdre et anesthésier leur sensibilité. Si le chômage représente une telle menace sur le plan affectif, c'est parce qu'il y aurait alors du temps à remplir, et la plupart des hommes dans la culture patriarcale ne sauraient pas quoi faire de ce temps supplémentaire. Victor Seidler avoue sa peur des temps morts dans *Rediscovering Masculinity*: « J'ai appris à quel point il est difficile de s'accorder du temps, même une heure par jour. J'ai toujours des choses à faire. Un sentiment de panique et d'anxiété m'envahit à la seule idée de passer plus de temps avec moi-même. » Selon lui, la plupart des hommes ont une perception si limitée d'eux-mêmes qu'ils ne sont même pas certains de

posséder « un moi avec lequel nous pourrions vouloir renouer ». D'après Seidler, « la seule chose que nous apprenons du "moi", c'est qu'il est une chose que nous devons soumettre à un contrôle serré, car il risquerait sinon de bouleverser nos plans. [...] Nous ne nous laissons jamais vraiment la chance de mieux nous connaître ou de développer un meilleur contact avec nous-mêmes, dans la mesure où [...] tout cela menacerait le "contrôle" qui définit notre masculinité telle qu'on nous l'a enseignée. Nous nous sentons piégés, et nous ignorons que nous sommes constamment en train de refermer ce piège sur nous-mêmes. » Du fait de la concurrence entre hommes sur leur lieu de travail, il leur est souvent difficile d'exprimer leurs sentiments ou de prendre du temps pour eux. L'homme qui recherche la solitude sur son lieu de travail, surtout dans les périodes creuses, paraît suspect. Pourtant, les hommes ont rarement des conversations sérieuses lorsqu'ils se réunissent au travail. Ils se moquent, ils font de l'esbroufe, ils blaguent, mais ils ne partagent pas leurs sentiments. Ils se rapportent les uns aux autres de manière scénarisée et limitée, en veillant à rester dans les limites affectives fixées aux hommes par la pensée patriarcale. Les règles de la masculinité patriarcale leur rappellent qu'il est de leur devoir d'hommes de refuser de nouer des liens.

Même si certains travailleurs masculins comme Kenneth Blanchard, auteur du *Manager Minute* et co-auteur d'*Éthique et management*, expliquent avec sagacité que les hommes devraient cultiver leurs compétences relationnelles pour améliorer leur travail et leurs relations au travail, la plupart des environnements professionnels restent des lieux où l'implication affective entre travailleurs, en particulier entre un patron et son subordonné, est considérée comme

nuisible aux affaires. Si davantage d'hommes retrouvaient prise sur leurs compétences relationnelles et leur vie affective, ils pourraient effectuer un travail qui, parfois peut-être, améliorerait leur bien-être.

Certaines femmes qui écrivent sur les hommes et qui bénéficient d'un privilège de classe, comme Susan Faludi ou Susan Bordo, s'étonnent que la plupart des hommes se sentent impuissants ; au contraire, les femmes qui ont été élevées dans des foyers pauvres et ouvriers ont toujours eu une conscience aiguë de la souffrance affective des hommes qui leur sont proches et de leur insatisfaction au travail. Si Susan Faludi avait lu les travaux féministes écrits par des femmes de couleur sur les hommes des classes pauvres et ouvrières, que nous connaissons intimement, elle n'aurait pas été « surprise » de découvrir que tant d'hommes sont tourmentés et insatisfaits. Les femmes bénéficiant d'un privilège de classe ont été le seul groupe social à perpétuer l'idée que les hommes seraient tout-puissants, car souvent les hommes de leur famille étaient *effectivement* puissants. Lorsque Faludi critique l'idée féministe populaire selon laquelle les hommes seraient tout-puissants, elle compte sur l'ignorance de ses lectrices et lecteurs en matière d'écrits féministes pour perpétuer l'idée que les féministes n'auraient pas compris la souffrance des hommes. Son argumentaire se nourrit de ce portrait inexact.

Certaines féministes visionnaires ont fait remarquer depuis longtemps dans leurs écrits que les hommes de la classe ouvrière, loin de se sentir puissants, étaient terriblement blessés par le patriarcat, bien avant que Faludi ne conçoive *Stiffed*, et il est difficile d'imaginer qu'elle n'avait pas eu vent de ces écrits. Il est également malhonnête de sa part de faire comme si le mouvement de libération lancé

par les femmes pour faire face au « problème sans nom » s'adressait à toutes les femmes par-delà les frontières des classes sociales. Le mouvement féministe a très peu profité au grand nombre des femmes de la classe ouvrière qui étaient sur le marché du travail avant le mouvement et qui s'y trouvent toujours, tout aussi insatisfaites et mécontentes de leur sort que les hommes qu'elles fréquentent. Les femmes pauvres et issues de la classe ouvrière ont toujours su que l'expérience quotidienne du travail place les hommes dans un environnement où ils se sentent impuissants, de sorte qu'ils sont incapables d'exprimer cette situation en termes patriarcaux ; pour reprendre les termes de Faludi, ils se sentent « moins qu'hommes ».

Tout comme les avancées féministes dans ce pays ont d'abord profité aux femmes bénéficiant d'un privilège de classe, ce sont les « travailleurs » bénéficiant de ce même privilège qui ont obtenu la permission, dans les limites de la culture patriarcale, de reconfigurer le sens du travail dans leur vie. À la fin des années 1980 et au début des années 1990, un certain nombre de films populaires ont montré des hommes puissants qui, à la suite d'une maladie ou d'une crise, se mettent à faire le bilan de leur vie et choisissent de transformer profondément la nature de leur travail. Dans le film récent *La Maison sur l'océan*, un architecte blanc dont le travail est dévalorisé démissionne, apprend qu'il a un cancer et qu'il ne lui reste que peu de temps à vivre, puis s'engage finalement dans une démarche visant à remettre en cause le patriarcat, bien que ce terme ne soit évidemment pas utilisé. Après avoir fait le bilan de sa vie, il choisit d'utiliser les mois qui lui restent pour établir des liens affectifs avec sa famille, en particulier son fils adolescent, et avec

ses amis. Il dédie son temps à apprendre comment donner et recevoir de l'amour. Inspiré par l'exemple du mourant, le mari de son ex-femme, un riche homme d'affaires, se met à réfléchir sur sa vie et décide d'accorder moins de temps au travail et plus de temps aux liens affectifs. Ce film, comme ses prédécesseurs, montre clairement que les travailleurs doivent prendre le temps d'entrer en contact avec leur moi affectif s'ils veulent devenir des hommes capables d'éprouver des sentiments.

Dans le film à grand succès *American Beauty*, qui a reçu l'Oscar du meilleur film, le personnage principal, Lester Burnham, est déprimé par sa vie, son travail, son mariage et sa famille ; il a perdu sa capacité à éprouver des sentiments. Il cesse de prendre son travail au sérieux et finit par retrouver le contact avec ses sentiments, mais il ne parvient pas à sauver sa vie. Il meurt comme le protagoniste de *La Maison sur l'océan*. Ce genre de films séduisent le public en montrant des images d'hommes en voie d'amélioration, mais finissent toujours par nous trahir et par trahir leurs personnages en ne les laissant pas vivre. Le message de ces films fait écho à l'idée patriarcale d'après laquelle tout homme qui cesse de travailler perd sa raison de vivre. Dans *Rediscovering Masculinity*, Victor Seidler affirme que si les hommes cherchent à se définir par leur travail, c'est parce que « c'est la seule identité qui nous revient traditionnellement [...] lorsqu'on continue de croire qu'on peut prouver sa masculinité en montrant qu'on n'a pas besoin des autres ». Dans *American Beauty*, Lester souffre tout seul. Son enquête critique sur ses propres sentiments se déroule dans sa tête. Et cet état de vulnérabilité et d'isolement ne lui permet pas de survivre. En dernière analyse, le message que ces films envoient

au public masculin, c'est que le fait d'apprendre à aimer n'aide pas réellement les hommes à s'émanciper. *American Beauty* dit finalement au public qu'il n'y a pas d'espoir pour les hommes déprimés qui sont prêts à conduire une réflexion critique sur leur vie. Même lorsque les hommes sont prêts à changer, nous suggère-t-il, il n'y a pas de place pour eux dans la culture patriarcale. Les premières phrases du film en disent long : « Je m'appelle Lester Burnham. J'ai quarante-deux ans. Dans moins d'un an, je serai mort. Bien sûr, je ne le sais pas encore. Et de toute façon, je suis déjà mort. » La culture populaire montre rarement, si ce n'est jamais, des images d'hommes affectivement éteints qui parviennent à obtenir leur rédemption. Contrairement à *La Belle au bois dormant*, ils ne peuvent pas être ramenés à la vie. En réalité, certains hommes sont quotidiennement engagés dans un travail de guérison affective, mais ce travail n'est pas facile parce qu'il n'existe pas de système pour les soutenir au sein de la culture patriarcale, surtout s'ils sont pauvres et issus de la classe ouvrière. Et ce n'est pas un hasard si *La Maison sur l'océan*, qui montre un homme trouvant sa voie dans le refus du patriarcat, n'a pas connu le même succès qu'*American Beauty*.

Les hommes pauvres et issus de la classe ouvrière qui souffrent de dépression à cause de leur travail, qui sont désespérés par la qualité de leur vie intime, qui se sentent aliénés ou perdus se tourment souvent vers la dépendance à une substance pour soulager leur peine. Lorsqu'ils cherchent à guérir, des groupes comme les Alcooliques anonymes (AA) constituent l'un des rares endroits où ils peuvent accomplir le travail thérapeutique. Dans ces groupes de thérapie, ils apprennent avant tout qu'il est important d'être en contact avec ses propres sentiments, qu'ils ont

le droit de les nommer. Le succès des AA est lié au fait que la thérapie a lieu dans le contexte d'une communauté, un contexte dans lequel il est possible d'exprimer la honte de l'échec et de valoriser le désir masculin de guérison. Certains thérapeutes visionnaires, comme John Bradshaw, ont trouvé le moyen de guérir les autres dans ce genre de contexte. Les hommes issus de la classe ouvrière que j'ai interrogés, et qui ont trouvé dans la thérapie le chemin du retour au lien affectif, m'ont confié qu'il est très difficile, après s'être engagé dans ce travail fondamentalement anti-patriarcal, de quitter ces milieux pour réintégrer la culture patriarcale. Un homme m'a raconté que sa compagne était rebutée par sa volonté d'exprimer ses sentiments, de raconter ses histoires; à ses yeux, c'était un signe de faiblesse. Elle affirmait, maintenant qu'il était sobre, qu'il n'avait plus besoin « d'exprimer ces sentiments-là ».

Même si les rôles de genre ont évolué, notre culture reste patriarcale et le sexisme y règne en maître. Si ce n'était pas le cas, les hommes pourraient considérer les périodes de chômage comme des temps morts qui leur permettent de travailler à leur épanouissement personnel, de travailler à leur guérison. Dans notre culture, beaucoup d'hommes qui travaillent savent à peine lire et écrire. Imaginez que le temps passé hors du travail pourrait être consacré à des programmes d'alphabétisation passionnants pour les hommes pauvres et issus de la classe ouvrière. Imaginez qu'un salaire serait offert pour ce travail de développement personnel. Lorsque le patriarcat ne régnera plus en maître, les hommes pourront jeter un regard holistique sur leur existence, et considérer le travail comme une simple partie de leur vie au lieu d'y réduire toute leur existence. Dans *Love and Survival*, Dean Ornish, au

moment où il raconte le combat qu'il a mené pour travailler moins et prendre le temps de s'épanouir, fait cette réflexion :

Si l'intention de l'homme qui travaille est de s'attirer reconnaissance et pouvoir – « Eh, regardez-moi, je suis spécial, je suis important, je suis digne de votre amour et de votre respect » – alors il se met à l'écart des autres pour essayer de se sentir lié à eux. Se mettre à l'écart des autres pour essayer de se sentir lié à eux : il semble évident que cela va à l'encontre du but recherché, et pourtant c'est souvent la norme dans notre culture. [...] Lorsque ma valeur personnelle était définie par ce que je faisais, je devais saisir toutes les opportunités qui se présentaient, même si mes relations avec les autres en souffraient.

En décidant de vivre de manière holistique, Ornish s'est rendu capable de changer sa façon de penser le travail.

L'ouvrage de Gail Sheehy, *Understanding Men's Passages*, contient des récits autobiographiques à propos d'hommes qui sont aux prises avec l'idée que leur travail les entraîne loin dans la dépression et le malheur. Ces hommes se débattent pour faire passer leur bien-être affectif avant leur salaire, avant l'image qu'ils ont d'eux-mêmes comme celui qui doit subvenir aux besoins de sa famille. Lee May se souvient : « J'étais confronté à un choix difficile. Soit garder mon emploi et m'étouffer, m'étrangler, mourir psychologiquement, soit démissionner et faire face à la possibilité que notre famille s'effondre financièrement. » Il admet que son mal-être au travail avait miné le bien-être de son foyer : « Notre foyer était un endroit triste. Mais si j'avais gardé mes anciens emplois, mon mal-être aurait envahi jusqu'à nos

relations. » May a réussi à se décider à quitter cet emploi qui le rendait malheureux, et s'il a continué de travailler – en écrivant un livre sur sa vie de journaliste globe-trotter, en rédigeant une chronique très populaire sur le jardinage – c'était pour améliorer sa conscience de soi, s'épanouir. Le portrait honnête qu'il a dressé de ses peurs lorsqu'il est sorti du déni est un modèle pour beaucoup d'hommes qui pourraient apprendre à honorer leur moi intérieur à juste titre dans un monde qui leur répète chaque jour que leur moi intérieur ne compte pas.

Ornish raconte courageusement à quel point il lui a été difficile de rompre avec les valeurs patriarcales qui avaient défini sa manière de penser pendant des années, et il explique que la pratique de l'intimité est thérapeutique : « Je suis en train d'apprendre que l'amour est la clé de la survie. Lorsqu'on aime une personne et qu'on se sent aimé par elle, d'une manière ou d'une autre, notre souffrance s'atténue, nos blessures les plus profondes commencent à cicatriser, on commence à se sentir suffisamment en sécurité pour se montrer vulnérable et ouvrir notre cœur un peu plus. On se met à éprouver nos propres émotions et celles de ceux qui nous entourent. » Imaginez une culture non patriarcale, où chaque homme pourrait être conseillé et aidé afin de trouver le travail qui lui convient le mieux, et qu'il pourrait accomplir dans la joie. Imaginez des manières de travailler qui offrent des temps morts où les travailleurs peuvent suivre des cours de thérapie relationnelle, où ils pourraient fraterniser avec d'autres travailleurs et construire une communauté solidaire qui, si du moins elle ne parvient pas à changer la nature ardue et déprimante du travail en lui-même, serait capable de rendre les moments passés sur le lieu de travail plus supportables. Imaginez un monde où les hommes sans

emploi, quelle qu'en soit la raison, pourraient être guidés sur le chemin de leur épanouissement. Les travailleuses constatent en quittant l'isolement du foyer que travailler dans un cadre communautaire améliore leur bien-être affectif, même en dépit de salaires bas qui ne sont en aucun cas émancipateurs (comme certaines penseuses féministes l'avaient naïvement suggéré). Si les hommes suivaient cet exemple et utilisaient leur lieu de travail comme cadre pour acquérir des compétences relationnelles et construire une communauté, la crise masculine à propos du travail pourrait être abordée plus efficacement.

Beaucoup d'hommes qui ont pris leur retraite, en particulier des hommes de plus de soixante ans, ont le sentiment que le fait de vieillir leur permet de se libérer du patriarcat. Disposant de temps libre, ils sont souvent contraints par la solitude extrême, l'aliénation, une crise de sens ou d'autres circonstances, à développer leur moi affectif. Ce sont ces aînés qui sont en mesure de parler aux jeunes générations d'hommes, pour déboulonner le mythe du travail patriarcal ; leurs voix doivent être entendues. Ces voix disent aux jeunes hommes : « N'attendez pas que votre vie touche à sa fin pour vous laisser orienter par vos sentiments, pour suivre votre cœur. N'attendez pas qu'il soit trop tard. » Le travail peut et doit enrichir la vie de tout homme. Lorsque des hommes audacieux mettront les pieds au travail en aimant les autres et en étant aimés par eux, la nature du travail sera transformée, et le temps passé sur le lieu de travail ne nécessitera plus que le cœur des hommes soit brisé pour que le travail soit accompli.

7.
ÊTRE FÉMINISTE
QUAND ON EST UN HOMME

--	--

Dites que vous êtes féministe à un homme, et le plus souvent il vous verra automatiquement comme une ennemie. Vous risquez d'être considérée comme une femme qui déteste les hommes. La plupart des jeunes femmes craignent de perdre les faveurs et l'amour des hommes si elles se disent féministes. D'après l'opinion populaire, le mouvement féministe a nui aux hommes. Les conservateurs antiféministes, hommes ou femmes, insistent sur l'idée que le féminisme a détruit la vie familiale. Ils et elles affirment que les femmes qui travaillent laissent leur foyer à l'abandon et privent leurs enfants des soins d'une mère, mais ils et elles passent systématiquement sous silence le fait que c'est la culture capitaliste de la consommation, et non le féminisme, qui a mis les femmes au travail et qui les y maintient.

Lorsque les féministes ont expliqué publiquement que le patriarcat encourageait la haine des femmes, on leur a répondu qu'elles étaient des extrémistes et qu'elles exagéraient le problème. Pourtant, lorsque des hommes qui ne connaissaient rien au féminisme ont affirmé que les féministes haïssaient les hommes,

le monde non féministe n'a pas réagi en disant qu'ils étaient des extrémistes. Les féministes n'ont jamais assassiné et violé des hommes. Elles n'ont jamais été mises en prison parce qu'elles feraient subir une violence quotidienne aux hommes. Elles n'ont jamais été accusées continuellement d'abus sexuels sur des filles, ni d'avoir créé des réseaux pédopornographiques qui mettent en scène des petites filles. Néanmoins, ce sont là quelques-uns des actes commis par des hommes qui ont conduit certaines féministes à parler d'une haine des hommes envers les femmes.

Même si tous les hommes ne sont pas misogynes, nous, les penseuses féministes, nous avons raison d'affirmer que le patriarcat, dans sa forme la plus élémentaire et la plus immédiate, encourage les hommes à craindre et haïr les femmes. Un homme qui adhère sans honte et sans équivoque à la masculinité patriarcale craindra et haïra tout ce que notre culture considère comme féminin ou lié aux femmes. Pour autant, la plupart des hommes n'ont pas consciemment décidé de faire du patriarcat l'idéologie qui gouverne leur vie, leurs croyances et leurs actions. La culture patriarcale est le système dans lequel ils sont nés et auquel leur socialisation les conduit à adhérer. Cependant, dans tous les domaines de leur vie, la plupart des hommes se rebellent de mille manières contre cette culture, et refusent de lui prêter définitivement allégeance. La plupart des hommes sont clairement disposés à résister au patriarcat lorsque celui-ci interfère avec leurs désirs personnels, même s'ils ne sont pas disposés à embrasser le féminisme comme mouvement qui remettrait en question, transformerait, et finalement renverserait le patriarcat.

Dès le départ, les médias de masse ont fait croire à la plupart des hommes que le mouvement féministe était un mouvement anti-hommes. Et

pour dire vrai, il existait bien une sérieuse faction anti-hommes au sein du mouvement féministe contemporain. Mais si les femmes qui haïssaient les hommes ne représentaient qu'une petite minorité des féministes, ce sont elles qui ont reçu le plus d'attention. Dans la mesure où les hommes ont échoué à prendre réellement soin des femmes, ces derniers ont de fait créé, par d'incessants actes de domination, les conditions culturelles de la rébellion féministe. Dans le chapitre sur la « masculinité féministe » de mon récent livre *Tout le monde peut être féministe*, j'écris : « Certaines femmes hétérosexuelles arrivées dans le mouvement sortaient de relations avec des hommes qui étaient cruels, méchants, violents, infidèles. Beaucoup de ces hommes étaient des penseurs radicaux, qui participaient à des mouvements pour la justice sociale, qui parlaient au nom des travailleurs, des pauvres, qui s'exprimaient sur la justice raciale. Mais lorsqu'il s'agissait de la question du genre, ils étaient aussi sexistes que leurs homologues conservateurs. Les femmes sont sorties de ces relations très en colère. Elles ont utilisé cette colère comme catalyseur pour la libération des femmes. À mesure que le mouvement progressait et que la pensée féministe avançait, des militantes féministes éclairées ont compris que le problème, ce n'était pas les hommes, mais le patriarcat, le sexisme et la domination masculine. »

Pour les femmes engagées dans le mouvement féministe, il était difficile d'admettre que le problème ne se réduisait pas simplement aux hommes. Pour faire face à cette réalité, il a fallu élaborer des théories plus complexes, qui reconnaissent le rôle des femmes dans le maintien et la perpétuation du patriarcat et du sexisme. Plus les femmes s'éloignaient de leurs relations destructrices avec

les hommes, plus il était facile de lire le tableau d'ensemble : même si certains hommes abandonnaient individuellement leurs privilèges patriarcaux, le système du patriarcat, du sexisme et de la domination masculine demeurerait intact, et les femmes seraient toujours exploitées et opprimées. Même si ce constat remettait en question une partie de l'agenda féministe, les penseuses féministes visionnaires, qui n'ont jamais été anti-hommes, n'ont pas reçu d'audience dans les médias de masse jusqu'à ce jour. Par conséquent, l'idée populaire d'après laquelle les féministes détestent les hommes continue de régner.

La grande majorité des féministes que j'ai rencontrées ne détestent pas les hommes. Elles ont de la peine pour les hommes, parce qu'elles savent que le patriarcat les fait souffrir et qu'ils y sont malgré tout attachés. Même si des penseuses visionnaires ont attiré l'attention sur la façon dont le patriarcat fait souffrir les hommes, il n'y a jamais eu d'effort persistant pour mettre fin à la souffrance masculine. Aujourd'hui encore, j'entends certaines féministes dire qu'elles se préoccupent du sort des hommes au sein du patriarcat, bien qu'elles ne soient pas prêtes à consacrer leur énergie à les éduquer et à les faire changer. L'écrivaine féministe Minnie Bruce Pratt définit clairement cette position : « Comment les hommes vont-ils être amenés à changer ? C'est la rencontre entre deux personnes, où l'une s'oppose à l'autre, qui permet le changement. Mais, pour ma part, je ne veux pas de ce contact personnel. Je ne veux pas avoir à le faire. [...] Quand les autres parlent de consacrer une partie de notre énergie aux hommes, je suis d'accord avec ça. [...] Mais c'est à elles de le faire. » Cette attitude, associée à l'attitude de rejet que la plupart des hommes adoptent à l'égard de la pensée féministe, est la raison pour

laquelle les féministes n'ont jamais adressé aux garçons et aux hommes une invitation collective claire à rejoindre le mouvement féministe pour se libérer du patriarcat.

Si les féministes réformistes n'ont pas formulé cette invitation, c'est parce que ce sont elles qui, en tant que groupe social (surtout des femmes blanches bénéficiant d'un privilège de classe) ont lancé l'idée que les hommes seraient tout-puissants. Pour ces femmes, la libération féministe consistait davantage à leur permettre d'obtenir leur part du gâteau à la table du pouvoir qu'à libérer massivement les femmes et les hommes moins puissants de l'oppression sexiste. Elles n'en voulaient pas aux puissants, c'est-à-dire leurs papas et leurs maris, d'exploiter et d'opprimer des hommes pauvres ; elles étaient furieuses de ne pas bénéficier d'un accès égal au pouvoir. Aujourd'hui, beaucoup de ces femmes ont obtenu gain de cause, et surtout la parité économique avec les hommes de leur classe. Par conséquent, elles ont presque perdu tout intérêt pour le féminisme.

Depuis que l'intérêt pour la pensée et la pratique féministes s'est amoindri, on s'est beaucoup moins intéressé au sort des hommes qu'à l'apogée du mouvement féministe. Ce manque d'intérêt ne change rien au fait que seul un féminisme visionnaire, qui embrasse la masculinité féministe, qui porte dans son cœur les garçons et les hommes, et qui revendique pour ces derniers les mêmes droits que ceux que nous voulons pour les filles et les femmes, est susceptible de faire naître un homme nouveau dans notre société. La pensée féministe nous enseigne à toutes et tous, et en particulier aux hommes, comment aimer la justice et la liberté de manière à favoriser et affirmer la vie. Il est clair que nous avons besoin de nouvelles stratégies, de

nouvelles théories, de guides qui nous montreront comment créer un monde où la masculinité féministe peut s'épanouir.

Malheureusement, il n'existe pas de textes féministes écrits pour les hommes qui soient accessibles, clairs et concis. Il existe peu d'ouvrages qui s'intéressent à l'enfance des garçons d'un point de vue féministe. Il n'existe pas vraiment de textes féministes écrits directement pour les garçons, qui pourraient leur expliquer comment se construire une identité qui ne soit pas ancrée dans le sexisme. Il n'existe pas de littérature féministe pour enfants, qui pourrait servir d'alternative aux perspectives patriarcales qui abondent dans le monde des livres pour enfants. L'égalité des genres que beaucoup d'entre nous tiennent pour acquise dans leur vie d'adulte, en particulier celles d'entre nous qui bénéficient d'un privilège de classe et d'une éducation élitiste, fait absolument défaut dans le monde des livres pour enfants ou dans le monde de l'éducation, publique comme privée. Pour les enseignants, l'égalité des genres consiste surtout à s'assurer que les filles bénéficient des mêmes privilèges et droits que les garçons au sein des structures sociales existantes ; ils ne considèrent pas que les garçons devraient avoir les mêmes droits que les filles : par exemple, le droit de ne pas participer à des jeux agressifs ou violents, le droit de jouer à la poupée, de se déguiser, de porter des costumes qui ne correspondent pas à leur rôle de genre, le droit de choisir.

Tout comme les penseuses féministes faisaient fausse route lorsqu'elles considéraient que la liberté consistait simplement à donner aux femmes les mêmes droits que les hommes puissants (ces féministes bénéficiant d'un privilège de classe n'ont d'ailleurs jamais laissé entendre qu'elles voulaient

subir le même sort que les hommes pauvres et issus de la classe ouvrière), il était tout aussi simpliste d'imaginer qu'un homme n'aurait qu'à se travestir en femme pour se libérer. C'était pourtant le modèle de liberté que la pensée féministe dominante offrait aux hommes. On demandait aux hommes de continuer à être forts et à subvenir aux besoins des autres, comme dans la pensée patriarcale, mais aussi d'arrêter de consacrer leur énergie à dominer et de s'investir davantage dans leurs liens affectifs. Cette vision de la masculinité féministe était si lourde de contradictions qu'elle était impossible à réaliser. Il n'y a donc rien d'étonnant à ce que les hommes qui se préoccupaient de ces questions, qui étaient ouverts au changement, aient souvent jeté l'éponge et fini par se replier sur la masculinité patriarcale qu'ils trouvaient si problématique. Les hommes qui adhéraient à l'idée féministe d'une libération masculine ont constaté que peu de femmes respectaient cette démarche.

Dès qu'on a commencé à présenter le « nouvel homme », c'est-à-dire l'homme transformé par le féminisme, comme une mauviette, comme un mollusque dominé par des femmes puissantes qui se languiraient secrètement de son homologue macho, la plupart des hommes ont perdu tout intérêt pour cette démarche. En réaction à cette inversion des rôles de genre, les hommes qui étaient des sympathisants du mouvement féministe n'ont plus tenté de jouer un rôle dans ce mouvement mené par des femmes, et se sont engagés dans le mouvement des hommes. Le mouvement des hommes a eu ceci de positif qu'il a insisté sur la nécessité pour les hommes d'entrer en contact avec leurs sentiments, et d'en parler avec les autres hommes. Mais il a aussi eu pour défaut de continuer à promouvoir le patriarcat en suggérant tacitement que, pour s'épanouir vraiment,

les hommes devaient se séparer des femmes. Cette idée que les hommes doivent se séparer des femmes pour définir leur identité par eux-mêmes ressemble à un vieux message patriarcal en habits neufs.

Dans son essai intitulé « Feminism and Masculinity », Christine A. James écrit à propos du mouvement masculin mené par Robert Bly : Bly soutient que les femmes, surtout depuis le féminisme, ont créé une situation dans laquelle les hommes, en particulier les jeunes, se sentent vulnérables, émasculés et manquent de confiance en eux-mêmes. Selon lui, les hommes plus âgés doivent leur ouvrir la voie du retour à une véritable masculinité [...] Bly affirme que le mythe de l'Homme Sauvage doit servir d'exemple aux hommes, et il ne remet jamais en question les hiérarchies dualistes qui sont si intimement liées au climat de tension qu'il perçoit entre hommes et femmes. À mon avis, la notion d'Homme Sauvage ne fait que renforcer les clichés sur la « vraie masculinité » au lieu de rendre possible de nouvelles relations entre hommes et femmes, entre le masculin et le féminin.

Le mouvement des hommes a souvent fait la critique des femmes et du féminisme sans fournir pour autant une critique consistante du patriarcat. En fin de compte, il n'a pas vraiment exigé des hommes qu'ils remettent en question le patriarcat ou qu'ils envisagent des modèles de masculinité libérateurs.

La plupart des modèles *new age* inventés par des hommes se limitent à reconfigurer d'anciens paradigmes sexistes tout en laissant croire qu'ils proposent un scénario différent pour les relations entre hommes et femmes. Lorsqu'il arrivait au mouvement des hommes de résister au modèle patriarcal

du macho, c'était pour défendre l'idée d'un patriarcat bienveillant, dans lequel le père est un chef qui gouverne tendrement et gentiment, mais qui reste maître de la situation. Le mouvement féministe et les divers mouvements de libération des hommes n'ont pas rapproché les femmes et les hommes, et il reste à déterminer ce que pourrait être une alternative à la masculinité patriarcale.

Il est clair que les hommes ont besoin d'inventer de nouvelles manières de s'affirmer, qui ne nécessitent pas la construction d'un « autre » qui soit leur ennemi, en opposition avec lequel ils cherchent à se définir, qu'il s'agisse d'une femme ou du féminin symbolique. Dès la petite enfance, les hommes ont besoin de modèles d'hommes intègres, c'est-à-dire d'hommes entiers, qui ne soient pas divisés contre eux-mêmes. Même si certaines mères célibataires ont montré qu'elles pouvaient élever des garçons équilibrés et capables d'aimer qui sont devenus des hommes responsables et capables d'aimer, dans tous les cas où ce modèle parental est couronné de succès, les femmes ont choisi de montrer à leur fils des exemples masculins – des pères, des grands-pères, des oncles, des amis et des camarades – pour leur donner une idée de quel type d'homme adulte ils pourraient être.

Sans l'ombre d'un doute, l'un des premiers actes révolutionnaires du féminisme visionnaire doit être de restaurer la masculinité en tant que catégorie biologique et éthique sans lien avec le modèle du dominateur. C'est pour cette raison que l'expression « masculinité patriarcale » est si importante : car le patriarcat réduit toujours la différence masculine au droit suprême des hommes à dominer les autres par tous les moyens nécessaires, qu'il s'agisse des femmes qui sont leurs subordonnées ou de tout groupe jugé

plus faible. Pour rejeter ce modèle en faveur d'une masculinité féministe, il nous faut définir la masculinité comme un état plutôt que comme une performance. Ce que nous devons appeler l'être masculin, l'être-homme, la masculinité, c'est la bonté essentielle au cœur d'une personne, d'un corps humain qui possède un pénis. Beaucoup d'écrits critiques au sujet de la masculinité défendent l'idée qu'il faut se débarrasser de ce terme, qu'il faut « mettre fin à l'homme ». Cependant, une telle position renforce l'idée qu'il y aurait quelque chose de fondamentalement mauvais, malfaisant ou indigne dans la masculinité.

Cette position ressemble davantage à une réaction suscitée par la masculinité patriarcale qu'à une réponse créative, aimante, capable de séparer la masculinité et le fait d'être un homme des traits identitaires que le patriarcat a imposés à l'être qui a un pénis. Le travail de l'amour consisterait à revendiquer la masculinité au lieu de la laisser être l'otage de la domination patriarcale. Il y a une place pour une masculinité créative, vitale et bénéfique dans une culture non dominatrice. Et celles d'entre nous qui se battent pour mettre fin au patriarcat sont en mesure de toucher le cœur des vrais hommes là où ils vivent. Il ne s'agirait pas d'exiger d'eux qu'ils renoncent au fait d'être homme ou à la masculinité, mais de leur demander de bien vouloir changer le sens de celle-ci et de se montrer déloyaux envers la masculinité patriarcale afin de faire place à une masculinité qui ne soit pas synonyme de domination ou de volonté de faire violence.

La culture patriarcale continue de régner dans le cœur des hommes précisément parce que leur socialisation leur fait croire qu'ils n'ont pas de raison d'être hors de leur rôle de patriarche. La culture de la domination nous enseigne à toutes et tous que

le cœur de notre identité réside dans la volonté de dominer et de contrôler les autres. On nous enseigne que cette volonté de dominer est ancrée biologiquement plus profond chez les hommes que chez les femmes. En réalité, la culture de la domination nous enseigne que nous sommes toutes et tous des tueurs nés, mais que les hommes sont plus aptes à jouer le rôle de prédateur. Dans le modèle du dominateur, ce qui compte le plus est de chercher à exercer un pouvoir sur les autres, d'être capable de les manipuler et de les contrôler. Lorsque la culture est fondée sur le modèle du dominateur, elle est non seulement violente, mais elle transforme toutes les relations en luttes de pouvoir.

Même s'il existe aujourd'hui nombre de voyantes et voyants qui nous assurent que les luttes de pouvoir ne constituent pas un modèle adéquat pour les relations humaines, la culture patriarcale, capitaliste, suprémaciste blanche et impérialiste continue d'organiser notre civilisation autour du principe de domination. Dans *The Heart of the Soul*, Gary Zukav et Linda Francis expliquent clairement que si les humains ont pu avoir besoin, à une certaine époque, de recourir à l'exercice d'un pouvoir sur les autres afin de maintenir l'espèce en vie, ce n'est plus le cas aujourd'hui : « Chercher à exercer un pouvoir sur les autres, avec ou sans révérence, ne mène qu'à la violence et à la destruction. C'est une modalité évolutive qui ne fonctionne plus. C'est un mauvais remède, et rien ne peut le rendre bon à nouveau. » La masculinité patriarcale enseigne aux hommes que leur identité n'a de sens qu'en rapport avec la poursuite d'un pouvoir sur les autres ; ce type de masculinité découle du modèle du dominateur.

Avant même de pouvoir transformer la vie des hommes, il faut éliminer le modèle du dominateur

qui est l'idéologie sous-jacente au fondement de notre culture. On constate déjà, au sein de la culture patriarcale, que les hommes sont capables d'exprimer leurs émotions, d'être parents, de rompre avec les rôles sexistes; cependant, tant que les principes au fondement du patriarcat resteront en place, les hommes ne seront jamais vraiment libres. À tout moment, cet ethos patriarcal sous-jacent risque de supplanter les comportements qui vont à son encontre. Au temps où le mouvement féministe était une force motrice du changement social, on a pu observer beaucoup d'hommes changer leur manière de penser; pour autant, la pensée patriarcale qui sous-tend notre société n'a pas été renversée, et l'ordre ancien s'est rétabli à mesure que l'énergie du mouvement retombait. Les théories et les comportements sexistes qui avaient subi une critique sévère à l'apogée du mouvement féministe sont redevenus acceptables. Il est donc clair qu'il faut mettre fin au patriarcat pour que les hommes puissent se libérer collectivement. Il n'y a pas d'autre solution à la crise de la masculinité dont les hommes font l'expérience.

Pour offrir aux hommes de nouvelles manières d'être, il nous faut d'abord remplacer le modèle du dominateur par le modèle du partenariat, qui considère le lien entre les êtres et l'interdépendance comme la relation organique qui lie tous les êtres vivants. Dans le modèle du partenariat, le fait de s'appartenir à soi-même est toujours mis au cœur de la vie de chacun·e, qu'on soit homme ou femme. La masculinité patriarcale apprend aux hommes qu'ils doivent se montrer pathologiquement narcissiques, infantiles, et que pour se définir, ils dépendent psychologiquement des privilèges (même relatifs) qu'ils obtiennent en naissant. Par conséquent, beaucoup d'hommes ont l'impression que leur existence

même serait menacée si on leur retirait ces privilèges. Dans le modèle du partenariat, l'identité masculine, comme sa version féminine, serait centrée sur l'idée qu'il existe en chaque personne une bonté essentielle qui la rend intrinsèquement encline à nouer des relations. Au lieu d'affirmer que les hommes naissent avec la volonté d'agresser les autres, cette nouvelle culture affirmerait que les hommes naissent avec la volonté inhérente de se lier aux autres.

La masculinité féministe postule qu'il suffit aux hommes d'exister pour avoir de la valeur, qu'ils ne sont pas obligés d'« agir », de « performer » pour s'affirmer et être aimés. Plutôt que de définir la force comme un « pouvoir sur », la masculinité féministe la définit comme la capacité d'une personne à être responsable d'elle-même et des autres. Cette force est un trait de caractère dont les hommes et les femmes ont besoin. Dans *The Courage to Raise Good Men*, Olga Silverstein insiste sur la nécessité de redéfinir les rôles sexués masculins de manière à rompre avec les normes sexistes. Actuellement, les définitions sexistes du rôle des hommes se fondent sur l'idée que la masculinité est en rapport avec le fait de gagner, l'esprit de compétition et la domination : « Tant que nous ne serons pas prêt-es à remettre en question bon nombre des caractéristiques attribuées au rôle sexué des hommes, y compris la majeure partie des sept normes et stéréotypes listés par le psychologue Robert Levant – “éviter la féminité, restreindre ses émotions, chercher à réussir et à acquérir un statut social, être autonome, être agressif, être homophobe, et ne pas chercher à nouer de relations en rapport avec son activité sexuelle” – nous refuserons de reconnaître aux hommes leur pleine humanité. La masculinité féministe aurait pour principales composantes l'intégrité, l'amour de soi, la conscience affective et l'affirmation

de soi ainsi que des compétences relationnelles telles que l'empathie, l'autonomie et la capacité à tisser des liens». Au cœur de la masculinité féministe se trouve un engagement en faveur de la réciprocité et de l'égalité des genres, qui sont toutes deux cruciales pour le lien entre les êtres et pour tout partenariat en vue de créer et de maintenir la vie. Un tel engagement suppose de préférer toujours l'action non-violente à la violence, la paix à la guerre, la vie à la mort.

Olga Silverstein affirme à juste titre que « ce dont le monde a besoin aujourd'hui, c'est d'un nouveau type d'homme » – elle postule que nous avons besoin d'un homme « bon » – mais la binarité de sa catégorisation la fait verser automatiquement dans l'alternative entre « l'un et l'autre » qui caractérise le modèle du dominateur. Ce dont le monde a besoin aujourd'hui, c'est d'hommes libérés qui possèdent les qualités citées par Silverstein : des hommes qui sont « empathiques et forts, autonomes et liés aux autres, responsables envers eux-mêmes, envers leur famille et leurs amis, et envers la société, et capables de comprendre comment ces responsabilités sont, en fin de compte, inséparables ». Les hommes ont besoin de la pensée féministe, car c'est elle qui les encourage à évoluer sur le plan spirituel et à s'éloigner du modèle patriarcal. En effet, le patriarcat détruit le bien-être des hommes et les dépossède quotidiennement de leur vie.

Lorsque Silverstein anime des ateliers sur les alternatives aux rôles de genre sexistes, ce sont les femmes qui lui demandent si un homme qui possède les qualités décrites ci-dessus serait capable de survivre. Elle répond à cette crainte en formulant les vérités suivantes :

Les hommes ne survivent pas vraiment ! On les envoie à la guerre pour tuer et être tués.

Ils s'allongent au milieu des autoroutes pour prouver leur virilité, en imitant une scène d'un film récent sur le football à l'université. Ils meurent de crise cardiaque dans la fleur de l'âge, se massacrent le foie et les poumons en abusant virilement de l'alcool et du tabac, se suicident environ quatre fois plus que les femmes, sont victimes d'homicides (généralement commis par d'autres hommes) trois fois plus souvent que les femmes, et vivent donc environ huit ans de moins que ces dernières.

Et j'ajouterais que beaucoup d'hommes, qui s'efforcent de prouver leur masculinité patriarcale par des actes de violence brutaux et inutiles, finissent par être emprisonnés à vie. Il est clair que nous, les femmes, nous sommes nombreuses à survivre en menant une vie heureuse et épanouie, parce que nous n'épousons pas la violence comme identité; les hommes devraient eux aussi pouvoir faire ce choix.

Les femmes ne sont pas le seul groupe social à avoir du mal à imaginer ce que deviendrait le monde si les hommes étaient élevés comme des êtres entiers. On craint, semble-t-il, que des hommes élevés pour devenir des personnes intègres, capables d'aimer, ne soient pas en mesure de faire usage de la force et d'agir violemment si nécessaire.

Un sage massai à qui Terrence Real demandait de citer les caractéristiques d'un bon guerrier lui fit cette réponse: « Je refuse de vous dire ce qui fait un bon *morani* (guerrier). Mais je vais vous dire ce qui fait un grand *morani*. Lorsque le moment est venu d'être féroce, un bon *morani* est impitoyable. Et quand le moment est venu d'être gentil, un bon *morani* est tout à fait tendre. Mais ce qui fait un grand *morani*, c'est de savoir s'il est dans cette situation ou dans l'autre. »

On constate également que les femmes qui ont acquis par leur éducation les traits de caractère d'une personne intègre sont capables d'agir tendrement, de s'affirmer, mais aussi de se montrer agressives lorsque cette agressivité est nécessaire.

Les hommes qui ont pu rester entiers et indivis sont capables du même discernement affectif que celui décrit de manière si belle par le sage massaï, précisément parce qu'ils sont capables d'entrer en relation et de répondre, plutôt que de simplement réagir. La masculinité patriarcale accule les hommes à des réactions plus ou moins excessives. La masculinité féministe, quant à elle, ne reproduit pas l'idée selon laquelle la masculinité comporterait ce caractère réactionnel, sauvage et incontrôlé ; au contraire, elle assure aux hommes et à celles d'entre nous qui se soucient des hommes que nous ne devons pas craindre les hommes qui perdent le contrôle. Du fait du pouvoir patriarcal, la masculinité est crainte et les hommes ont l'impression qu'il vaut mieux être craint qu'être aimé. Mais qu'ils soient capables de l'avouer ou non, ils savent bien que cela n'est pas vrai.

Cette crainte qu'inspire la masculinité éloigne les hommes de toutes les femmes de leur vie, à des degrés divers, et ceux-ci sentent bien ce qu'ils perdent. En fin de compte, parmi les coûts affectifs que l'allégeance au patriarcat impose aux hommes, il y a le fait d'être considéré comme indigne de confiance. Si, dans la culture patriarcale, on apprend aux femmes et aux filles à considérer tous les hommes, y compris ceux qui vivent dans leur intimité, comme des violeurs et des meurtriers potentiels, il nous devient impossible de leur offrir notre confiance ; or, sans confiance, il n'y a pas d'amour.

Quand j'étais petite, mon père était respecté car il subvenait aux besoins de notre famille et la

protégeait. Mais il était craint. Cette capacité à nous inspirer de la peur était pour lui le signe d'une véritable virilité. Même s'il était réconfortant de savoir que notre père était capable de prendre soin des sien-nes, dès le moment où il déchaînait sur nous – ses proches – cette volonté de faire violence, nous le perdions. Il ne nous restait que nos peurs et la certitude que notre lien affectif n'était pas assez fort pour apaiser et transformer la violence de notre père, pour qu'il reste lié à nous.

Combien d'hommes ont perdu ce lien d'amour à cause de la violence qu'ils imposent dans leurs relations, mettant en pratique l'idée ancrée dans la masculinité patriarcale d'après laquelle tout homme serait un prédateur, un chasseur assoiffé de sang ? Selon Silverstein, les hommes souffrent de l'exigence patriarcale qui les pousse à accomplir des rituels d'aliénation les conduisant à « s'éloigner des femmes ». Elle déclare : « Toutes celles et tous ceux qui travaillent avec les personnes âgées vous le diront, lorsque les octogénaires prononcent leurs derniers mots, c'est toujours "Maman" qu'ils appellent, jamais "Papa". Si ces hommes n'appellent peut-être même pas une mère réelle, ils appellent du moins une maman symbolique, qui représente ce dévouement, ces soins, ce lien dont la présence aimante nous fait savoir que nous ne sommes pas seul-es. »

La masculinité patriarcale exige des vrais hommes qu'ils prouvent leur virilité en idéalisant la solitude et la déconnexion. La masculinité féministe leur explique qu'ils deviennent plus vrais en se connectant aux autres, en construisant une communauté. Il n'existe aucune société au monde qui soit constituée d'un seul homme solitaire. Même Thoreau, dans sa cabane solitaire, écrivait tous les jours à sa mère. Lorsque John Gray dit aux lecteurs

de *Les hommes viennent de Mars, les femmes viennent de Vénus* que les hommes s'enferment dans leur caverne, c'est-à-dire qu'ils se dissocient et se déconnectent, il décrit avec justesse la masculinité patriarcale. Mais il ne suggère jamais que les hommes peuvent s'épanouir s'ils passent leur vie dans la caverne. Cependant, beaucoup d'hommes pris dans l'étreinte du patriarcat vivent dans un désert spirituel où ils sont toujours absolument seuls.

Le féminisme, en tant que mouvement qui vise à mettre fin à la domination et à l'oppression sexistes, nous offre à toutes et tous la possibilité de sortir de la culture patriarcale. Les hommes qui s'éveillent à cette vérité sont généralement des hommes jeunes, qui sont nés dans un monde où l'égalité des genres est davantage une norme. Contrairement aux générations d'hommes précédentes, ils n'ont pas besoin d'être convaincus que les femmes sont leurs égales. Ce sont de jeunes hommes qui suivent des cours de *women's studies*, qui n'ont pas peur de déclarer leur soutien au féminisme. Ce sont les fils féministes de mères féministes. Ainsi Michael Silverstein fait-il l'éloge du travail de sa mère, dans sa postface au livre *The Courage to Raise Good Men*: « L'idée que les hommes qui ont perdu le contact avec leur mère ont aussi perdu le contact avec une partie d'eux-mêmes est une idée puissante, suffisamment puissante pour provoquer des changements. Je suis fier que ma mère ait eu le courage d'ouvrir ces questions, pour moi et pour elle-même, ainsi que pour d'autres mères et leurs fils. » Ces hommes sont l'exemple vivant de la manière dont la masculinité féministe libère les hommes.

Les précédentes générations d'hommes qui ont abandonné la pensée sexiste pour une masculinité féministe étaient souvent poussées par les femmes

de leur vie à opérer des changements dans leurs manières de penser et d'agir ; mais pour beaucoup, ce qui a modifié de façon décisive leur conscience et leur comportement, c'est l'expérience d'assumer un rôle égal dans la parentalité. J'ai beaucoup parlé avec des hommes qui, en élevant leurs filles, se sont soudainement mis à fulminer contre des préjugés patriarcaux dont ils n'avaient pas conscience ou dont ils ne se souciaient pas, jusqu'au moment où ils ont commencé à constater que le sexisme menaçait leurs filles dans leur comportement et leur manière d'être. Dès le début du mouvement, les théoriciennes féministes défendaient l'idée que si les hommes s'impliquaient réellement dans l'éducation de leurs enfants, ils en sortiraient transformés. Ils développeraient les compétences relationnelles qu'on considère souvent comme innées chez les femmes. L'éducation des enfants est un domaine où les hommes peuvent faire l'expérience de l'amour à condition d'abandonner le modèle du dominateur et de nouer un engagement réciproque avec les femmes qui élèvent avec eux leurs enfants. La domination masculine ne permet pas l'émergence d'une intimité mutuelle ; elle empêche les pères de toucher le cœur de leurs enfants.

Tant que les hommes dominent les femmes, il ne peut y avoir d'amour entre eux. L'idée que l'amour et la domination pourraient coexister est l'un des mensonges les plus puissants du patriarcat. La plupart des hommes et des femmes continuent d'y croire, mais en vérité, l'amour ne laisse pas la domination intacte. Lorsque les hommes s'efforcent de se créer une identité en dehors du cadre patriarcal, ils se créent la conscience affective nécessaire pour apprendre à aimer. Le féminisme permet aux femmes et aux hommes de connaître l'amour.

Le féminisme visionnaire est un mouvement politique fondé sur la sagesse et l'amour. Il s'enracine dans l'amour de l'être masculin ou féminin pour ce qu'ils sont, et refuse de privilégier l'un par rapport à l'autre. L'âme du féminisme comme mouvement politique tient dans son engagement à mettre fin à la domination patriarcale des femmes et des hommes, des filles et des garçons. Il n'y a pas d'amour possible dans une relation fondée sur la domination et la coercition. Les hommes ne pourront pas s'aimer eux-mêmes dans la culture patriarcale tant que leur identité même sera définie par la soumission aux règles patriarcales. Lorsque les hommes adoptent la pensée et les pratiques féministes, qui insistent sur l'importance de grandir à deux et de s'épanouir dans toutes ses relations, leur bien-être affectif s'en trouve amélioré. Une véritable politique féministe nous conduit toujours de la servitude à la liberté, du manque d'amour à l'amour.

« Le partenariat réciproque est au fondement de l'amour. La pensée et la pratique féministes créent les conditions qui alimentent cette réciprocité. »

Véritable camarade et soutien des politiques féministes, John Stoltenberg n'a cessé d'exhorter les hommes à développer une sensibilité éthique qui leur permettrait de préférer la justice à la virilité. Dans son essai intitulé « Healing from Manhood », il explique que « préférer la justice à la virilité n'est pas seulement un objectif louable, c'est l'avenir ». Comme l'explique Stoltenberg : « Choisir de se montrer loyal envers la virilité plutôt qu'envers soi-même conduit inévitablement à l'injustice [...] tandis que préférer la justice à la virilité permet de relocaliser son identité personnelle en soi-même,

de manière relationnelle, réciproque et réaliste. » Comme d'autres soutiens masculins de la pensée féministe, il sait d'expérience qu'il n'est pas facile pour les hommes de se rebeller contre la pensée patriarcale, et d'apprendre à s'aimer soi-même et à aimer les autres. La masculinité féministe offre aux hommes un moyen de reprendre contact avec eux-mêmes, en découvrant ce qu'il y a d'essentiellement bon dans le fait d'être un homme, et en permettant à chacun, homme ou femme, de constater qu'il y a de la gloire à aimer les hommes.

8.
LA MASCULINITÉ DANS LA CULTURE
POPULAIRE ET LES MÉDIAS

Les médias de masse se chargent d'endoctriner en permanence hommes et garçons, en leur enseignant les règles de la pensée et de la pratique patriarcales. Si l'exigence féministe de remise en question et de renversement du patriarcat a eu si peu d'impact sur les hommes, c'est principalement parce que ses théories étaient avant tout diffusées dans des livres. La plupart des hommes n'achetaient pas et ne lisaient pas de livres féministes. Lors des moments forts du mouvement féministe contemporain mené par les femmes blanches, à la fin des années soixante et au début des années soixante-dix, quelques auteurs masculins ont publié des livres qui s'attaquaient au caractère destructeur de la masculinité et qui faisaient la critique du patriarcat. Des ouvrages tels que *The Male Machine*, *Men's Liberation*, *The Liberated Man*, *The Limits of Masculinity*, *For Men against Sexism*, *Being a Man* et *White Hero, Black Beast* ont remis en cause l'idée que les hommes acceptent passivement les rôles sexuels stéréotypés.

Ces livres et les discussions qu'ils ont suscitées sont loin d'avoir eu sur la conscience masculine l'impact que les livres féministes centrés sur la féminité ont eu sur la conscience féminine. Pour la plupart,

ces auteurs masculins blancs ne s'efforçaient pas de reconceptualiser la masculinité ; au contraire, ils encourageaient les hommes à s'approprier des modèles de comportement auparavant associés aux femmes. Ils s'accordaient tous pour dire que les mutations économiques, associées à l'évolution du statut des femmes, avaient provoqué une crise de la masculinité.

Dans la société moderne du capitalisme avancé, le pouvoir masculin était traditionnellement considéré comme synonyme de la capacité des hommes à subvenir aux besoins financiers de leurs proches. Cependant, à mesure que les femmes ont obtenu le droit d'accéder au monde du travail, ce rôle si définitoire et si central dans la masculinité patriarcale a perdu de son importance. L'égalité des genres sur le marché du travail a délié les langues de beaucoup d'hommes, qui ont avoué qu'ils n'étaient pas nécessairement intéressés par ce rôle. Beaucoup d'hommes étaient aussi satisfaits à l'idée que le féminisme apprendrait aux femmes à payer leur part. Parallèlement, le mouvement féministe et la soi-disant révolution sexuelle ont mis à mal l'idée d'après laquelle l'activité et l'initiative sexuelles seraient l'apanage des hommes, ce qui a fait perdre son sens à un autre signifiant de la masculinité patriarcale. Bien que ces changements liés au genre sur le marché du travail et dans les pratiques sexuelles aient modifié les rôles sexuels pour une majorité de gens, en particulier les femmes, les idées patriarcales sur la masculinité demeuraient intactes, même lorsqu'elles n'avaient plus de base réelle. D'où la crise de la masculinité. L'ordre social patriarcal, ancré dans les institutions et les traditions, se voyait remis en question et transformé, alors même qu'il n'y avait pas de changement majeur dans la pensée sexiste.

Les hommes qui ont vécu cette crise faisaient face à un choix : ou bien le choix de la sécurité et de la tranquillité, qui consistait à s'accrocher aux hypothèses qui sous-tendent l'idéologie patriarcale, ou bien le choix de s'allier aux efforts féministes et de lutter pour l'invention de nouvelles conceptions de la masculinité, de nouvelles possibilités pour la formation sociale de l'identité masculine. Les hommes qui ont choisi le changement, qui ont osé s'allier au mouvement féministe, étaient souvent des hommes gays, bisexuels ou en couple hétérosexuel avec des féministes radicales. Cependant, ces dernières ont été nombreuses à constater que les hommes dans leur vie perdaient tout intérêt à repenser la masculinité une fois retombée la ferveur initiale du mouvement féministe.

Les médias grand public, en particulier les films et la télé, faisaient écho à ces contradictions tout en continuant à renforcer la pensée et les pratiques patriarcales. La plupart des hommes ont choisi de ne pas changer, et les médias conservateurs les ont encouragés à rester en place. Si les hommes continuaient de prêter allégeance à la masculinité patriarcale, celle-ci ne pouvait plus totalement se réaliser selon les anciennes conditions, ce qui les a conduits à insister davantage sur leur capacité à dominer, à contrôler par la force physique et à user de terrorisme psychologique à des fins de maltraitance. Contraints de travailler dans un espace public où ils n'exerçaient plus de contrôle patriarcal (les cadres et les patronnes pouvaient bien être des femmes), il ne restait guère aux hommes que la sphère privée pour imposer réellement leurs rituels de domination patriarcale. Par conséquent, malgré les transformations féministes dans le domaine du travail, les cas de violence masculine à l'encontre des

hommes et des enfants se sont mis à augmenter. Les médias de masse, en particulier les talk-shows télévisés, se sont intéressés à cette violence masculine sans la lier au combat pour mettre fin au patriarcat. La domination masculine sur les femmes est alors simplement devenue une nouvelle forme de divertissement de masse (d'où le spectacle lucratif du procès d'O. J. Simpson). En dehors de la sphère du travail, les hommes se trouvent dès lors plus que jamais contraints d'accomplir leurs rituels de domination au sein de leurs relations sociales avec d'autres hommes. Les homicides entre Noirs sont rapidement devenus la principale cause de décès chez les hommes noirs âgés de 16 à 45 ans.

Dans le monde de la télé, les émissions destinées aux enfants n'ont jamais cessé de produire des mythes sexistes. Parmi les émissions pour enfants les plus populaires, *L'Incroyable Hulk* est lourde de sous-entendu sur la masculinité. Série préférée des garçons de toutes classes et races, cette émission a contribué à leur inculquer l'idée selon laquelle, pour un homme, l'exercice de la force physique (brutale et monstrueuse) est une réponse viable à toutes les situations de crise. Lorsqu'un sociologue a demandé à de jeunes téléspectateurs masculins ce qu'ils feraient s'ils avaient le pouvoir de Hulk, ces derniers ont répondu qu'ils pulvériseraient leur maman. Hulk fut le précurseur des jouets Power Rangers qui sont toujours populaires, ainsi que de jeux vidéo plus récents qui permettent aux garçons de se livrer à des jeux de violence ritualisés.

Le héros de *L'Incroyable Hulk*, comme les nombreux héros de télé et de cinéma qui l'ont suivi, est un candidat idéal pour figurer dans le livre de Barbara Ehrenreich intitulé *The Hearts of Men: American Dreams and the Flight from Commitment*. C'est un

homme toujours en cavale, incapable d'établir des liens durables ou intimes. Scientifique de formation (la personnification ultime de l'homme rationnel), la colère le conduit à se transformer en une créature de couleur et à commettre des actes violents. Après les avoir commis, il redevient un homme blanc rationnel. Il n'a aucun souvenir de ses actes et ne peut donc en assumer la responsabilité. De même qu'il est incapable d'établir des liens affectifs durables avec ses amis ou sa famille (comme le héros du drame populaire pour adultes *Le Fugitif*), il est incapable d'aimer. Il se nourrit de déconnexion et de dissociation. Comme les hommes de la Beat Generation, comme les hommes plus jeunes de la génération X, il est le symbole de l'homme patriarcal ultime – seul, sur la route, toujours à la dérive, guidé par la bête qui est en lui.

L'Incroyable Hulk faisait donc le lien entre sexisme et racisme. Le scientifique blanc sympathique, calme, rationnel, se transforme en une bête colorée dès que ses passions s'éveillent. Tourmenté par ces transformations, il cherche un remède, un moyen de se dissocier de la bête qui est en lui. À propos du lien entre le racisme et la construction de la masculinité dans *White Hero*, *Black Beast*, Paul Hoch affirme : « Il existe en effet une interaction étroite entre la conception de l'être-homme qui prédomine en Occident et celle de la domination selon la race (et l'espèce). C'est l'idée, issue des mythes et des fables, que le sommet de la masculinité – le "héros blanc" – atteint son être-homme d'abord et avant tout en remportant la victoire sur la "bête noire" ou sur les bêtes barbares – en quelque sorte, plus "sombres" – appartenant à d'autres races, nations ou castes sociales. » Des films récents comme *Men in Black*, *Independence Day* et *Matrix* s'appuient sur

ce genre de récits racialisés qui opposent l'obscurité à la lumière afin de valoriser la masculinité blanche patriarcale dans le domaine de l'imagination. Dans nos vies bien réelles, les politiques impérialistes et suprémacistes blanches conduites par notre gouvernement mènent des hommes blancs à accomplir des rituels de domination violents dans un univers plus « sombre », comme dans la guerre du Golfe et plus récemment, dans la guerre contre l'Irak. En faisant croire que la menace masculine – le violeur, le terroriste, le meurtrier – est en réalité un autre plus « sombre », les patriarches masculins blancs arrivent à détourner l'attention de leur propre misogynie, de leur violence sur les femmes et les enfants.

Le gangsta rap, en se popularisant sous l'impulsion des cadres masculins blancs qui contrôlent l'industrie musicale, est devenu une voix publique en faveur du patriarcat et de la haine des femmes. Cependant, le fait de promouvoir la parole de jeunes hommes noirs (dont beaucoup étaient initialement issus des classes défavorisées) permettait aux hommes blancs de la classe dirigeante d'exploiter le désir de leurs clients pour les attributs de la masculinité patriarcale (argent, pouvoir, sexe) tout en s'arrangeant pour que leurs messages antiféministes soient assimilés par les jeunes hommes blancs. De même que les hommes blancs conservateurs qui sont au gouvernement se servent de certains hommes noirs – par exemple, Colin Powell – pour prêcher l'Évangile de la guerre au public américain (en affirmant que la menace vient d'un autre plus « sombre » que l'homme blanc héroïque doit annihiler), la diabolisation des hommes noirs dans les médias de masse, qui sont représentés comme l'incarnation brutale de la masculinité patriarcale, détourne l'attention de la masculinité patriarcale blanche et de la haine des femmes qui l'accompagne.

Parmi les moyens que les hommes blancs patriarcaux emploient dans les médias de masse pour faire la guerre au féminisme, il y a le fait de présenter constamment l'homme violent qui hait les femmes comme un être aberrant et anormal. Le documentaire de PBS sur l'Étrangleur des collines (*the Hillside Strangler*) est un exemple parfait de ce que les hommes blancs patriarcaux sont prêts à faire pour nier leur violence patriarcale. Les téléspectateurs regardent des psychiatres s'entretenir avec un tueur en série blanc qui a assassiné plusieurs femmes et deux jeunes filles. L'histoire est racontée en plusieurs parties mises en scène de façon très dramatique avec beaucoup de suspense. Les téléspectateurs apprennent que l'accusé est un beau garçon blanc tout à fait américain (j'utilise le mot « garçon » parce que les commentateurs font sans cesse référence à ses qualités de garçon) qui vit avec une jolie femme blonde et un petit garçon. On nous dit qu'il n'a pas l'apparence d'un méchant, d'un tueur. On apprend qu'il est très travailleur, apprécié par les autres, etc. Toutes ces qualités font que les détectives et les policiers (tous des hommes blancs) hésitent à l'arrêter. Il leur semble être un « suspect peu probable ». Même après son arrestation, des professionnels de la santé mentale, tous des hommes blancs, sont mis sur l'affaire pour fournir a minima la preuve que si cet homme blanc américain a effectivement commis tous ces crimes violents contre des femmes, c'est parce qu'il est fou.

Finalement, un médecin avisé découvre que l'accusé fait semblant d'être fou pour échapper à sa peine. Il semble qu'il ait étudié la psychologie avant de commettre ses crimes afin de savoir comment paraître fou. Au moment où le médecin le « démasque » enfin, l'Étrangleur des collines déclare : « Une femme, ce n'est rien pour moi. Je peux en tuer une dans la

minute. » Alors que le procès se termine et que le juge, un homme blanc, lit ses commentaires conclusifs sur l'affaire, les téléspectateurs l'entendent dire que l'Étrangleur des collines est un misogyne, un homme qui hait les femmes. Cependant, le juge ne fait pas le lien entre cette misogynie et le patriarcat, ou le sexisme ou la domination masculine. Au lieu de cela, on nous raconte que la mère de cet homme le fouettait pour déverser sa colère envers un mari joueur, violent et bon à rien. En dernière analyse, c'est une femme qu'on blâme pour la violence d'un homme envers les femmes : un autre exemple du classique « c'est de sa faute si j'ai fait ça ». Rien n'est dit de sa stratégie sophistiquée de dissimulation ou de la manière dont il a trompé plusieurs femmes et beaucoup d'autres gens en se faisant passer pour un type sympa, en incarnant le personnage du patriarche bienveillant.

Depuis le mouvement féministe contemporain, le genre du roman policier exploite des thèmes féministes tels que la violence domestique, le viol et l'inceste pour créer des personnages de méchants qui sont des misogynes. Des romans allant de *Jagged Edge* au plus récent *The Analysand* exploitent ces thèmes tout en soutenant la nécessité de la violence patriarcale. Dans la mesure où plus de 90 % des crimes violents sont commis par des hommes dans le monde réel, il n'est pas surprenant que la culture populaire propose des modèles masculins à la fois négatifs et positifs. Les hommes dominateurs qui haïssent les femmes sont systématiquement représentés comme des solitaires, qui ont sans doute été maltraités dans leur enfance et qui n'ont pas pu s'adapter à la société normale. Ironiquement, ces « mauvais » hommes partagent les mêmes traits de caractère que les « bons » hommes qui les traquent

et les massacrent. En effet, ces deux types d'hommes recourent à la dissimulation (ils changent d'apparence et se déguisent pour manipuler la manière dont les autres les perçoivent), et ils ne parviennent pas à établir de liens affectifs avec les autres.

Des films contemporains tels que *Will Hunting* montrent qu'un homme sensible peut avoir un fond de violence. Dans ce film, Will est un jeune adulte de la classe ouvrière qui pourrait devenir un homme équilibré s'il parvenait à surmonter ses traumatismes d'enfance et réapprendre à éprouver des sentiments. Il est le portrait cinématographique de l'homme qui, dans la culture patriarcale, cherche à renouer des liens. Terrence Real écrit sur ce film :

Comme nous le montre *Will Hunting*, un homme ne peut se lier aux autres tout en restant coupé de son propre cœur. L'intimité génère trop de sentiments à l'état brut. S'y confronter est un travail nécessaire pour rester proche des autres. Cependant, les garçons sont précisément éduqués à donner de la valeur à la déconnexion stoïque, à la stratégie qui consiste à éviter ses sentiments. [...] L'empathie pour soi-même et pour les autres est un domaine qui reste dévalorisé et inexploré : le domaine des femmes. [...] La souffrance de Will mais aussi sa propension à la fuir et à la faire subir à celles et ceux qu'il aime le plus prennent racine dans le patriarcat : c'est le code masculin auxquels tous les garçons sont intronisés.

Ce code patriarcal se transmet de génération en génération. Le film primé *À l'ombre de la haine* dépeint trois générations d'hommes blancs : le patriarche dominant, victime d'une vie difficile, de l'alcool et du tabac ; son fils patriarcal obéissant, qui

travaille comme gardien de prison ; et la troisième génération, le petit-fils, qui suit aussi les traces de ses aînés.

Pour réaliser l'idéal de l'homme patriarcal, ces hommes blancs doivent apprendre à se déconnecter de leurs sentiments. Le patriarche dominant fait preuve d'une grande violence verbale lorsqu'il s'adresse à son fils : « ta mère n'était pas une merde ». Pour garder le contrôle, il humilie. Son fils le suit aveuglément dans son racisme et sa misogynie jusqu'au jour où il se dispute avec le petit-fils, qu'il juge faible parce qu'il est antiraciste et capable d'éprouver des sentiments. Le garçon demande à son père pourquoi il ne l'aime pas et se tire une balle dans la bouche. Son suicide met fin au cycle patriarcal et entraîne la transformation du père, qui cherche la rédemption parmi les Noirs qu'il détestait auparavant. Aucun film contemporain n'expose ce qu'il y a de mauvais dans le patriarcat de manière aussi magistrale que *À l'ombre de la haine*. Pour trouver le chemin de la rédemption, il faut répudier la domination patriarcale de l'homme blanc. Cependant, comme dans beaucoup d'autres films qui mettent en scène des hommes qui résistent au patriarcat, le changement se réduit finalement à ce qu'un patriarche violent et dominateur devienne un patriarche bienveillant et gentil.

Si les livres et les films contemporains offrent un portrait clair des maux du patriarcat, ils ne proposent pas de perspectives de changement. En fin de compte, ils envoient le message que les hommes, pour survivre, doivent s'accrocher à quelque vestige du patriarcat. Dans *À l'ombre de la haine*, le seul homme vraiment différent – humaniste, sensible, antiraciste, qui cherche à dépasser la réduction patriarcale des femmes à des objets pornographiques pour atteindre

une véritable intimité – est une victime. Il se tue. Ce film n'encouragera aucun homme à défier vraiment le système. Dans un autre film, *Igby*, le père d'Igby est un homme en contact avec ses sentiments et schizophrène. Lorsqu'il confie à son fils son sentiment d'être incapable de supporter le poids de la responsabilité patriarcale, Igby ne parvient pas à établir de lien affectif. Poussé par sa haine envers sa mère, Igby embrasse la cruauté du monde qui l'entoure et n'échappe à la violence qu'en choisissant de devenir un fugitif, un homme en cavale à la recherche d'un moi qu'il ne trouve pas. Le message de la grande majorité des films contemporains, c'est que les hommes ne parviennent pas à échapper à la bête qui est en eux. Ils peuvent faire semblant. Ils peuvent recourir à la dissimulation, mais ils ne parviennent jamais à briser l'emprise du patriarcat sur leur conscience.

On ne verra changer la façon dont la majorité des hommes pensent leur identité qu'à condition de créer une culture populaire qui affirme et célèbre la masculinité sans soutenir le patriarcat. Dans *Will Hunting*, au moment où Will est mis face à la possibilité de connaître l'amour, il doit faire un choix : celui de se défaire de son sentiment d'inutilité et de la honte engendrés par son passé traumatique ; celui de la vie plutôt que la mort. Son choix d'aimer et de vivre en rupture avec le modèle patriarcal lui libère l'esprit. En tant que spectatrices et spectateurs, nous célébrons sa rédemption et la conscience nouvelle qu'il a de sa bonté essentielle. Sa guérison nous donne de l'espoir.

Les médias de masse sont un véhicule puissant pour enseigner l'art du possible. Les hommes éclairés doivent revendiquer cet espace d'expression publique et créer une culture populaire progressiste qui enseigne aux hommes comment se lier aux autres, comment communiquer, comment aimer.

9.
GUÉRIR L'ESPRIT DES HOMMES

Dans la culture patriarcale, les hommes ne sont pas autorisés à exprimer leur douleur. Les garçons l'apprennent dès la petite enfance. Quand j'étais petite, j'étais impressionnée par un homme de mon église, un diacre, qui parlait devant la congrégation de son amour pour l'esprit divin. Souvent, au milieu de son témoignage, il se mettait à pleurer et mouchait ses larmes dans un grand mouchoir blanc. Les filles et les garçons qui étaient témoins de ses larmes se sentaient gênés pour lui, car à leurs yeux, il faisait preuve de faiblesse. Devant ses pleurs, les hommes qui se tenaient à ses côtés détournaient leur regard. Voir un homme exprimer des sentiments intenses leur faisait honte.

Je me suis souvenu de cet homme admirable et capable d'éprouver des sentiments dans un passage de mon autobiographie, *Bone Black*, où je raconte mon enfance :

Dans son esprit d'enfant, les hommes âgés étaient les seuls hommes capables d'éprouver des sentiments. Ils ne sentaient pas l'alcool et l'eau de Cologne lorsqu'ils s'approchaient d'elle. Ils s'approchaient comme des papillons, par des mouvements beaux et légers, et ne s'immobilisaient que par instants. [...] C'était ces hommes

à la peau brune et au visage sérieux qui étaient les diacres de l'église, les bras droits de Dieu. C'était ces hommes qui pleuraient lorsqu'ils éprouvaient l'amour de Dieu, qui pleuraient quand le prédicateur faisait le portrait du bon et fidèle serviteur. Ils sortaient de leurs poches des mouchoirs froissés et y versaient des larmes, comme s'ils versaient du lait dans une tasse. Elle voulait boire ces larmes qui, comme le lait, pourraient la nourrir et l'aider à grandir.

Pour contrer la représentation patriarcale des hommes en êtres dépourvus de sentiments, dans les livres que j'écris pour les adultes comme dans ceux que j'écris pour les enfants, je me suis efforcée de créer des figures masculines qui prouvent leur beauté et leur intégrité d'esprit.

Même si le mot « patriarcat » est rarement utilisé, tout le monde sait qu'une conception sexiste de la masculinité tourmente l'esprit des hommes. Bien qu'il ait eu tort de rendre les femmes implicitement coupables de l'extinction affective des hommes, le poète Robert Bly a encouragé les hommes à chercher l'Homme Sauvage qui est en eux, dans l'espoir qu'ils se sentiraient alors assez en sécurité pour laisser parler leur cœur, qu'ils pourraient hurler, pleurer, danser, jouer et renouer un lien intérieur avec leur esprit. Bien sûr, les hommes qui participaient à des ateliers tels que ceux organisés par Bly ne se laissaient aller que pour un temps, avant de retourner dans le monde patriarcal en abandonnant l'esprit sauvage derrière eux. Tout lecteur de *L'Homme Sauvage et l'Enfant* de Robert Bly peut lire entre les lignes les reproches de la mère. Et Bly a raison d'exiger que l'on prenne le temps d'examiner dans quelle mesure les mères contribuent à étouffer l'esprit des

garçons, mais il ne reconnaît pas que ces mères, dans leurs actes de sadisme maternel, font en réalité le travail du gardiennage patriarcal, c'est-à-dire le rôle d'une bonne mère tel qu'on leur a appris.

De manière tout à fait ironique, nous vivons à une époque où la capacité des mères à élever leurs fils est remise en question, alors que tant d'hommes patriarcaux ont assimilé les croyances et les valeurs du patriarcat directement grâce à leurs mères. Dans la culture patriarcale, beaucoup de mères déversent leur rage envers les hommes adultes sur leurs fils. Dans *The Power of Partnership*, Riane Eisler explique : « Certaines femmes déversent leur colère refoulée sur des hommes qu'elles estiment faibles ou vulnérables – leurs fils par exemple. Le psychologue David Winter a constaté que les femmes qui vivent dans des pays ou des périodes de domination masculine extrême ont tendance à être excessivement autoritaires avec leurs fils, qui sont les seuls hommes sur lesquels elles peuvent se défouler en toute sécurité. Dans ces circonstances, les femmes exercent souvent sur leurs fils une maltraitance subtile, ou pas si subtile. » Dans la culture patriarcale, beaucoup de mères réduisent au silence l'esprit sauvage de leurs fils, leur esprit d'émerveillement et de tendresse joueuse, de peur qu'ils se montrent faibles, qu'ils ne se préparent pas à devenir des machos, de vrais hommes, des hommes que les autres hommes envieront et admireront.

Une grande partie de la colère que les hommes déversent sur leurs mères répond à l'échec de celles-ci à les protéger lorsque, garçons, ils subissent la blessure du patriarcat. Dans l'une des séances de thérapie familiale dont parle Terrence Real dans *How Can I Get Through to You ?*, un fils décrit ce moment où la culture patriarcale s'immisce dans le

lien affectif avec sa mère, et la manière dont celle-ci y consent. Le fils se souvient : « Elle me raisonnait. Laisse-moi partir, chéri. Allez, laisse-moi partir. Toi et moi nous savons que ton père est une brute. Nous vivons ensemble dans un monde de sentiments délicats qu'il ne sera jamais capable de comprendre. Mais tu le vois, chéri, que je suis impuissante, n'est-ce pas ? Qu'est-ce que je peux y faire ? » Chaque jour, des mères mettent fin, de manière impitoyable et brutale, à leurs liens affectifs avec leurs fils pour les livrer au patriarcat, qu'il s'agisse d'un père insensible en chair et en os ou d'un père symbolique. Les garçons en souffrent énormément. Et ils n'ont nulle part où extérioriser cette souffrance ; ils la portent en eux. Ils l'emmènent là où ils peuvent la convertir en rage.

En apprenant à recourir à la dissimulation, les hommes apprennent à dissimuler leur rage, leur sentiment d'impuissance. Cependant, les hommes n'ont aucune base solide sur laquelle construire une saine estime de soi, car ils apprennent à se créer une fausse identité pour maintenir la domination masculine. Porter un masque en permanence pour affirmer sa présence masculine, c'est vivre en permanence dans le mensonge, c'est être perpétuellement privé de bien-être et d'un sens authentique de l'identité. Cette fausseté provoque chez les hommes une grande souffrance émotionnelle. Leurs rituels de domination les aident à soulager cette souffrance. Ils leur fournissent un illusoire sentiment de soi, une identité. Dans *The Unsettling of America: Culture and Agriculture*, le poète et agriculteur Wendell Berry explique que « si l'on supprimait le statut et les compensations que les hommes obtiennent en échange des exploits destructeurs que nous qualifions de "virils", on constaterait qu'ils souffrent autant que les femmes. On constaterait qu'ils souffrent pour la même raison :

ils sont en exil de la communion des hommes et des femmes, or il n'existe pas de lien plus profond avec la communion de toutes les créatures. » Dans notre société, beaucoup d'hommes n'ont ni statut, ni privilège ; le patriarcat capitaliste ne leur offre ni compensations généreuses, ni avantages. Ces hommes considèrent la domination des femmes et des enfants comme, peut-être, leur seule opportunité d'affirmer une présence patriarcale. Ces hommes souffrent. Leur angoisse et leur désespoir n'ont ni limites ni frontières. Ils souffrent dans une société qui n'accepte pas de voir les hommes changer, qui n'accepte pas que l'identité masculine soit reconstruite de telle sorte que sa formation sociale ne s'ancre pas dans une éthique de la domination. Plutôt que de reconnaître l'intensité de leur souffrance, les hommes la dissimulent. Ils font semblant. Ils se comportent comme s'ils avaient du pouvoir et des privilèges alors qu'ils se sentent impuissants. Parce qu'ils sont incapables de reconnaître cette profonde souffrance, il est difficile aux hommes de remettre en question la masculinité patriarcale et de s'en émanciper.

L'esprit des hommes est blessé et meurtri par la rupture des liens affectifs avec leur mère et leur père, par le traumatisme de la négligence et de l'abandon affectifs qu'ils sont si nombreux à avoir subi et à ne pas avoir su nommer. Beaucoup d'hommes sont incapables de dire leur souffrance. Tout comme les femmes, les hommes qui souffrent le plus s'accrochent aux causes mêmes de leur souffrance, et refusent de résister au sexisme ou à l'oppression sexiste. Ce refus s'enracine dans la peur que leur faiblesse soit révélée au grand jour. Ils craignent de devoir reconnaître la profondeur de leur souffrance. À mesure que cette dernière s'intensifie, leur besoin de faire violence, de dominer et de maltraiter les autres par la coercition

s'intensifie également. Barbara Deming explique : « Je pense que la raison pour laquelle les hommes sont si violents, c'est qu'ils savent, au fond d'eux-mêmes, qu'ils vivent dans le mensonge, et qu'ils en sont furieux. Il est impossible d'être heureux lorsqu'on vit dans le mensonge, et ils sont furieux d'être pris à mentir. Mais puisqu'ils ne savent pas comment briser ce mensonge, ils s'y enfoncent encore plus. » Pour beaucoup d'hommes, le moment où ils se lient avec les autres par la violence constitue peut-être la seule intimité, la seule proximité qu'ils sont capables d'atteindre, le seul espace où ils peuvent se libérer de leur supplice. Lorsque les féministes présentent tous les hommes comme de puissants oppresseurs qui victimisent les autres du fait de leur position de pouvoir, elles occultent le fait que les gens qui victimisent les autres sont souvent aussi eux-mêmes des victimes. La violence qu'ils font subir aux autres est généralement le reflet de la violence exercée sur leur propre personne. Beaucoup de féministes radicales sont tellement enragées par la domination masculine qu'elles n'arrivent pas à considérer la possibilité que les hommes souffrent et qu'on puisse leur pardonner. Notre échec à concevoir dans quelle mesure les hommes sont victimes du patriarcat nous empêche de comprendre la masculinité et de découvrir les manières de nous lier qui pourraient conduire davantage d'hommes à désirer une transformation féministe. Invitant les femmes à surmonter leur peur de la colère masculine, Barbara Deming écrit que les hommes « enragent de vivre dans le mensonge – ce qui veut dire qu'au fond d'eux-mêmes, quelque part, ils cherchent à s'en délivrer, qu'ils sont nostalgiques de la vérité. » Elle explique que « leur fureur nous donne une raison d'avoir peur, mais aussi une raison d'espérer ».

Les partisans et partisanes du féminisme ont eu beaucoup de mal à créer de nouvelles manières de penser la masculinité, des paradigmes féministes qui permettraient de reconstruire la masculinité. Malgré les succès du mouvement féministe, la socialisation des garçons – la fabrique de l'identité masculine patriarcale – n'a pas été radicalement modifiée. Les écrits féministes, qu'il s'agisse de fiction ou de théorie, se demandent rarement comment faire changer les hommes. Je suis toujours troublée lorsque des étudiants me demandent s'il y a des références dans la littérature qui pourraient leur servir de guide dans leur lutte pour interroger le patriarcat et créer des identités progressistes, car il y a si peu de lecture à leur proposer. En revanche, je peux offrir d'innombrables références à toute étudiante qui me dit qu'elle cherche à jeter un regard critique sur les rôles féminins sexistes et à les faire évoluer. Il faut que davantage d'ouvrages féministes s'adressent spécifiquement aux hommes. Ces derniers ont besoin d'idées féministes pour pouvoir changer.

Lors d'un cours sur la théorie féministe, j'ai demandé aux étudiant·es de commenter un livre, un film, une émission de télé ou toute autre expérience personnelle qui leur fournit des exemples de masculinité reconstruite de manière féministe. La classe comptait plus de quarante étudiants, et les réponses ont été rares. Plusieurs étudiant·es ont parlé du vieux film de John Sayles, *The Brother from Another Planet*, et de son film le plus récent, *Sunshine State*. J'ai attiré leur attention sur le roman d'Alice Walker, *La couleur pourpre*. Souvent, lorsqu'on discute de ce roman, on s'intéresse à la transformation de Celie, qui passe du statut d'objet à celui de sujet, mais personne n'évoque le fait que le roman relate également la transformation de « Monsieur » Albert, qui

s'éloigne de la masculinité patriarcale pour devenir une personne attentive et dévouée, capable de s'impliquer dans la communauté.

Dans la fiction féministe, des rôles radicalement nouveaux émergent pour les hommes. En tant que produit de l'imagination, *La couleur pourpre* offre une vision utopique du processus par lequel les hommes qui incarnent une masculinité sexiste et destructrice sont en mesure de changer. Dans *La couleur pourpre*, Walker montre les techniques de domination patriarcale que les hommes utilisent pour maintenir leur pouvoir au sein du foyer, en donnant des récits très graphiques de faits de maltraitance et de terrorisme, mais elle montre aussi le processus par lequel l'homme dominant peut acquérir une nouvelle conscience et de nouvelles habitudes. Sa vision utopique de la transformation masculine ne charge pas les seuls hommes du fardeau du changement.

Celie aussi doit changer d'attitude envers les hommes. Elle ne doit pas seulement soutenir Albert dans sa transformation, elle doit le comprendre et lui pardonner. Le consentement de Celie permet à Albert de rejoindre la communauté, d'embrasser une vision réciproque du partenariat. À la fin du roman, Celie dit d'Albert :

Après tout le mal qu'il a fait, je sais que vous vous demandez pourquoi je ne le déteste pas. Je ne le déteste pas pour deux raisons. Premièrement, il aime Shug. Et deux, Shug l'aimait aussi. En plus, regardez comme il essaie de faire quelque chose de sa vie. Je ne parle pas seulement du fait qu'il travaille, qu'il nettoie et qu'il apprécie certaines des choses que Dieu a eu l'amabilité de créer. Je veux dire que maintenant, lorsque vous lui parlez, il écoute vraiment, et une fois, de façon

inattendue dans la conversation qu'on avait, il a dit : Celie, je suis satisfait, c'est la première fois que je vis sur Terre de manière naturelle. C'est comme une nouvelle expérience pour moi.

Pour changer, Albert doit comprendre pour quelle raison il a maltraité les femmes. Pour lui, cette volonté de maltraiter s'enracine dans une éducation traumatisante, qui l'a contraint à faire des choix qui allaient à l'encontre de son vrai moi, dans le cadre de son endoctrinement patriarcal. Déshumanisé lui-même, il était facile pour lui de se trouver des justifications pour déshumaniser les autres. Vers la fin du livre, Albert devient un penseur contemplatif qui cherche à comprendre la raison de l'existence humaine. Il dit : « Je pense qu'on est là pour réfléchir, moi. Pour réfléchir. Pour questionner. Et qu'en réfléchissant à des grandes choses, en posant de grandes questions, on apprend de plus petites choses, presque par hasard. Mais on n'apprend rien de plus sur les grandes choses que ce qu'on savait déjà au départ. Plus je réfléchis, dit-il, plus j'aime. » En tant que patriarche, Albert était incapable d'aimer.

Contrairement au personnage fictif d'Albert, la plupart des hommes ne sont pas contraints de changer par des circonstances indépendantes de leur volonté. La plupart des hommes qui souffrent de la crise de la masculinité ne savent pas vers quoi se tourner pour changer. Dans le film *Antwone Fisher* (tiré d'une histoire vraie), un jeune homme noir tourmenté s'exprime sur sa crise en disant : « Je ne sais pas quoi faire ». Les hommes ont besoin d'un avenir féministe pour se transformer et guérir. En tant que partisans du féminisme qui cherchons à mettre fin au sexisme et à l'oppression sexiste, nous devons être prêtes à entendre les hommes

exprimer leur douleur. Ce n'est que lorsque nous ferons face courageusement à la souffrance masculine sans détourner le regard que nous donnerons aux hommes le modèle de conscience affective que leur guérison exige.

Pour guérir, les hommes doivent réapprendre à éprouver des sentiments. Ils doivent apprendre à rompre le silence, à exprimer leur douleur. Souvent, les hommes qui veulent exprimer leur souffrance se tournent d'abord vers les femmes dans leur vie, qui refusent de les écouter. À bien des égards, les femmes ont adhéré à la mystique masculine patriarcale. Lorsqu'un homme leur demande de bien vouloir accueillir l'expression de ses sentiments, d'y prêter l'oreille et d'y répondre, il arrive qu'elles se détournent tout simplement. À une époque, je demandais souvent à l'homme dans ma vie d'exprimer ses sentiments. Et pourtant, lorsqu'il commençait à parler, je l'interrompais ou le réduisais au silence en pleurant, ce qui lui envoyait le message que ses sentiments étaient trop lourds à porter, et qu'il valait mieux qu'il les garde pour lui. Comme nous le rappelle la bande dessinée *Sylvia* que j'ai mentionnée précédemment, les femmes ont peur d'entendre les hommes exprimer leurs sentiments. Si je refusais d'entendre la souffrance de mon partenaire, c'est parce que cela exigeait que je renonce à mon investissement dans l'idéal patriarcal de l'homme comme protecteur des blessé·es. S'il était blessé, comment pourrait-il me protéger ?

C'est en mûrissant, alors que ma conscience féministe s'étendait à reconnaître le fait que le patriarcat maltraite les hommes, que je suis devenue capable d'entendre la souffrance masculine. J'ai commencé à voir les hommes comme des camarades et des compagnons de route sur le chemin de la vie, et non

plus comme des personnes qui n'existent que pour fournir un soutien matériel. Puisque les hommes n'ont pas encore organisé un mouvement des hommes féministes qui proclamerait leur droit à la conscience affective et à l'expression de leurs sentiments, nous ne savons pas combien ils sont à avoir effectivement essayé d'exprimer leurs sentiments sans autre résultat que d'être ignorés ou rejetés par les femmes dans leur vie. En discutant avec certains hommes, j'ai été stupéfaite d'apprendre qu'il leur arrivait de confier d'intenses sentiments à un copain sans autre résultat que celui-ci cherche à les interrompre pour les faire taire, les ignore ou prenne ses distances. Les hommes qui cherchent à parler de leurs sentiments, quel que soit leur âge, apprennent généralement à ne pas s'adresser à d'autres hommes. Et s'ils sont hétérosexuels, il est beaucoup plus probable qu'ils essayent de les confier à des femmes avec qui ils sont intimes sur le plan sexuel. Les femmes disent que les conversations intimes avec les hommes ont souvent lieu dans les brefs moments qui précèdent et suivent les rapports sexuels. Et bien sûr, les médias de masse nous renvoient sans cesse l'image de l'homme qui va voir une travailleuse du sexe pour lui faire part de ses sentiments, car il n'y a pas d'intimité dans cette relation et donc pas de réelle prise de risque affective.

La « vulnérabilité » est un état affectif que beaucoup d'hommes cherchent à éviter. Certains passent toute leur vie dans cette attitude d'évitement et ne connaissent donc jamais l'intimité. Malheureusement, nous avons toutes collaboré avec le patriarcat en faisant semblant avec les hommes, en simulant des niveaux d'intimité et de proximité que nous n'éprouvons pas réellement. Nous disons aux hommes que nous les aimons alors que nous n'avons aucune idée,

semble-t-il, de qui ils sont vraiment. Nous disons à nos pères que nous les aimons alors que nous sommes terrifiées à l'idée de leur confier la manière dont nous les percevons vraiment, de leur confier notre peur d'être exclues, excommuniées, si nous sommes en désaccord avec eux. Ainsi, nous collaborons toutes avec la culture patriarcale pour que les hommes aient l'impression que tout leur est dû, pour qu'ils aient l'impression de pouvoir embrasser la masculinité patriarcale tout en restant aimés de leurs proches. En réalité, plus un homme prête allégeance au patriarcat, plus il doit être déconnecté de ses sentiments. S'il n'est pas capable d'éprouver des sentiments, il ne peut pas se lier aux autres. S'il ne peut pas se lier, il est incapable d'intimité.

Terrence Real fait une remarque importante lorsqu'il dit que la plupart des hommes ne savent pas ce qu'est l'intimité, que « le monde masculin, fait de positions d'infériorité et de supériorité, laisse peu de place à la tendresse [...] on y est soit autoritaire, soit sous l'autorité d'un autre ; soit dominateur, soit dominé ». Il constate avec intelligence : « Lorsqu'ils disent craindre l'intimité, ce qu'ils veulent vraiment dire, c'est qu'ils ont peur d'être assujettis ». Souvent, les garçons élevés par des femmes patriarcales sont gouvernés par leur désir de proximité maternelle, et c'est ce qui cause cette peur de l'assujettissement. Le sadisme maternel se caractérise par le fait qu'une mère manipulatrice exploite la vulnérabilité affective de son garçon pour le lier à sa volonté, pour l'assujettir. Cette expérience précoce est à l'origine de la peur de l'intimité avec les femmes adultes qu'éprouvent de nombreux hommes. Elle pourrait aussi expliquer pourquoi tant d'hommes dans la culture patriarcale cherchent l'intimité avec des filles ou des femmes assez jeunes pour être leur fille.

On trouve peu de discussions féministes au sujet du sadisme des mères envers leurs fils. En effet, les penseuses féministes ont toujours eu du mal à trouver des manières de nommer le pouvoir que les mères exercent sur leurs enfants, dans le contexte plus large d'une culture patriarcale où ces mères paraissent si impuissantes. Pourtant, c'est peut-être cette même impuissance par rapport aux hommes adultes au sein du patriarcat qui conduit tant de femmes à faire un usage destructeur du pouvoir affectif qu'elles exercent sur leurs garçons. C'est pour cette raison que les foyers monoparentaux dysfonctionnels où règne le sadisme maternel sont un endroit tout aussi malsain pour élever des garçons que les foyers biparentaux dysfonctionnels où le sadisme maternel est de toute façon la norme. Dans un foyer biparental, par chance pour le petit garçon, il y a parfois un homme adulte qui s'interpose et se comporte en témoin éclairé du sadisme maternel. Les foyers avec une mère seule ne bénéficient pas de ce genre d'intervention.

Les femmes ne sont pas naturellement plus capables d'amour que les hommes ; prendre soin des autres ne les empêche pas de se rendre coupable de maltraitance affective. La culture patriarcale a une tendance si forte à présupposer que les femmes sont aimantes et capables d'intimité, que l'incapacité d'une femme à acquérir les compétences relationnelles qui rendraient l'intimité possible passe souvent inaperçue. Si on encourage la plupart des femmes à acquérir des compétences relationnelles, une mauvaise estime de soi les empêche parfois d'appliquer ces compétences de manière saine. Pour qu'une culture propice à l'épanouissement de la masculinité féministe puisse émerger, les mères doivent éduquer leur conscience critique. Nous disposerons certainement dans un avenir proche, ou du moins

peut-on l'espérer, de données qui prouvent que les garçons s'en sortent mieux lorsqu'ils ont des parents aimants (en couple ou séparés), qui leur apprennent ce qu'est l'intimité. En attendant, faisons en sorte que les garçons qui manquent de compétences relationnelles aient des endroits où les acquérir.

Comme l'affirment avec audace Zukav et Francis dans *The Heart of the Souls*, « l'intimité et le désir d'exercer un pouvoir sur les autres – d'acquérir la capacité de les manipuler et de les contrôler – sont incompatibles. » Avant d'être capables d'intimité avec les autres, la plupart des hommes doivent retrouver leur intimité avec eux-mêmes. Ils doivent apprendre à éprouver leurs sentiments et à en avoir conscience. Les hommes qui masquent ou répriment leurs sentiments refusent en réalité d'éprouver de la souffrance. En effet, comme la plupart des hommes ont camouflé, étouffé ou enfermé leur souffrance affective, le chemin qui leur permettrait de retrouver leurs sentiments passe souvent par le portail de la souffrance. La rage des hommes sert en grande partie à camoufler cette souffrance intérieure : c'est leur secret bien gardé. Souvent, lorsqu'une femme s'approche de la souffrance d'un homme et qu'elle perce sous son masque pour découvrir sa vulnérabilité affective, elle devient la cible de sa rage.

Si les hommes sont fermés sur le plan affectif, c'est souvent parce qu'ils cherchent à cacher une vulnérabilité affective qui leur fait honte. Dans la mesure où l'on se sert de l'humiliation pour socialiser les garçons, les éloigner de leurs sentiments et les inciter à se dissimuler derrière le masque patriarcal, beaucoup d'hommes adultes conservent une voix intérieure qui les humilie. Des études indiquent que les pères patriarcaux sont rarement tués par leurs enfants ; les mères le sont davantage.

En effet, la rage éprouvée par de nombreux hommes à cause des humiliations que leur fait subir leur père se déplace généralement sur les figures d'autorité féminines. Avec les femmes en particulier, le petit garçon blessé qui habite chaque homme peut laisser libre cours à sa rage sans crainte de représailles. Plus la relation entre le fils et la mère est intime, plus celle-ci risque d'être à la fois la cible de sa rage et la gardienne d'un secret, qui ne confie à personne que son fils est intoxiqué par la rage. C'est le cas en particulier pour les fils agressifs qui frappent leur mère ou leurs frères et sœurs plus faibles. Dans notre culture, on évoque rarement la violence des fils envers les mères, surtout des garçons adolescents. Maintenant que tant d'hommes adultes célibataires retournent vivre chez leur mère voire ne les quittent jamais, la discorde domestique affective ou physique devient un problème croissant, d'autant plus qu'il est camouflé.

Dans les relations de couple entre homme et femme, le terrorisme intime est un problème bien identifié, en particulier la violence psychologique. Pourtant, on parle très peu du terrorisme intime entre des enfants adultes et leurs parents. Le film récent *La Pianiste* fournit un exemple graphique de la violence sadomasochiste qui peut exister entre un enfant adulte et un parent, sous la forme d'une maltraitance psychologique et physique. Dans ce film, les adultes représentées sont des femmes, et les spectatrices et spectateurs sont conduites à interpréter ce qu'elles et ils voient d'après le schéma sexiste traditionnel de la compétition féminine. Pourtant, dans la vie réelle, les relations mère célibataire/fils adulte se caractérisent par une considérable violence psychologique qui n'est pas nommée. La culture patriarcale habitue les femmes à camoufler

et cacher la maltraitance masculine, d'autant plus lorsque le coupable est le fils et la victime sa mère. Ces situations d'intimité malsaine existent parce que notre culture n'a pas su enseigner aux femmes et aux hommes ce qu'est l'intimité. Et tant que le rôle principal dans l'éducation des enfants sera attribué aux femmes, nous aurons la responsabilité d'apprendre ce qu'est l'intimité et de partager ce savoir avec les enfants des deux sexes.

Apprendre ce qu'est l'intimité est une compétence relationnelle qui nous enseigne la valeur de la connaissance de soi. Offrant une définition de l'intimité plus large et plus sensée que la vieille notion qui combine proximité avec quelqu'un et vulnérabilité, Gary Zukav et Linda Francis affirment que l'on « crée de l'intimité lorsque l'on passe du désir d'un pouvoir sur les autres – qui est la capacité de les manipuler et de les contrôler – au désir d'un pouvoir authentique – qui est l'alignement de sa personnalité avec son âme. » Ces dernières années, un certain nombre de livres de développement personnel sont parus pour exhorter les lectrices et lecteurs à prendre soin de leur âme. Les livres de James Hillman, Thomas Moore et Gary Zukav ont été des best-sellers nationaux. Ironiquement, ces hommes parlent de la nécessité de prendre soin de son âme comme si le chemin était le même pour les femmes et les hommes. Dans l'introduction du livre *Le soin de l'âme*, Thomas Moore explique à ses lectrices et lecteurs : « Faire un travail satisfaisant, vivre des relations enrichissantes, compter sur ses ressources personnelles et apaiser ses angoisses : ce sont-là des dons de l'âme. Ces derniers sont particulièrement insaisissables à notre époque car nous ne croyons pas en l'âme. Nous ne lui accordons donc aucune place dans notre hiérarchie des valeurs. [...] Notre

époque est celle d'une profonde division, où l'esprit est séparé du corps et où la spiritualité est en conflit avec le matérialisme. Comment échapper à cette scission ? » Selon les penseuses et penseurs visionnaires, c'est en exposant la manière dont la logique de la domination crée cette scission et en choisissant le modèle du lien entre les êtres et de l'interdépendance, que nous pourrions commencer à restaurer notre intégrité, et avec l'intégrité vient le soin de l'âme.

Les hommes pris dans la logique de la masculinité patriarcale ont du mal à croire que leur âme est une chose importante. C'est peut-être un préjugé patriarcal qui conduit Thomas Moore à indiquer, en conclusion de son appel à cultiver l'âme, que « le soin de l'âme n'est pas un projet d'amélioration personnelle. [...] Il ne s'agit pas du tout de vivre correctement ou d'être en bonne santé affective. » Ce besoin de nier la relation entre le soin de l'âme et le soin de soi relève lui-même des divisions binaires de la conscience que Moore critique. Toute personne qui prend soin de son âme correctement connaît une amélioration de son bien-être affectif.

Les hommes ont besoin d'entendre que leur âme est une chose importante et que prendre soin de leur âme est la tâche la plus importante de leur existence. Si les hommes consacraient tous plus d'énergie dans leur vie à améliorer leur bonté d'âme plutôt qu'à suivre le modèle du dominateur pour augmenter leur pouvoir, alors le monde tel que nous le connaissons en sortirait grandi.

Ce n'est sans doute pas un simple accident du destin si les enseignants visionnaires qui nous conseillent sur les moyens de prendre soin de l'âme et d'améliorer la vie sur la planète sont des hommes de couleur originaires de pays pauvres, des hommes qui

vivent en exil, des hommes qui ont été victimes de la violence masculine impérialiste. Deux hommes qui me viennent à l'esprit sont Sa Sainteté le Dalaï Lama et le moine bouddhiste vietnamien Thich Nhat Hanh. Dans son *Éthique pour le nouveau millénaire*, le Dalaï Lama appelle à une révolution spirituelle. Il nous fait part de sa conviction que tous les êtres humains aspirent au bonheur et que la principale caractéristique du bonheur authentique est la paix intérieure, qu'il associe au fait de se préoccuper des autres. Son message fait écho en son âme à celui des penseuses féministes, qui disent au monde que les hommes sont en mesure de guérir leur esprit à condition de développer des compétences relationnelles, comme la capacité d'éprouver de l'empathie, de se soucier des autres.

L'existence d'enseignants visionnaires qui dispensent des conseils spirituels aux hommes et aux femmes nous rappelle constamment que le cœur des hommes peut être transformé par l'amour et la compassion. Le Dalaï Lama nous enseigne la nécessité de cultiver sans cesse la pratique de la compassion. Que ces hommes se considèrent ou pas comme œuvrant à la fin du patriarcat, il n'en demeure pas moins que tout homme qui choisit la voie de la compassion guérit son esprit et s'éloigne de la domination. Le Dalaï Lama nous offre ces sages paroles :

La compassion est l'une des choses qui donnent le plus de sens à notre vie. C'est la source de tout bonheur et de toute joie durables. Et c'est le fondement d'un bon cœur. La bonté, l'affection, l'honnêteté, la vérité et la justice envers les autres sont à notre avantage. Il n'y a là rien de complexe à théoriser. C'est une question de bon sens. [...] Il ne fait aucun doute que notre bonheur est inextricablement lié

au bonheur des autres. Il ne fait aucun doute que si la société souffre, nous souffrons aussi. [...] Il nous est certes possible de rejeter tout le reste : la religion, l'idéologie, toutes les idées reçues. Mais l'on n'échappe pas à la nécessité de l'amour et de la compassion.

Hommes et femmes doivent se préoccuper du soin de l'âme s'ils veulent maintenir la vie sur cette planète, s'ils veulent vivre pleinement leur vie.

Dans notre société, la plupart des hommes croient en des puissances supérieures, et pourtant ils ont appris à dévaloriser la vie spirituelle, à violer leur propre sens du sacré. C'est pour cette raison qu'un travail de restauration spirituelle, qui permettrait de considérer l'âme des hommes comme sacrée, est essentiel pour faire émerger une culture dans laquelle les hommes sont capables d'amour. Lorsque le cœur des hommes est plein de compassion et ouvert à l'amour, alors, comme le dit le Dalai Lama, « il n'y a pas besoin de temple ou d'église, de mosquée ou de synagogue, pas besoin de philosophie compliquée, de doctrine ou de dogme, car le temple est notre propre cœur, notre propre esprit, et la doctrine est notre compassion. »

Lorsque le mouvement féministe contemporain était dans sa période la plus combative, celles d'entre nous qui vénéraient des divinités masculines passaient souvent pour des traîtresses. Pourtant, beaucoup d'entre nous ont trouvé qu'il était particulièrement utile, pour continuer à aimer les hommes et apprécier le caractère sacré de leur âme, de séparer l'idéologie patriarcale des figures religieuses masculines qui fournissent de puissantes images de bonté aimante et attentionnée. Beaucoup d'entre nous, qui étions des filles blessées issues de milieux chrétiens,

ont trouvé utile de méditer quotidiennement sur le vingt-troisième psaume parce qu'il évoquait pour nous l'image d'un père prenant soin de nos âmes, parce qu'il nous rassurait en affirmant que nous allions survivre, que la bienveillance et la miséricorde nous seraient accordées, et que notre père prendrait toujours soin de nous.

Cette image de la paternité aimante incarne la masculinité féministe dans sa forme la plus divine. Pour guérir l'esprit des garçons et des hommes, pour prendre soin de leur âme, il nous faut oser leur proclamer notre adoration, et nous prosterner devant l'homme non pas comme dominateur, mais comme esprit divin incarné qui peut s'unir à nous dans l'amour, sans menace de séparation, et nous faire connaître un amour parfait, c'est-à-dire sans crainte.

10.
DÉFENDRE L'INTÉGRITÉ DES HOMMES

--	--

Pour guérir la crise qui fait rage dans le cœur des hommes, nous devons nous résoudre à affronter le fait que la culture patriarcale a exigé d'eux que leur âme soit divisée. Nous savons qu'il y a des hommes qui n'ont pas succombé à cette exigence, mais la plupart ont renoncé à leur capacité à être entiers. La quête de l'intégrité est le voyage héroïque qui met fin à la crise de la masculinité et qui prépare le cœur des hommes à donner et recevoir de l'amour.

La première leçon de masculinité patriarcale qu'apprend un garçon, c'est qu'il doit porter un masque (ce mot fait d'ailleurs déjà partie du terme « masculinité »). Il apprend qu'il ne doit pas exprimer ses sentiments profonds si ceux-ci ne sont pas conformes aux comportements acceptables que le sexisme définit comme masculins. Invités à renoncer à leur vrai moi pour réaliser l'idéal patriarcal, les garçons apprennent très tôt à se trahir et chaque meurtrissure qu'ils infligent à leur âme est récompensée. Le thérapeute John Bradshaw explique qu'une scission se produit lorsque l'enfant apprend que ce qu'il éprouve organiquement est inacceptable. En réaction à cette leçon d'après laquelle son vrai moi est inadapté et incorrect, le garçon apprend à se donner un faux moi. Bradshaw explique : « Le sentiment que j'ai fait quelque chose de mal, que je ne sais pas vraiment ce dont il s'agit, qu'il y a en mon

être même quelque chose qui ne va pas du tout, me conduit purement et simplement au désespoir. Ce désespoir est l'entaille la plus profonde qui caractérise l'état mystifié. Il me signifie qu'il est impossible que je reste tel que je suis ; que je n'ai aucune valeur et que je ne suis pas digne d'amour tant que je reste moi-même. Je dois trouver le moyen d'être quelqu'un d'autre – quelqu'un qui puisse être aimé. Quelqu'un qui n'est pas moi. » Les rôles sexistes imposent des contraintes sur la formation de l'identité des enfants de sexe masculin et féminin, mais ce processus est beaucoup plus destructeur pour les garçons, car on exige d'eux non seulement qu'ils se tiennent à des rôles plus rigides et enfermants, mais ils sont aussi punis plus facilement et plus sévèrement lorsqu'ils s'écartent de ces rôles.

Grâce au mouvement féministe contemporain, il existe aujourd'hui dans notre société un espace où le sens de soi des filles peut se former de façon indépendante des définitions sexistes ; les garçons ne bénéficient pas de la même liberté. Il n'y a donc rien d'étonnant à ce que les garçons, dans la culture patriarcale, perpétuent la tradition de se créer un faux soi et de se scinder. Cette scission se caractérise souvent par la capacité des hommes et des garçons à compartimenter leur vie. C'est cette division dans la psyché et l'âme des hommes qui les blesse au plus profond et constitue le terreau des maladies mentales. Tant que les hommes devront se dissimuler derrière le masque d'un faux soi, leur capacité à vivre une vie pleine et libre s'en trouvera gravement diminuée. Ils ne pourront pas éprouver de joie et ne seront pas vraiment capables d'amour.

Devoir se cacher derrière un faux soi rend forcément malhonnête. Les personnes qui apprennent à se mentir à elles-mêmes et à mentir aux autres

ne sont pas capables d'aimer car elles sont amputées de leur capacité à dire la vérité et donc à susciter la confiance. Nous sommes là au cœur des dommages psychologiques que le patriarcat inflige aux hommes. Il s'agit d'une forme de maltraitance que notre culture continue de nier. Les garçons qui sont transformés en patriarches par leur socialisation se font maltraiter. En devenant les victimes des mauvais traitements qu'on leur inflige au cours de leur socialisation pour les conformer à l'idéal patriarcal, les garçons apprennent qu'ils ne sont pas dignes d'amour. Selon Bradshaw, ils apprennent que « les relations avec les autres sont fondées sur le pouvoir, le contrôle, le secret, la peur, la honte, l'isolement et la distance. » On retrouve là des traits de caractère qui suscitent souvent l'admiration chez l'homme adulte patriarcal.

Dans la culture patriarcale, il est socialement acceptable, et même exigé, d'infliger une blessure affective aux garçons. Nous ne sommes pas seulement encouragés à leur refuser le droit d'être entier, le droit à l'intégrité : ceci est considéré comme la bonne manière de faire les choses. Terrence Real affirme que « nous forçons nos enfants à sortir du sentiment de plénitude et de lien avec le monde dans lequel ils commencent leur vie » afin de les encourager ensuite « à enterrer leur moi le plus profond, à cesser de dire la vérité et de s'y intéresser, à jeter un regard méfiant voire dédaigneux sur l'état de proximité dont nous avons toutes et tous, par nature, le plus grand besoin. » Real a le courage de dire la vérité lorsqu'il expose la dure réalité de l'impact psychologique du patriarcat : « Nous vivons dans une culture anti-relationnelle, qui méprise la vulnérabilité, une culture qui non seulement ne parvient pas à prendre soin de notre capacité à nous

lier aux autres mais qui la combat activement parce qu'elle la craint. » Dans la mesure où les garçons apprennent par leur socialisation à mépriser leur vulnérabilité, ils s'habituent à meurtrir leur âme. Cette blessure de l'esprit masculin, infligée au cours de l'apprentissage par la pratique de la scission, de la dissociation et de la déconnexion, ne peut être guérie que par la pratique de l'intégrité. Les hommes blessés doivent récupérer les parties d'eux-mêmes qu'ils ont abandonnées au service de la masculinité patriarcale. Ce travail fondamental de récupération est nécessaire pour restaurer l'intégrité de l'être masculin.

Dans son dernier livre, *Living a Life That Matters*, Rabbi Harold Kushner propose cette définition claire de l'intégrité: « L'intégrité, c'est être entier, ne pas être brisé ni divisé. Ce terme décrit une personne qui a formé une unité à partir des différentes parties de sa personnalité, de sorte qu'il n'y a plus de scission en son âme. » Le patriarcat encourage les hommes à renoncer à leur intégrité et à vivre dans le déni. En apprenant l'art de la compartimentation, de la dissimulation et de la dissociation, les hommes se croient capables d'agir en toute intégrité alors qu'ils ne le font pas. Ils en arrivent au stade du déni psychologique sévère. Complétant la définition de l'intégrité dans *Plus loin sur le chemin le moins fréquenté*, Morgan Scott Peck en revient à la racine du terme « intégrité », qui est le verbe « intégrer », et souligne qu'il s'agit du contraire de la compartimentation. « Les individus sans intégrité ont une propension naturelle à se compartimenter. Et la masculinité patriarcale normalise la compartimentation masculine. »

D'après Peck, la compartimentation est un moyen d'éviter la souffrance: « Nous connaissons toutes et tous ce genre d'homme qui va à l'église

le dimanche matin, persuadé qu'il aime Dieu, la création divine et ses congénères, mais qui, le lundi matin, n'a aucun problème avec la politique de son entreprise qui déverse des déchets toxiques dans un cours d'eau local. S'il est capable de faire l'un et l'autre, c'est parce que la religion est un compartiment dans sa vie, et son entreprise en est un autre. » Puisque la plupart des hommes croient, du fait de leur socialisation, que la compartimentation est une pratique positive, celle-ci leur paraît être une bonne chose, elle leur paraît confortable. Au contraire, pratiquer l'intégrité, c'est difficile; ça fait mal. Peck soulève un point crucial: « L'intégrité est douloureuse. Mais sans elle, il n'y a pas de plénitude. » Pour être entiers, les hommes doivent pratiquer l'intégrité.

L'intégrité est nécessaire à une saine estime de soi. La plupart des hommes ont peu d'estime de soi parce qu'ils sont constamment en train de mentir et de dissimuler (en prenant de fausses apparences) afin de se conformer au rôle masculin sexiste. Dans son ouvrage novateur sur le sujet, *Les six clés de la confiance en soi*, Nathaniel Branden, remarque que la pratique de l'intégrité est un pilier essentiel de l'estime de soi et parle de la manière dont le mensonge blesse l'estime de soi. Il avoue avoir été autrefois convaincu, comme beaucoup d'hommes, qu'il était important de mentir pour protéger les autres, mais qu'il a finalement dû se rendre à l'évidence: « les mensonges ne marchent pas. » Il a compris qu'il devait dire la vérité s'il voulait restaurer son estime de soi et pouvoir pratiquer l'intégrité: « en tergiversant et en retardant ce moment, je ne faisais que rendre les conséquences plus terribles pour tout le monde. » En outre, écrit-il, « je n'ai réussi à protéger personne, et encore moins à me protéger moi-même. Si d'une part j'adoptais

ce comportement pour épargner les personnes que j'aimais, je leur infligeais en réalité une douleur pire que celle qu'elles auraient connue autrement. Si d'autre part j'adoptais ce comportement pour protéger mon estime de soi en évitant un conflit entre mes valeurs ou entre mes différentes allégeances, je détruisais en réalité mon estime de soi. » C'est cette même logique défectueuse que beaucoup d'hommes patriarcaux invoquent pour éviter de dire la vérité et de pratiquer l'intégrité.

On nous fait trop souvent croire que le fait de mentir et de compartimenter leur vie confère aux hommes un plus grand pouvoir. Mais ce n'est pas du tout le cas. Le stress lié au maintien et à la protection d'une fausse identité nuit au bien-être affectif des hommes; il érode leur estime de soi. La déprime dont souffrent les hommes est, pour une grande part, directement liée à leur incapacité à être entiers. Même s'ils ont dû créer et entretenir un faux moi du fait de leur socialisation, la plupart des hommes se souviennent du vrai moi qu'ils ont été. Et c'est ce souvenir de la perte – associé à leur rage contre ce monde qui les a incités à renoncer à eux-mêmes – qui cause leur dépression. Cette souffrance, dont les hommes identifient rarement la source, est constante. Elle conduit beaucoup d'hommes à l'addiction, qu'il s'agisse d'addiction au travail (*workaholism*) ou de l'abus de certaines substances. L'addiction au travail est l'addiction la plus courante chez les hommes car elle fait généralement l'objet de récompenses et n'est pas considérée comme nuisible à leur bien-être affectif.

Le travail est souvent l'occasion pour les hommes de se détacher de leurs sentiments. Zukav et Francis décrivent l'addiction au travail comme une manière de fuir ses émotions: « C'est une drogue

aussi efficace que le plus puissant des anesthésiants. [...] L'addiction au travail plonge les hommes dans un sommeil profond. C'est une transe auto-induite qui éloigne temporairement les émotions douloureuses de leur conscience. » Au moment où l'addiction cesse de tenir la souffrance à distance, beaucoup d'hommes sombre dans la dépression. Et comme pour tant d'autres formes de souffrance masculine, les hommes n'ont reçu que très récemment de la société l'autorisation de faire face à la dépression. Si les hommes souffrent souvent de dépression, c'est à cause de leurs attentes déçues ou de leur perfectionnisme (qui n'obtient jamais satisfaction puisqu'être humain, c'est être imparfait). On nous dit souvent que le mouvement féministe a supprimé ou miné le « pouvoir masculin » et que, par conséquent, les hommes se sentent dépourvus de tout. Cette vision des choses repose sur l'idée que les femmes sont responsables de la dépression masculine. Pourtant, il est difficile de croire que les hommes se sentent menacés par l'arrivée massive des femmes sur le marché du travail, alors qu'elles sont moins bien payées que les hommes et font un deuxième service lorsqu'elles rentrent à la maison après de longues heures de travail. Étant donné qu'une femme n'est plus sous la domination d'un chef de famille patriarcal lorsqu'elle sort du foyer, ce mouvement vers l'extérieur représente sans doute une plus grande menace pour le pouvoir masculin que ce que les femmes font à l'extérieur.

S'il y a un aspect du mouvement féministe qui a eu un impact profond sur les hommes, c'est son combat pour que les femmes aient le droit de critiquer les hommes au niveau individuel et collectif. Dans le foyer patriarcal où j'ai été élevé, Papa se trouvait toujours, du fait de son pouvoir, au-delà de

toute critique. Même si Maman n'est jamais devenue féministe, après quarante ans de soumission, elle s'est pourtant mise à critiquer Papa d'une manière qui faisait écho aux contestations féministes du pouvoir et des privilèges masculins. Comme beaucoup de femmes, elle a contesté le manque d'engagement affectif de son mari. Comme beaucoup de femmes, elle a voulu qu'il s'intéresse à son épanouissement personnel. Pendant des années, la culture patriarcale a enseigné aux hommes que leur identité, leur virilité, suppose qu'ils marquent leur manque d'intérêt pour l'épanouissement personnel ; mais tout à coup, dans le sillage du mouvement féministe, les femmes ont bombardé les hommes de nouvelles attentes affectives. Collectivement, les hommes ont répondu par la dépression.

Le célèbre psychothérapeute Morgan Scott Peck nous rappelle que chaque fois que l'on fait un pas considérable en direction de son épanouissement personnel, on passe par un processus de déni, de colère, de négociation, de dépression, et enfin, d'acceptation (ce sont les mêmes étapes que celles qu'on traverse lorsqu'on est confronté-es à la mort, d'après Elisabeth Kübler-Ross). S'appuyant sur un exemple personnel, Peck raconte que des proches lui avaient fait des reproches sur son caractère, et qu'il avait résisté à leurs critiques :

S'ils m'aiment vraiment au point de continuer à me critiquer, j'en arrive peut-être au point où je me dis : « Se pourrait-il qu'ils aient raison ? Y aurait-il vraiment quelque chose qui ne va pas chez le grand Scott Peck ? » Et si la réponse est oui, c'est déprimant. Mais si j'arrive à m'accrocher à cette idée déprimante – d'après laquelle il y a peut-être vraiment quelque chose qui ne va pas chez moi – et que je commence à me demander

de quoi il s'agit, que j'y réfléchis, que je l'analyse, l'isole et l'identifie, alors je peux me mettre en route pour m'en débarrasser et m'en purifier. Une fois accompli le travail de la déprime, j'émergerai à l'autre bout de ce processus sous la forme d'un homme nouveau, d'un être humain ressuscité, d'une meilleure personne.

Cependant, les hommes se retrouvent souvent coincés dans leur propre rage.

Aussi n'est-ce pas une surprise si beaucoup d'hommes, pour redevenir entiers, doivent d'abord mettre des mots sur l'intensité de leur rage et sur la souffrance qu'elle masque. Écrivant en sachant qu'il va mourir, Joseph Beam confesse dans « Brother to Brother: Words from the Heart » :

Je dois dire ce qui m'importe le plus, le verbaliser, le partager, même au risque de le voir déformé ou mal compris. Je sais ce qu'est la colère. Mon corps contient autant de colère que d'eau. C'est le matériau à partir duquel j'ai construit ma maison : des briques rouge sang qui pleurent sous la pluie. [...] C'est le visage et la posture que je montre au monde. C'est ma manière, parfois la seule, d'arriver à me faire entendre. C'est parfois ma manière de montrer mon affection. Je suis en colère à cause du traitement qu'on me réserve en tant qu'homme noir. Cette colère est un feu qui se nourrit du regard méprisant et dédaigneux que ma communauté jette sur moi parce que je suis gay. On ne m'accepte pas chez moi tel que je suis.

Derrière la colère se cache souvent la dépression ou un profond chagrin.

La dépression masque souvent une incapacité à faire son deuil. Les hommes ne disposent pas de

la marge de manœuvre affective nécessaire pour faire leur deuil. Nous, les filles et les femmes, nous pouvons pleurer, exprimer notre chagrin tout au long de notre vie. Nous pouvons évacuer notre souffrance. Au contraire, les hommes apprennent encore aujourd'hui à garder leurs émotions pour eux et, pire encore, à nier qu'ils ont envie de pleurer. Donald Dutton, dans le chapitre « Love and Rage », explique que le refus masculin de reconnaître la perte d'un-e proche est un élément clé de la rage masculine :

Les modèles masculins pour le deuil sont rares. [...] En particulier, les hommes semblent incapables de pleurer un-e proche, de faire leur deuil au niveau individuel. C'est peut-être pour ça que le blues est si populaire chez les hommes. Le blues est une forme d'expression socialement acceptée qui vient se substituer au processus du deuil que les hommes ont désappris et qui leur est devenu inaccessible. [...] Lorsque l'artiste de blues Robert Johnson chante : « J'ai été maltraité et ça ne me dérange pas de mourir », beaucoup d'hommes hochent la tête en signe d'assentiment, sans doute parce qu'ils sentent que cela fait écho à leurs propres désirs inassouvis.

Beaucoup d'adolescentes ont l'occasion d'accomplir un processus de deuil lorsqu'elles passent de la petite enfance à la maturité. Les filles ont le droit de faire leur deuil quand les choses changent. Les hommes, adultes ou jeunes garçons, n'apprennent aucun rituel de deuil.

Si l'église a été si importante dans la vie des hommes noirs, c'est en partie parce qu'elle fait partie des lieux où ces derniers sont autorisés à exprimer leurs émotions, à faire leur deuil. James Baldwin décrit l'église comme lieu où les émotions se libèrent

dans *La prochaine fois, le feu*: « Rien de ce qui a pu m'arriver depuis n'a égalé la puissance et la gloire que j'éprouvais parfois au milieu d'un sermon quand je savais que vraiment, d'une façon ou d'une autre, par quelque miracle, je transmettais véritablement, comme ils disaient "la Parole", quand l'église et moi ne faisons qu'un. Leur douleur et leur joie étaient miennes et les miennes leurs. Ils me livraient leur joie, je leur livrais la mienne. » C'est dans l'église où je me rendais durant mon enfance que j'ai vu pour la première fois des hommes en deuil.

Pour s'épanouir psychologiquement et spirituellement, les hommes ont besoin de pleurer. Les hommes qui sont impliqués dans un travail d'auto-guérison racontent qu'ils ne commencent à guérir que lorsqu'ils deviennent capables de souffrir. Neale Lundgren raconte cette lutte intérieure de manière courageuse et intelligente dans son essai autobiographique sur l'enfance, « *The Night When Sleep Awoke* », où il confesse son aspiration à retrouver un modèle paternel, à renouer avec la masculinité (manhood). « C'est au moment même où je croyais avoir épuisé ma quête de père que je me suis mis à chercher de l'aide pour me faire soigner. Après plusieurs épisodes de dépression durable et inexplicable, j'ai pris la décision d'arrêter de fuir la souffrance et la colère. Avec l'aide et le soutien d'hommes et de femmes instruites en matière de thérapie, je me suis mis à explorer les tréfonds redoutés de mon cœur blessé. Je me suis mis à faire le deuil des gens que j'ai perdus et des attachements passés. » Lorsqu'un homme se retrouve bloqué dans sa capacité affective à faire le deuil, il risque d'être figé dans le temps et d'être incapable d'aller au bout de son processus d'épanouissement. Si les hommes veulent changer et se

transformer entièrement, ils doivent faire le deuil de leur ancien moi et créer les conditions nécessaires à la naissance d'un nouveau moi.

Lorsqu'un homme refuse d'enfreindre le décret patriarcal qui lui interdit de changer – surtout pour satisfaire quelqu'un d'autre, en particulier une femme –, il choisit d'être en règle plutôt que d'être aimé. Il se détourne des personnes qui lui sont chères et choisit ce qui fait de lui un homme plutôt que ce qui fait de lui une personne, l'isolement plutôt que le lien. Le thérapeute George Edmond Smith se souvient d'avoir appris très tôt que les hommes réagissent par la rage et le déni lorsque les autres considèrent qu'ils ont perdu le contrôle ou qu'ils ont fait une erreur :

Je me souviens aussi que, très tôt dans ma vie, lorsque je posais à mon père une question dont il ne connaissait pas la réponse, il se mettait en colère, comme pour dire : « Écoute, je ne connais pas la réponse à ta question et c'est pour ça que je devrais te botter le cul ! » Bien sûr, j'ai compris presque immédiatement et j'ai cessé de poser des questions à mon père. Il en aurait été autrement s'il avait pris le temps de me dire : « Mon garçon, je ne connais pas la réponse à cette question, on n'a qu'à chercher ensemble pour voir ce qu'il en est ! »

Seul un père capable d'être un homme entier dispose de l'intégrité nécessaire pour reconnaître son ignorance devant son fils sans se sentir diminué.

Les hommes qui sont entiers peuvent exprimer leurs peurs sans honte. Ils n'ont pas besoin de porter un faux masque qui ne laisse transparaître aucune peur. Les pères sont incapables de confier leurs peurs à leurs fils. Or, ils ont peur de ne pas être à

la hauteur des attentes de leurs fils. Ils ont peur que leurs fils remarquent leur jalousie et leur convoitise à l'égard du jeune garçon qui ne s'est pas encore coupé de ses sentiments, qui n'est pas éteint affectivement. Écrivant sur son enfance, Neale Lundgren se souvient : « J'étais en admiration devant mon père, et je crois que je sentais souvent qu'il avait peur de moi. Peut-être était-il intimidé de voir que mon cœur ressemblait à ce qu'avait pu être le sien lorsqu'il était enfant : grand, plein, ouvert, fort et tendre. »

Incapables de reconnaître leurs propres sentiments, les pères les camouflent souvent sous leur rage et coupent cruellement leurs liens avec leurs fils, en refusant leur amour et leur admiration. Le patriarcat place les hommes qui deviennent pères dans un modèle de performance compétitive avec leurs fils ; il leur apprend que leur fils est ou sera un jour leur adversaire, et qu'ils doivent craindre que ce fils ne dérobe leur gloire. Nos mythes et nos histoires religieuses sont remplis de récits dans lesquels le fils est décrit comme l'ennemi du père, toujours prêt à lui dérober son pouvoir. Ce modèle dysfonctionnel suggère aux hommes que la séparation entre père et fils ne peut avoir lieu que par la violence ou par la mort. Seul l'homme qui s'oriente vers un modèle sain – où la figure paternelle est celle d'un adulte intègre, d'un guide qui abrite, protège et prend soin de son fils – peut assister son fils jusqu'à ce moment de grâce où ce dernier affirme sainement son autonomie.

Une figure paternelle est saine si elle sait quand lâcher prise, si elle arrive à soutenir le garçon à chaque étape de son parcours. Comme le déclare Thomas Moore dans son essai sur l'enfance, « Little Boy Found » : « C'est lorsque notre père nous parle que nous arrivons à préserver le caractère scintillant

de notre esprit. [...] Le père et le fils ont besoin l'un de l'autre, car ils se soutiennent mutuellement. Nous devons laisser notre père s'épanouir à son rythme. [...] Et lui doit prendre au sérieux nos bêtises d'enfant, donner sa vie pour elles, afin que nous puissions nous aussi être pères, depuis notre place au soleil. » Un père attentionné, rendu audacieux par sa force et son intégrité, protège le cœur ouvert et tendre de son fils, le mettant ainsi à l'abri des assauts du patriarcat.

Lorsque les hommes pratiquent l'intégrité, ils acceptent qu'une partie du travail pour rester entiers consiste à apprendre à être flexible, à négocier, à embrasser le changement dans leur pensée et dans leurs actes. C'est à condition d'être capables de s'autocritiquer, de changer, d'entendre les critiques des autres qu'on se rend capables d'être responsables.

Pour être en mesure de répondre à leur famille et à leurs ami-es, les hommes doivent s'entraîner à assumer leurs responsabilités. Il s'agit là d'une autre composante de toute saine estime de soi. Nathaniel Brandon assimile notre capacité d'être responsable à notre capacité d'éprouver de la joie, et de s'en sentir personnellement augmenté-es. Ce sentiment d'autonomie personnelle nous permet de rompre avec les rôles sexuels imposés. C'est là ce qu'il faut appeler une liberté et une indépendance véritables :

Je suis responsable d'accepter ou de choisir les valeurs selon lesquelles je vis. Si je vis selon des valeurs que j'ai acceptées ou adoptées de manière passive et irréfléchie, il m'est facile d'imaginer qu'elles sont simplement « ma nature », « ce que je suis », et d'éviter de reconnaître qu'un choix est en jeu. Si je suis prêt à reconnaître qu'il y a des décisions et des choix cruciaux à faire pour adopter des valeurs, je suis alors en mesure de

jeter un regard neuf sur mes valeurs, de les remettre en question et, si nécessaire, de les réviser. Encore une fois, c'est le fait de prendre des responsabilités qui me libère.

Le modèle patriarcal qui intime aux hommes de garder le contrôle à tout instant est en contradiction avec le fait de cultiver la capacité d'être responsable, qui exige de savoir distinguer lorsqu'il faut contrôler la situation et lorsqu'il faut s'abandonner et lâcher prise.

Les hommes responsables sont capables d'auto-critique. Si les hommes étaient plus nombreux à faire ce travail d'autocritique, ils ne seraient pas blessés ou chagrinés lorsque les autres les critiquent, en particulier les femmes qui vivent dans leur intimité. Les hommes responsables, s'ils s'engagent dans l'autocritique, se rendent capables d'admettre leurs erreurs. Ils sont alors prêts, lorsqu'ils ont fait du tort à d'autres, à reconnaître ce tort et à faire amende honorable. Ils sont alors capables, lorsque d'autres leur ont fait du tort, de pardonner. Cette capacité à pardonner est essentielle dans leur travail pour abandonner le perfectionnisme et accepter leur vulnérabilité.

En même temps, la critique constructive ne fonctionne que si elle est liée à un processus d'affirmation. L'affirmation est un acte de soin affectif. Souvent, les hommes blessés ne sont pas capables de dire quoi que ce soit de positif. Ce sont des râleurs, des rouspéteurs ; drapés dans leur cynisme, ils se tiennent à distance d'eux-mêmes et des autres sur le plan affectif. L'affirmation nous rapproche les uns des autres. C'est la manière la plus noble de montrer notre compassion et notre empathie envers les autres. Parmi les aspects négatifs de la critique de la masculinité faite par les féministes anti-hommes, on

n'y trouve aucune affirmation de ce qui est positif ou potentiellement positif dans l'être masculin. Lorsque certaines personnes, dont je faisais partie, écrivaient sur la nécessité d'adopter une posture affirmative à l'égard des hommes et de les considérer comme des camarades de lutte, on nous qualifiait souvent de « femmes dont l'identité dépend des hommes » (*male-identified*). Les femmes qui nous attaquaient ne comprenaient pas qu'il était possible de critiquer le patriarcat sans haïr les hommes. En effet, en reconnaissant que les hommes sont victimes du patriarcat de mille manières (même s'ils en reçoivent aussi des récompenses), on se donne alors un moyen d'inclure les hommes dans le mouvement féministe, de saluer leur présence et de faire honneur à leur contribution.

L'analyse critique est utile lorsqu'elle favorise l'épanouissement des un-es et des autres, mais elle n'est jamais suffisante. C'est le travail d'affirmation qui nous rassemble. Lorsque les hommes apprennent à s'affirmer et à affirmer les autres, en accordant des soins à leur âme, ils avancent sur la voie de la plénitude. Lorsque les hommes sont capables d'accomplir de petits actes de miséricorde, ils entrent alors en communion avec les autres sans avoir besoin de dominer. Ils ne sont plus séparés, à l'écart, ils disposent d'une plénitude qui peut se joindre à la plénitude des autres. C'est ce que j'appelle le lien entre les êtres. En tant que personnes entières, ils sont capables d'éprouver de la joie. Contrairement au bonheur, la joie est un état durable qui se maintient même lorsque tout ne se passe pas comme nous le souhaitons. Dans son essai « Celebrating Life », le prêtre jésuite Henri Nouwen déclare : « là où il y a de la joie, il y a de la vie ». Nouwen a quitté ses prestigieux postes de professeur dans des écoles

de l'Ivy League pour aller travailler dans une communauté de handicapés mentaux. À la fois guide spirituel et soignant qui met les mains dans le cambouis, il a réussi à affirmer son intégrité dans l'acte de se mettre au service des autres. Dans *Walking Proud: Black Men Living beyond the Stereotypes*, le thérapeute George Edmond Smith raconte qu'il s'est senti plus épanoui psychologiquement lorsqu'il s'est mis à « faire des choses très simples et désintéressées ». Il explique à ses lectrices et lecteurs que si les hommes « s'engageaient à chaque instant à faire le bien et non le mal, leur vie changerait radicalement. »

Les hommes intègres n'ont pas honte de se mettre au service des autres. Ils sont des soignants, des gardiens, ceux qui entretiennent la flamme. Ils savent ce qu'est la joie. Dans mes mémoires d'enfance, *Bone Black*, j'ai fait l'éloge de mon grand-père, cet homme qui m'a aimée constamment et de manière inconditionnelle: « Son odeur remplit mes narines du parfum du bonheur. Auprès de lui, tous les morceaux brisés de mon cœur se rassemblent à nouveau. » Voici le véritable sens des retrouvailles: vivre en sachant que ce qui a été détruit peut être réparé, qu'il nous est possible de redevenir entiers. C'est cette prouesse ultime que les hommes accomplissent lorsqu'ils osent défier et renverser le patriarcat.

11.
AIMER LES HOMMES

Dans mon enfance, mon père était pour moi l'homme fort qui ne parlait pas, qui ne montrait pas ses sentiments, qui ne nous accordait ni temps ni attention. Il était celui qui subvenait à nos besoins, le protecteur, le guerrier qui gardait la porte. Il était l'étranger à la maison. Nous n'avions pas le droit de le connaître, d'écouter ses histoires d'enfance, de nous délecter de ses souvenirs. Sa vie restait drapée de mystère. Nous avons pourtant cherché qui il était. Nous l'avons dévisagé sur les photos qui le montraient en jeune soldat, en boxeur, Papa en pleine gloire à la salle de billard, Papa sur le terrain de basket. Nous l'avons dévisagé sur la photo de l'unité d'infanterie composée uniquement d'hommes noirs dans laquelle il a servi pendant la Seconde Guerre mondiale. C'était un de nos jeux d'enfance préférés: trouver Papa sur la photo. Notre père, le patriarche par excellence: un homme de son temps, élevé pour la guerre.

Pour écrire sur les hommes et l'amour, il me faut parler de la guerre. On nous a répété maintes et maintes fois que des hommes capables d'amour mettraient en péril la civilisation, car s'ils aimaient, ils ne seraient pas capables de tuer sur commande.

Pourtant, si les hommes étaient des tueurs nés, programmés par la biologie et le destin pour ôter des vies, alors il n'y aurait pas besoin de socialisation patriarcale pour les transformer en tueurs. L'esprit guerrier laisse une blessure chez les garçons et les hommes ; elle est une flèche tirée au cœur de leur humanité. L'esprit guerrier les conduit à un appauvrissement spirituel si profond qu'il menace toute vie sur la planète Terre.

Dans son essai intitulé « My War Story » à propos de son enfance et de l'esprit guerrier, Shepherd Bliss confesse ouvertement qu'il est « un enfant du traumatisme, d'un type spécifique de traumatisme : le traumatisme militaire, le traumatisme de guerre. » Après avoir grandi dans l'armée et être devenu un soldat, Bliss est devenu un défenseur de la paix, qui prend position contre la guerre et l'esprit guerrier :

L'éthique guerrière nous a détruits. Alors que nous entrons dans le ^{xxi}e siècle, nous devons laisser derrière nous la guerre et les guerriers. Je ne suis pas d'accord avec les écrivains et les militants du mouvement des hommes qui font l'éloge du guerrier. J'apprécie certains de ses traits de caractère, comme le courage, l'esprit d'équipe, la loyauté, mais l'archétype du guerrier lui-même est en faillite au point où nous en sommes dans l'histoire. Nous avons bien sûr besoin de gardiens, de personnes qui fixent des limites, de cultivateurs et de citoyens. Si nous voulons survivre sur cette planète si menacée par la guerre et les guerriers, nous devons laisser derrière nous l'archétype obsolète du guerrier et valoriser des figures comme celles du pacificateur, du partenaire et du cultivateur qui prend soin de la terre et des animaux.

Même si la guerre est en échec en tant que stratégie permettant de préserver la vie et d'assurer la sécurité, les dirigeants de notre pays nous forcent à nous battre, et prolongent ainsi la vie d'un patriarcat mourant.

La guerre, dans ses formes les plus anciennes, incluait les femmes aussi bien que les hommes. Détaillant l'histoire de la guerre dans *Le Sacre de la guerre. Essai sur les passions du sang*, Barbara Ehrenreich nous rappelle qu'« en attribuant aux seuls hommes le statut de prédateur triomphant, les humains ont réussi à "oublier" cette préhistoire cauchemardesque où ils étaient, hommes et femmes, la proie d'animaux plus grands et plus forts qu'eux. [...] La différence de genre, en d'autres termes, efface notre passé commun en tant que proies et affirme simultanément que le statut de prédateur est inné et "naturel", du moins chez les hommes. » Ehrenreich attire l'attention sur le fait que la guerre n'est pas simplement une occupation masculine, mais plutôt « une activité qui a souvent servi à définir la masculinité elle-même ». Elle soutient donc que « la guerre et la masculinité agressive » se renforcent mutuellement. La nature genrée de la guerre fait des hommes des prédateurs et des femmes des proies. Par conséquent, on ne peut pas parler des hommes et de l'amour, de l'amour entre les femmes et les hommes, sans parler de la nécessité de mettre fin à la guerre, ainsi qu'à tout ce qui la rend possible au point de vue théorique.

Au moment de l'histoire de notre pays où le slogan « Faites l'amour, pas la guerre » était populaire, les hommes avaient plus conscience que jamais de leur besoin de résister à la masculinité patriarcale. Ce n'est pas un hasard si Daniel Berrigan, emprisonné pour son activisme anti-guerre, conversait avec Thich

Nhat Hanh sur la nécessité d'être solidaires, de savoir toutes et tous comment faire communauté. Ces deux hommes intègres discutent ensemble, dans *The Raft Is Not the Shore*, de la nécessité de créer des communautés de résistance. Thich Nhat Hanh dit :

Et la résistance, à la racine, je pense que cela ne doit pas signifier simplement résistance contre la guerre. C'est une résistance contre toute sorte de choses qui sont comme la guerre. Parce qu'en vivant dans la société moderne, on sent qu'on ne conserve pas facilement son intégrité, sa plénitude. On nous prive en permanence de notre humanité, de la capacité à être soi-même. [...] Alors peut-être, en premier lieu, la résistance signifie-t-elle qu'on refuse d'être envahi, occupé, agressé et détruit par le système. Le but de la résistance, dans ce cas, c'est de chercher à se guérir soi-même pour y voir plus clair. [...] Il faudrait que les communautés de résistance soient des lieux où les gens peuvent revenir plus facilement à eux-mêmes, où les conditions sont telles qu'ils peuvent guérir et retrouver leur intégrité.

Pour Berrigan, nous devrions considérer nos relations avec les autres, les amitiés que l'on noue comme des communautés de résistance vitales.

Dans la culture du dominateur, la plupart des familles ne sont pas des lieux où l'on se sent en sécurité. Les dysfonctionnements, le terrorisme intime et la violence y font le terreau de la guerre. Puisqu'il nous reste à mettre fin à la culture patriarcale, notre combat doit commencer là où nous vivons, chez nous, dans la communauté qui est la nôtre. C'est là que nous faisons l'expérience de notre potentiel à provoquer des révolutions, des changements qui transforment la vie. Nous savons déjà que les

hommes ne sont pas enchaînés au patriarcat. À maintes reprises, des hommes ont fait un choix différent, ils ont revendiqué leur droit à la vie et à l'amour. Ils sont des lueurs d'espoir parce qu'ils incarnent une vérité : les hommes peuvent aimer.

Si nous voulons faire émerger une culture dans laquelle les hommes peuvent apprendre à aimer, nous devons d'abord réimaginer la famille sous ses diverses formes comme un lieu de résistance. Nous devons être prêt-es à considérer différemment l'enfance des garçons, non plus comme une période d'endoctrinement où ils apprennent à se conformer à une virilité synonyme de violence et de mort, mais plutôt comme une période où ils apprennent à se glorifier de leurs liens avec les autres, où ils se délectent et jouissent de leur intimité avec les autres, ce qui est un désir humain essentiel. Nous devrions suivre les sages paroles de Thomas Moore qui nous invitent à une adoration non patriarcale du garçon :

Quel mystère que d'être un garçon ! si proche de la mort et de la naissance, si peu éduqué et donc si frais, dépourvu de cynisme. Il faudrait que nous cessions de dénigrer le garçon, de dénigrer en lui nos propres immaturités, notre retard à grandir, notre pur plaisir devant la beauté, notre amour du soleil, nos inclinaisons verticales, nos errances et nos grandes chutes. [...] Nous pourrions adresser des mots d'encouragement à ce garçon où qu'il se trouve – en nos amis et en nos étudiants, dans nos institutions et dans notre propre cœur. Si nous ne lui parlons pas de cette manière, il sera perdu, et nous aurons perdu avec lui toute tendresse et toute grâce.

Pour faire émerger une culture qui rendra les garçons capables d'aimer, il faut que la famille ait pour

fonction première de donner de l'amour (fournir de la nourriture et un abri sont des actes d'amour).

En apprenant à aimer au sein de leur vie familiale, les garçons (et les filles) acquièrent les compétences relationnelles nécessaires pour construire une communauté chez eux (et elles) et dans le monde. Le poète Wendell Berry considère ce mouvement comme un retour au respect de la sainteté innée de tous les êtres :

Si nous avons la chance en tant qu'enfants d'être entouré-es d'adultes qui nous aiment, alors notre sentiment de plénitude ne se réduit pas à notre sentiment personnel d'être entier-es, mais il s'étend aussi au sentiment d'appartenir aux autres et à notre lieu de vie ; c'est le fait de sentir inconsciemment qu'on fait partie d'une communauté, qu'on a des choses en commun. Ce double sentiment d'intégrité personnelle et d'appartenance communautaire est peut-être la mesure de notre santé personnelle aussi longtemps que nous vivons [...] nous semblons savoir instinctivement que santé ne rime pas avec division.

Dans une famille qui n'est pas dysfonctionnelle, qui n'est pas gouvernée par le modèle du dominateur et la pensée patriarcale qui en découle, le modèle de santé décrit par Berry peut devenir la norme.

Dans un tel monde, les garçons pourraient se consacrer à des jeux qui ne consisteraient pas à faire souffrir ou à semer la mort, mais à des formes de jeu qui célèbrent la vie et la plénitude. Et les différences individuelles qui apparaissent entre garçons, ou entre garçons et filles, ne constitueraient pas autant de motifs conduisant à une relation de domination, mais deviendraient des occasions de découvrir, de partager des connaissances et d'inventer

de nouvelles manières d'être. Les parents aimants savent déjà qu'à moins d'imposer des rôles genrés rigides à leurs garçons, ceux-ci forgeront leur identité en fonction de leurs passions, de leurs désirs et de leurs dons. Sans mettre fin au patriarcat, on ne peut honorer les garçons comme il se doit, ni protéger leur vie affective. Prétendre le contraire, c'est collaborer à la mise à mort de l'âme perpétrée chaque jour au nom de l'idée qu'il faut « faire de ces garçons des hommes ».

Sans aucun doute, certains garçons continueront de s'orienter vers des activités turbulentes, qui font appel à la force physique et qui comportent un élément de risque, mais il y aura aussi des garçons qui chercheront des plaisirs plus calmes, qui se détourneront du risque. Il y aura des garçons dont la personnalité se situera quelque part entre ces deux paradigmes. Lorsqu'on se met à élever les garçons pour qu'ils soient empathiques et forts, autonomes et liés aux autres, responsables d'eux-mêmes, de leur famille, de leurs ami-es et de la société, capables de contribuer à une communauté ancrée dans la reconnaissance du lien entre les êtres, alors on pose des fondements assez solides pour les rendre capables d'aimer.

Pour établir ces fondements solides, les hommes doivent leur donner l'exemple en osant se guérir, en osant faire un travail de guérison relationnelle. Indépendamment de leurs préférences sexuelles, les hommes qui démarrent un processus d'auto-guérison commencent généralement par revenir à leur enfance pour évaluer ce qu'ils ont appris sur la masculinité et comment ils l'ont appris. Beaucoup d'hommes trouvent utile d'identifier le moment où ils avaient conscience d'eux-mêmes, de ce qu'ils éprouvaient, puis le moment où ils ont refoulé cette conscience parce qu'elle déplaisait aux autres. Le

fait de comprendre l'origine du mal-être masculin aide beaucoup d'hommes à se mettre au travail pour réparer les dégâts. Les homosexuels progressistes de notre pays, en particulier ceux qui ont résisté à la pensée patriarcale (ils sont souvent qualifiés de « féminins » en raison de leur conscience affective), sont à l'avant-garde de la guérison relationnelle. Les hétéros et les homosexuels patriarcaux ont beaucoup à apprendre d'eux.

Les hommes se mettent sur la voie de l'amour lorsqu'ils se décident à acquérir une conscience affective. Zukav et Francis décrivent ainsi ce processus : « La conscience affective est plus que l'application de certaines techniques à telle ou telle circonstance. C'est l'expression naturelle d'une orientation qui tourne votre attention vers la partie de vous-mêmes la plus noble, la plus épanouie, la plus joyeuse et la plus puissante que vous puissiez atteindre. C'est votre âme. » Les femmes souhaitent que les hommes soient plus conscients de leurs émotions. C'est particulièrement le cas pour les femmes qui souhaitent s'engager dans une relation amoureuse avec un homme. Cependant, tout comme les hommes sont en crise, les femmes vivent une crise en ce qui concerne la confiance qu'elles peuvent accorder aux hommes. Cette crise prend la forme du désespoir : les femmes désespèrent de la capacité des hommes à opérer des changements constructifs, à atteindre une certaine maturité affective, à s'épanouir.

Il suffit d'assister aux conversations des femmes qui se réunissent en groupe pour parler des hommes pour constater que ce ne sont pas les lesbiennes qui sont anti-hommes. Les commentaires les plus fielleux à l'égard des hommes sont toujours formulés par des femmes qui sont en couple avec des hommes, et qui prévoient d'être avec eux pour le reste de leur

vie. Après quarante-neuf ans de mariage, ma mère est en colère contre notre père. Maintenant qu'elle et lui ont tous deux plus de soixante-dix ans, celle qui a toujours été une épouse parfaite et soumise est fâchée du fait que ce dernier ne se montre pas plus généreux sur le plan affectif. Comme elle n'est pas féministe, elle ne trouve pas contradictoire d'attendre de ce patriarche vieille école qu'il lui donne soudainement de l'amour. Sa colère le surprend et le fait rager. La colère de maman masque en réalité sa peur de mourir un jour ou l'autre sans s'être jamais sentie aimée par l'homme qu'elle a consacré toute sa vie à satisfaire. Si les hommes ont l'impression que le patriarcat n'a pas tenu ses promesses, de la même manière, Maman a l'impression qu'il ne lui reste que des promesses rompues, qu'on ne la récompense pas pour avoir joué le rôle subordonné qui lui a été dévolu, celui de la « bonne épouse ».

Les femmes qui ne sont pas féministes, les femmes qui soutiennent le patriarcat, auxquelles l'existence du sexisme ne pose pas de problème, partagent avec leurs homologues féministes et anti-sexistes le souhait que les hommes se montrent plus capables d'amour. Shere Hite a documenté ce désir dans sa vaste étude intitulée *Women and Love: A Cultural Revolution in Progress*. Le chapitre intitulé « Loving Men at This Time in History » s'ouvre sur l'observation suivante : « étrangement, de manière obsédante, la plupart des femmes interrogées dans le cadre de cette étude – qu'elles soient mariées, célibataires ou divorcées, et de tous âges – disent qu'elles n'ont pas encore trouvé l'amour qu'elles recherchent. » L'amour que les femmes recherchent dans leurs relations avec les hommes est un amour fondé sur la réciprocité du partenariat. La réciprocité n'est pas l'égalité.

Nous les femmes, nous pensions autrefois que les hommes nous respecteraient davantage si nous leur montrions que nous étions leurs égales. Dans un monde où l'inégalité entre les genres est pour la plupart des gens normale et acceptée, les hommes refusent aux femmes le respect. La racine du mot « respect » signifie « regarder ». Nous les femmes, nous voulons être reconnues, considérées par les hommes dans notre vie, nous voulons qu'ils prennent soin de nous. Nous désirons être respectées, peu importe si l'égalité des genres existe dans tous les domaines ou pas. Lorsqu'une femme et un homme ont promis de se donner de l'amour, de s'offrir un soutien réciproque, de s'apporter soin, engagement, connaissance, respect, responsabilité et confiance, même s'il y a parfois des situations où leur relation est inégale, ni l'une ni l'autre n'utilisent cette différence pour imposer leur domination. L'amour ne peut coexister avec la domination. Mais l'amour peut exister dans des situations où l'égalité n'est pas à l'ordre du jour. L'inégalité, en soi, n'engendre pas la domination. Elle peut néanmoins faire prendre conscience de la nécessité d'être plus aimant.

Beaucoup de femmes désespèrent des hommes parce qu'elles pensent qu'en fin de compte, les hommes se soucient davantage d'être des dominateurs que d'être des partenaires aimants. Elles le pensent parce que tant d'hommes refusent de faire les changements qui rendraient possible un amour réciproque. Cependant, les femmes n'ont pas prouvé qu'elles se souciaient suffisamment du cœur des hommes, de leur bien-être affectif, car elles n'ont pas défié le patriarcat au nom de ces hommes avec lesquels elles veulent connaître l'amour. Nous lisons sans cesse dans les livres de développement personnel qu'il est impossible de faire changer qui que

ce soit, et c'est une évidence utile. Mais il est tout aussi vrai que, lorsque nous donnons de l'amour, de l'amour véritable – qui ne se laisse pas réduire à une transaction affective du type « je te donnerai ce que tu veux si tu me donnes ce que je veux », mais qui se caractérise par l'attention, l'engagement, la connaissance, la responsabilité, le respect et la confiance véritables –, celui-ci peut servir de catalyseur pour le changement par la séduction qu'il opère. Toute femme qui soutient le patriarcat tout en prétendant aimer les hommes dans sa vie ou être frustrée que ces derniers ne l'aiment pas se trouve dans le déni.

Les femmes qui veulent que les hommes soient capables d'amour savent que cela ne pourra pas réellement se produire sans une révolution de la conscience par laquelle les hommes abandonneraient la pensée et les pratiques patriarcales. Dans la mesure où les rôles sexistes ont toujours favorisé notre développement affectif à nous les femmes, il nous a été plus facile de trouver notre chemin vers l'amour. Nous n'aimons pas mieux ou plus que les hommes, mais il nous est plus facile d'entrer en contact avec nos sentiments, car la société patriarcale elle-même soutient ce trait de caractère en nous. Les hommes ne recevront jamais le soutien de la culture patriarcale pour leur développement affectif. Mais si, en tant que témoins éclairés, nous montrons aux hommes que nous aimons (nos pères, frères, amoureux, amis, camarades) qu'ils peuvent changer, et si nous les assurons qu'ils seront acceptés une fois qu'ils auront changé, cette transformation ne leur semblera pas si risquée.

Au fur et à mesure que les hommes ont pris conscience du manque d'amour dans leur vie, ils ont également reconnu leur désir d'amour. Mais le simple fait de le reconnaître ne signifie pas qu'ils

savent quoi faire. Il est important de remarquer que le fait d'aimer change la sexualité des hommes, leur manière de penser à la fois le sexe et leurs performances sexuelles. Beaucoup d'hommes craignent d'apprendre à aimer parce qu'ils ne sont pas capables d'imaginer une sexualité qui aille au-delà du modèle patriarcal. Dans un monde où les hommes seraient capables d'amour, l'accent mis sur l'éros et l'érotisme se substituerait naturellement à l'obsession masculine pour le sexe. Si on leur enseignait un érotisme sain, tous les hommes auraient la possibilité de jouir du plaisir sexuel, y compris de fictions sexuelles, pour leur propre compte plutôt qu'en guise de substitut à leurs fantasmes de domination ou comme moyen d'affirmer leur virilité en lieu et place de leur propre identité.

Souvent, les hommes recourent à des fictions sexuelles perverses (en particulier la consommation de pornographie patriarcale) pour cacher leur déprime et leur chagrin. Dans la pornographie patriarcale, les hommes peuvent prétendre que le patriarcat tient toujours sa promesse de pouvoir. Michael Kimmel explore cet aspect du désir sexuel masculin dans son essai « Fuel for Fantasy » : « L'utopie pornographique est un monde d'abondance, d'abandon et d'autonomie – un monde, en somme, tout à fait différent de celui que nous habitons. [...] La plupart des hommes ne se sentent pas particulièrement bien dans leur peau et vivent une vie de “désespoir tranquille” [...] La fiction pornographique est une vengeance contre la vie et le monde réels des hommes. Pour transformer ces fictions, il faut que nous transformions aussi cette réalité. » Pour transformer le monde réel dans lequel vivent les hommes, il faut que nous ayons la volonté collective de rêver à nouveau frais le corps et l'être masculin en tant que lieu de beauté, de

plaisir, de désir et de possibilité humaine. Dans *The Soul of Sex*, James Hillman déclare :

Si l'on veut réconcilier le corps et l'esprit, ce qui est une condition préalable pour une sexualité plus profonde et pleine d'âme, l'une des premières choses à faire consiste à redécouvrir la vertu et la valeur de l'érotisme corporel. [...] Pour retrouver l'âme du sexe, nous devons l'arracher au corps matérialiste et mécanique que nous avons créé au moyen de nos philosophies modernes, et la réunir avec le corps subtil, plein de fantasmes et mythifié de l'imagination.

Blessés en ce lieu à cœur ouvert où ils pouvaient imaginer librement, les hommes doivent en passer par une restauration thérapeutique de leur volonté d'imaginer. Sans quoi ils ne pourront pas rompre avec un modèle de sexualité qui engendre chez eux l'addiction tout en leur refusant l'accès à une sexualité satisfaisante.

Dans son essai intitulé « Why Men Are So Obsessed with Sex », Steve Bearman définit la compulsion masculine pour le sexe comme un éros interrompu :

De manière directe ou indirecte, la sexualité nous est donnée comme le seul véhicule par lequel il serait encore possible d'exprimer et d'expérimenter certains aspects essentiels de notre humanité, qui ont été éloignés de nous par un conditionnement lent et systématique. Le sexe nous est présenté, depuis longtemps, comme le seul chemin vers une réelle intimité, une proximité absolue, comme le seul domaine où il est possible d'aimer ouvertement, d'être doux et vulnérable en toute sécurité, et de ne plus se sentir si profondément seul. Le sexe

semble être le dernier refuge de la sensualité, où nos corps peuvent se laisser aller à la tendresse et aux passions débordantes. Le plaisir et le désir, la vitalité et l'excitation, qu'on croyait jusqu'alors abandonnés en un lieu dont il est impossible de se souvenir, deviennent à nouveau imaginables.

Poignante et puissamment évocatrice : c'est la promesse de la sexualité au sein du patriarcat. Mais c'est une promesse qui, en fin de compte, ne peut jamais être tenue. Les hommes et les garçons qui y croient sont condamnés pour toujours au désir non exaucé, au manque.

Selon Bearman, le conditionnement patriarcal apprend d'abord aux hommes à être obsédés par le sexe, puis ils sont « ensuite soumis à un conditionnement continu qui consiste à réprimer leur sensualité, engourdir leurs sentiments, ignorer leurs corps, et délaissier leur proximité naturelle avec les êtres humains ». Il poursuit : « On leur promet que le sexe et la sexualité peuvent répondre à tous les besoins humains. [...] Mais il est impossible de combler complètement ces besoins par le sexe. Ces derniers ne peuvent être satisfaits qu'à condition de guérir les effets du conditionnement masculin et d'imprégner tous les domaines de notre vie du souci de se lier et d'être vivants. » En invitant les hommes à résister à la répression et à choisir la passion afin de se réappropriier leur vie sentimentale, Bearman montre que la passion est le « meilleur allié » que les hommes peuvent se choisir dans leurs efforts pour libérer entièrement leur humanité. Le sens premier du mot latin *patior* est « souffrir ». Pour revendiquer la passion, les hommes doivent embrasser la douleur, éprouver la souffrance et traverser cette

épreuve pour atteindre le monde de plaisir qui les attend. Tel est le parcours héroïque des hommes de notre temps. Il ne s'agit pas d'un voyage conduisant à la conquête et à la domination, à la déconnexion et à la mutilation de la vie ; c'est un voyage de réhabilitation, où l'on retrouve et rassemble les morceaux de soi pour se rendre entiers.

Lorsque les hommes s'efforcent d'être entiers, le sexe prend la place qui lui revient, celle d'un plaisir parmi d'autres. Contrairement au sexe patriarcal qui engendre une addiction, une passion enracinée dans une éthique érotique qui affirme la vie approfondit le lien émotionnel. Selon Zukav et Francis :

L'intimité sexuelle aimante [...] exprime le souci et l'appréciation de l'autre. C'est un don réciproque, et non une appropriation réciproque. C'est un domaine dans lequel les individus se nourrissent l'un l'autre plutôt que de s'exploiter l'un l'autre. Dans une intimité sexuelle aimante, les partenaires sexuels ne sont pas interchangeable. Ils sont uniques par leur histoire, leurs aptitudes, leurs luttes et leurs joies. Ils se connaissent et se soucient l'un de l'autre. Ils font preuve d'empathie. Ils s'intéressent l'un à l'autre. Ils utilisent l'intimité physique pour approfondir leur intimité affective. [...] Ils s'engagent à s'épanouir ensemble.

Les hommes qui ont trouvé comment restaurer leur sens de l'érotisme, de l'éros comme force vitale, ont besoin de partager leur bonheur avec les hommes en général. Bearman nous dit :

D'après ma vision pour moi-même et pour tous les hommes, il faut que nous revendiquions chaque morceau de notre humanité qui nous a été dénié par notre conditionnement. L'obsession

sexuelle peut être guérie à condition de revendiquer tous les aspects essentiels de l'expérience humaine dont nous avons appris à nous passer: notre affinité avec les autres, les liens attentionnés avec des personnes de tout âge, de toute origine et de tout genre, la jouissance sensuelle de nos corps, l'expression passionnée de soi, le désir exaltant, l'amour tendre pour nous-mêmes et pour les autres, la vulnérabilité, l'entraide face à nos difficultés, le doux repos, le fait d'être proches de plusieurs personnes dans plusieurs types de relations.

Les femmes qui aiment les hommes partagent cette vision.

Nous aspirons à ce que les garçons et les hommes trouvent le chemin de l'amour de soi. Nous aspirons à ce que les garçons et les hommes passent de l'amour de soi à la communion avec les autres qui leur permettrait de guérir. Aucun homme qui retrouve la passion dans sa vie ne craint la passion d'un autre homme. Il ne peut être homophobe, car cela reviendrait à refuser de s'accepter soi-même et d'être accepté par les autres, alors que ce sont là deux choses essentielles à la formation et au maintien de l'estime de soi. Si tous les hommes étaient en contact avec cette passion primitive et positive, les catégories de gay et d'hétéro perdraient le sens lourd qu'elles ont aujourd'hui.

Dans *A Queer Geography*, Frank Browning fait une distinction utile entre la politique identitaire gay, qui ferme souvent la possibilité de nouer des liens, et l'engagement dans l'éros et l'érotisme, qui élargit cette possibilité:

Par érotique, j'entends tout ce qui peut nous attirer puissamment: le mentorat et le fait d'être

mentoré, un flirt irréalisable, un voyage intellectuel, une camaraderie moite au jeu ou au travail, l'extase spirituelle, une embrassade lors d'un chagrin silencieux, une rage explosive contre un ennemi commun, l'amour sublime de l'amitié. Toutes ces manières d'aimer peuvent être liées, ou pas, au fait que j'ai habituellement des relations sexuelles avec des hommes, car toutes ces manières d'aimer peuvent se produire avec les hommes comme avec les femmes dans ma vie.

Le patriarcat a cherché à réprimer et à apprivoiser la passion érotique précisément parce que celle-ci a le pouvoir de nous amener à communier de plus en plus avec nous-mêmes, avec celles et ceux que nous connaissons le plus intimement, et avec celles et ceux qui nous sont étrangers.

Le féminisme a changé la vie intime des femmes et des hommes en offrant à toutes et tous une vision des relations ancrées dans la réciprocité, une vision du partenariat sans domination. Cette promesse séduisante ne peut être tenue que si la pensée patriarcale cesse de dominer la conscience des femmes et des hommes, des filles et des garçons. Pour guérir les blessures infligées par le patriarcat, nous devons aller à leur source. Nous devons regarder les hommes directement, les yeux dans les yeux, et leur dire la vérité : le temps est venu pour eux de faire une révolution des valeurs. On ne peut pas à la fois détourner son cœur des garçons et des hommes, et se demander pourquoi la politique de la guerre continue de façonner la politique nationale et nos vies romantiques intimes.

Il existe une guerre entre les sexes dans ce pays, entre ceux qui se croient destinés à être des prédateurs et celles qu'ils considèrent comme des

proies. La résistance contre la domination de genre a intensifié cette guerre. Alors que la pensée et la pratique féministes perdent en visibilité, beaucoup de femmes se tournent vers le patriarcat pour leur salut. Plus que jamais dans l'histoire de notre pays, les femmes sont encouragées à porter le masque patriarcal et à enfouir leurs émotions aussi profondément que leurs homologues masculins. Les femmes adoptent ce paradigme parce qu'elles estiment qu'il vaut mieux être dominateur que dominée. Pourtant, il s'agit d'une vision perverse de l'égalité entre les genres, qui garantit aux femmes une égalité d'accès à la maison des morts. Et en ce lieu, il n'y a pas d'amour.

La plupart des femmes n'ont pas encore adopté collectivement les théories et pratiques alternatives que les penseuses et penseurs visionnaires – femmes et hommes, mais surtout les féministes – ont proposées pour guérir nos cœurs blessés et notre planète en souffrance. Contrairement à la plupart des hommes, on enseigne aux femmes des compétences relationnelles. Il est cependant clair que, le plus souvent, les femmes mettent ces compétences au service de la domination, du patriarcat, et non au service d'une quête de liberté ou d'amour. En reconnaissant ce fait, on constate que la plupart des femmes ne sont pas plus avancées que les hommes en tant que groupe. Dans les deux groupes, des individus cherchent le salut, la plénitude, osent être radicaux et révolutionnaires, mais la grande majorité des gens hésitent encore à prendre le chemin qui mettra fin à la guerre des genres et rendra l'amour possible. S'il est évident que les hommes, pour la plupart, ne sont pas aussi désireux que les femmes d'explorer et de suivre le chemin qui mène à l'auto-guérison, on n'ira pas bien loin si l'on abandonne les hommes

derrière nous. Ils exercent trop de pouvoir pour être simplement ignorés ou oubliés. Celles d'entre nous qui aiment les hommes ne veulent pas poursuivre leur voyage sans eux. Nous avons besoin d'eux à nos côtés car nous les aimons.

Je partage avec Terrence Real sa vision de la guérison relationnelle, qui invite les hommes sortis du cercle de l'amour à y revenir. Dans la culture patriarcale, le voyage des hommes en direction de l'amour ne sera jamais facile ou simple. Comme nous les femmes, qui avons dû naviguer en terrain hostile pour ouvrir notre cœur et trouver l'amour, les hommes ont besoin d'éveiller leur conscience, de groupes de soutien, de thérapie et d'éducation. En soif d'affection et éteints sur le plan émotionnel, malades de leur souffrance et du manque d'amour, les hommes ont besoin que leurs proches interviennent de façon positive, de manière similaire à ce qu'on nous encourage à faire en cas d'addiction à une substance. Comme le dit Real, « Notre monde anti-relationnel est difficile à vivre. Cela fait très longtemps qu'il nous impose ses conditions. Nous devons nous attendre à nous y laisser prendre parfois, à perdre notre chemin. C'est en ces moments que l'aide de celles et ceux qui nous connaissent et nous aiment est essentielle. » Les hommes qui cherchent de l'aide ont souvent du mal à trouver du soutien. Nous leur demandons de changer sans nous efforcer de faire émerger une culture du changement qui puisse les confirmer dans leur voie et les aider.

À maintes reprises, lorsque je me battais pour faire le travail de l'amour avec un partenaire masculin qui ne changeait pas, on me conseillait de l'abandonner, de l'envoyer balader. On me disait que je perdais mon temps. Du fait de ces réactions

négatives, je me suis demandée s'il existe des lieux de guérison où les hommes blessés peuvent se rendre sans être repoussés, surtout lorsque le changement positif ne se produit pas rapidement ou pas assez vite. Les femmes qui ont été victimes des hommes, les femmes qui souffrent encore aux mains des hommes, ont naturellement raison de se montrer prudentes quant à l'énergie qu'elles peuvent consacrer pour aider les hommes à guérir. Cependant, il y a beaucoup de femmes qui ont été à la fois aidées et blessées par les hommes. Kay Leigh Hagan raconte que la bonté de certains hommes dans sa vie l'a rendue incapable de haïr les hommes :

Pour les hommes comme pour les femmes qui vivent dans leur entourage, la bonté de certains hommes peut être quelque peu dérangement car ceux-ci n'agissent généralement pas de la même manière que les hommes normaux ; ils écoutent plus qu'ils ne parlent ; ils réfléchissent à leur comportement et à leurs motifs, ils s'éduquent activement sur la réalité des femmes en s'intéressant à leur culture et en les écoutant. [...] Ils évitent d'utiliser les femmes pour exprimer leurs émotions de manière indirecte. [...] Lorsqu'ils se trompent – et ça leur arrive – ils se tournent vers les femmes pour obtenir des conseils et reçoivent les critiques avec gratitude. Ils s'entraînent à supporter l'incertitude en attendant qu'une nouvelle manière d'être leur révèle des alternatives qu'ils n'avaient jusque-là pas considérées à des comportements autoritaires et violents. Ils interviennent devant le comportement misogyne d'autres hommes, même en l'absence de femmes, et ils s'efforcent de reconnaître et de remettre en question le leur. Et sans doute ce qu'il y a de plus

étonnant : ces hommes perçoivent la valeur d'une pratique féministe pour eux-mêmes, et ils la défendent non parce que c'est politiquement correct, ou parce qu'ils veulent que les femmes les aiment, ni même parce qu'ils veulent l'égalité pour les femmes, mais parce qu'ils comprennent que le privilège masculin les empêche non seulement de devenir des êtres humains entiers et authentiques, mais aussi de connaître la vérité sur le monde. [...] Ils offrent la preuve que les hommes peuvent changer.

Des hommes comme ceux-là sont nos véritables camarades de lutte. Leur présence dans ma vie me nourrit d'espoir.

Les hommes qui souffrent, qui sont en crise, lancent un appel. Si ce n'était pas un appel, nous ne saurions pas qu'ils souffrent. En écoutant leurs histoires, nous entendons qu'ils souhaitent aller mieux et qu'ils ne savent pas quoi faire. Le film *Antwone Fisher*, tiré d'une histoire vraie, raconte la quête d'un homme pour trouver la voie de la guérison. Le poème écrit par Fisher « Who Will Cry for the Little Boy ? » permet à cet homme blessé d'exprimer une souffrance qu'il ne peut plus cacher. Nous montrons notre amour pour la masculinité, pour les hommes, en nous efforçant de guérir les blessures des hommes qui souffrent et celles des femmes qui en portent le témoignage avec eux. Beaucoup d'entre nous ont expérimenté le fait qu'il est souvent plus simple de reconnaître de quelle manière nous sommes blessés-es que de mettre en place et de rendre durable une pratique de guérison. Nous vivons dans une culture où il est acceptable et même encouragé que les femmes soutiennent de tout cœur les hommes dans leur travail de destruction. Il nous reste donc

à faire émerger un monde où nous serons encouragés à soutenir un homme lorsqu'il cherche à guérir, lorsqu'il cherche à se rétablir, lorsqu'il s'efforce d'être un créateur.

Le travail masculin de guérison relationnelle, qui consiste à renouer des liens, à construire l'intimité et à faire communauté, est une tâche impossible si l'on est seul. Dans un monde où les garçons et les hommes s'égarer quotidiennement, nous devons mettre en place des guides, des panneaux de signalisation, de nouveaux chemins. Une culture de la guérison qui donne aux hommes les moyens de changer est en train de naître. On ne peut pas guérir dans l'isolement. Les hommes qui aiment et les hommes qui aspirent à aimer le savent. Nous devons nous tenir à leurs côtés, le cœur et les bras ouverts. Nous devons être prêts à les prendre dans nos bras, à leur offrir un amour qui puisse abriter leurs esprits blessés le temps qu'ils trouvent le chemin du retour, le temps qu'ils exercent leur volonté de changer.

éditions divergences
3 Rue de l'Asile Popincourt
75011 Paris

contact@editions
divergences.com

Traduit de l'anglais par
Alex Taillard
avec le soutien
du Centre National du Livre

Conception graphique:
Morgane Masse

Typographies:
Univers
Concorde

Papiers:
Munken Print Cream 80g
Constellation Snow Fiandra 240g

Imprimé en France
chez SEPEC (01)
Deuxième tirage,
du 5001^e au 10 000^e
en novembre 2021